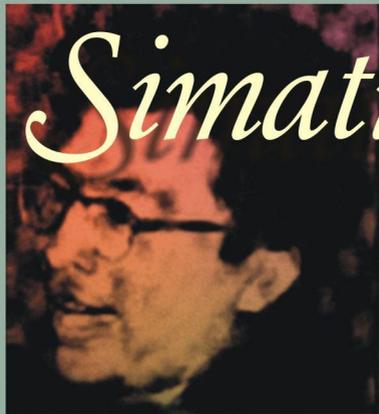


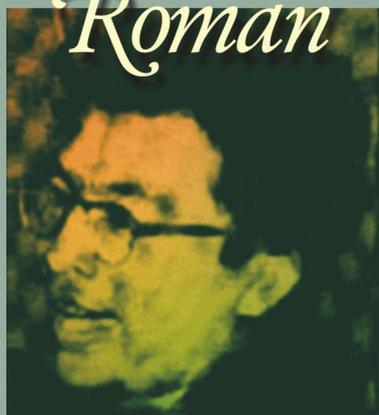
Jwan Simatupang



Pèlerinage



Roman



Editions Faustroll

IWAN SIMATUPANG

PELERINAGE

L'auteur :

Né le 18 janvier 1928 à Sibolga, en pays Batak, Iwan Simatupang, de son vrai nom Lokot Martua Dongan Simatupang, prit une part active de 1945 à 1949 à la lutte pour l'Indépendance. Il fut même fait prisonnier en 1949.

Il commença des études de médecine à Surabaya, puis partit étudier l'anthropologie et le théâtre à La Haye et Bruxelles. Il séjourna ensuite à Paris où il fit des études de philosophie, à la Sorbonne (1958).

A son retour en Indonésie en 1959, il avait épousé une pianiste hollandaise. Il se rendit célèbre par un grand nombre de dessins, de peintures, d'essais, de pièces de théâtre, de poèmes et de « *tjerpen* » (histoires courtes qui constituent un genre typiquement indonésien). Il écrivit presque simultanément ses trois oeuvres essentielles *Meranyah Merah* : « Plus rouge que rouge » (1968, ed. Gunung Agung, Jakarta), *Ziarah* : « Pèlerinage » (1969, ed. Djambatan) et *Kering* : « Sécheresse » (1972, ed. Gunung Agung, Jakarta).

La mort de sa femme marqua une rupture définitive dans son existence. Il publia quelques critiques dans les journaux, se maria, divorça, et mena à Jakarta une vie errante jusqu'à sa mort, de maladie, le 4 août 1970.

IWAN SIMATUPANG

PELERINAGE
(ZIARAH)

Traduit de l'indonésien
par Okke Zaymar & Jean Maiffredy



Editions Faustroll

2003

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 1969
par les Editions Djambatan, Jakarta sous le titre :

Ziarah

© Editions Djambatan, 1969

© Editions Faustroll, 2003
pour la traduction française

ISBN : 2-915436-04-5

« A juste titre ou pas, l'Homme ne se satisfait plus de sa condition et sa littérature reflète sa révolte. La question qui se pose pour la future humanité n'est plus de savoir si l'homme est bon ou méchant, s'il a raison ou tort, s'il est beau ou laid, mais celle de l'ultime valeur que l'être humain pourra risquer pour affronter l'inconnu. Les confins de sa propre existence. »

I. Simatupang, Pèlerinage

« Le roman pour moi est le lieu de rencontre où le présent et le passé tentent de s'entendre sur ce qu'est l'homme ».

Milan Kundera.

« L'homme commence où il meurt. Je vais vers ma naissance ».

Octavio Paz, Liberté sur parole.

INTRODUCTION

LORSQUE Mme Okke Zaymar me demanda de l'aider à traduire Ziarah d'Iwan Simatupang, nous ignorions tous deux dans quelle aventure nous nous lancions...

Pèlerinage, en effet, dérange avant tout. La littérature réaliste a vécu. Les chefs-d'oeuvre du monde entier, notamment ceux venus d'Amérique latine, le proclament ; et l'oeuvre d'Iwan Simatupang s'inscrit dans cette post-modernité qu'il s'agit de distinguer du « modernisme » en ce sens qu'elle ne sacrifie pas au phénomène de mode de la « nouveauté ».

C'est en Indonésie même, une oeuvre limite écrite par un auteur à part. Iwan Simatupang a beaucoup voyagé à travers l'Archipel, en Hollande, à Paris. Il appartient à cette génération d'intellectuels qui, embarquée dans les soubresauts de l'histoire à l'époque de la lutte pour l'indépendance, a touché un peu à tout : l'anthropologie, la médecine, la dramaturgie, la philoso-

phie, la peinture, la littérature, la critique et même « les affaires »... Il a aussi épousé une pianiste hollandaise.

Les spécialistes se protègent de l'étrangeté et de la charge corrosive de l'oeuvre en la classant dans la littérature de recherche fortement influencée par les techniques narratives occidentales. Les commentateurs détaillent les mille et une subtilités qui attestent qu'il s'agit bien plus « des aventures d'une écriture » que de « l'écriture d'une aventure ».

Et l'on peut certes convoquer une parenté prestigieuse. Iwan Simatupang officie au temple de l'Absurde en compagnie de Kafka, Sartre, bien d'autres encore, mais sa révolte en fait avant tout un frère de Camus. Son goût du verbe, son jeu sur la graphie des mots (« *la lettre bouge, le sens tremble !* »), son souci d'in vraisemblance, son culte de l'inepte et de la dérision le rapprochent de Vian, Ionesco, Beckett et de Pinget. Le vocabulaire, les images et l'agencement de la trame narrative témoignent d'une attirance pour les mathématiques qui lui vaut une carte de membre de l'Oulipo. Enfin, pour le choix d'une chronologie « élastique » où passé, présent, futur inextricablement mêlés privilégient une temporalité affective au détriment de l'événementiel, pour l'incessante intervention du commentaire dans l'histoire, le discours et le monologue intérieur ruinant ainsi le récit, on peut invoquer les ombres tutélaires de James Joyce et de son précurseur moins connu : Edouard Dujardin...

Ajoutez-y une touche d'exotisme et vous obtenez une belle mécanique de précision qui aurait tiré profit des « leçons » de l'Occident. Or c'est justement là que le bât blesse. Il y a très peu de couleur locale dans *Pèlerinage*. Pas l'ombre d'un banyan dans le décor. Conçu théâtralement comme « un grand sentiment dramatique », celui-ci rythme les oppositions fondamentales de la nature (l'ombre, le crépuscule, le soleil, la pluie, la mer, le rivage) et de la civilisation (le cimetière, la ville, le pays, le monde, l'espace). Le cadre est à ce point stylisé que l'action pourrait se dérouler ailleurs, dans un de ces mondes clos qui permettent à la pensée de prendre son essor. « *Dans toute révolte, écrivait Camus, se découvrent l'exigence métaphysique de l'unité, l'impossibilité de s'en saisir et la fabrication d'un univers de remplacement* ». Certes l'espace nissonologique est un instrument privilégié pour la création d'univers de substitutions. Mais s'il est oppressant ici, c'est au niveau même de l'engendrement du discours. Comme l'explorateur de l'île, le pèlerin est forcé de revenir sur ses pas. Le pèlerinage est une quête rétroactive, et cette quête est spécifiquement indonésienne.

Plus que dans le décor, l'important se joue dans l'exploitation d'un « humour » typiquement îlien. Un mélange d'esprit de sérieux, de goût du rite et

de l'exploitation des merveilleuses potentialités du sens de l'exagération et de l'incongruité. Lyrisme et sentiment tragique – Iwan Simatupang réécrit son oeuvre à la mort de son épouse et les dédicaces du livre affichent sa dimension autobiographique – sont ici placés sous le signe de la loufoquerie macabre. Des conflits animent des personnages stylisés, dotés d'un nombre contingenté de compétences quant à leur vouloir, leur savoir, leur pouvoir, et exhibés puis rentrés comme des marionnettes. Ceux-ci déclinent les grandes interrogations de l'homme sur sa condition. Qu'est-ce que vivre, aimer, mourir ? Autant de questions posées grotesquement par « l'Ange du bizarre » à une structure sociale qui apparaît très souvent comme le fruit monstrueux des amours passionnées du Pouvoir et de la Bêtise... Plus évidente encore que l'absurdité métaphysique, se dresse, les ailes battantes, la menace de la dérision. Rire c'est retourner les armes de l'adversaire contre lui.

Et c'est là, la spécificité culturelle de cette oeuvre palpitante et bavarde à la fois, à la limite de la psalmodie. Scandée comme ces histoires que racontent encore les vieillards, l'écriture pastiche la tradition orale qui fonde son identité. Ce récit initiatique est construit comme un feuilleton dont les épisodes se chevauchent et s'entremêlent : le conteur est âgé, sa mémoire vacille. Certes il s'agit d'un passé fastueux, celui du mythe fondateur : inachevé jusqu'à ce jour. Tel l'artiste du livre qui a cessé de peindre depuis que sa femme est morte, mais qui espère la rencontrer au détour du chemin, la prose mime l'effort de « ré-animation » en un étrange rituel fait d'exorcismes pour conjurer l'inutilité théâtrale de tout, et d'actes propitiatoires pour se concilier sinon l'avenir, du moins l'histoire. L'humour n'est-il pas « la politesse du désespoir » ?

Car cette quête, c'est celle du destin de l'homme McLuhanien, de l'homme de la civilisation de l'universel et de l'éphémère. En cette fin de XXème siècle, le « bâtard » sartrien et le « métis », son homologue du tiers monde, en sont les héros incontestés. Le dalang de *Pèlerinage* lui, est bien indonésien. Il erre sur des rivages baignés par trop de vagues colonisatrices. Il arpente une terre de fusion, un ramas de croyances, de légendes, d'ethnies, d'alibis divins, où dieux et démons avancent masqués. C'est là le secret de sa prose haletante. Elle bat comme un coeur mis à l'épreuve sous son masque qui singe une agonie. Il y a dans *Pèlerinage* un goût évident du sacrifice, une sorte de pari héroïque qui, dans cette épopée, fait choisir au montreur de marionnettes le chemin de l'envers pour gagner l'absolu. Comme si le privilégié du poète pouvait être le contre-pied...

Comment traduire un tel enjeu ? Il ne suffisait pas de restituer fidèlement les contenus. Il fallait suggérer en français la respiration de l'oeuvre et quelques-uns des traits spécifiques qui fondent son originalité. D'une culture à l'autre il y avait un gouffre et sur le fil ténu qui les reliait, celui de la plume, Mme Okke Zaymar et moi nous sommes livrés à un étrange numéro d'équilibristes. Avec application et désespoir...

Jean Maiffredy

Avertissement :

Nous avons tenté, dans la mesure du possible, de suivre la mise en page de l'édition originale, voulue par l'auteur, en respectant notamment les espaces irréguliers entre les paragraphes.

UN

C E matin-là aussi, il s'est réveillé en pensant qu'il allait rencontrer sa femme au coin de la rue, mais sans savoir lequel. Pourtant elle est morte, depuis combien de temps, déjà... Cette intuition était sa raison de vivre de chaque jour. Le matin, il était heureux, jusqu'à ce qu'il dépassât un certain coin de rue sans l'avoir rencontrée. La sensation de vide qu'il éprouvait alors, précipitait l'arrivée du crépuscule.

Aussitôt la nuit tombée, il se bourrait l'estomac de vin de riz, interpellait Dieu à grands cris, hurlait le nom de sa femme, pleurait toutes les larmes de son corps, et enfin éclatait d'un rire de dément. C'était le signal que les gens autour de lui attendaient pour le ramener chez lui, dans la petite chambre d'une petite maison, à la périphérie d'une petite ville. Il étendait son maigre corps sur un pauvre lit de bambou, le seul meuble de la pièce, et passait là les dernières secondes de la nuit.

Ces nuits étaient trop courtes pour le mettre à l'abri de l'espoir excessif qu'il avait placé en un coin de rue sans savoir lequel. Mais chaque matin, la blan-

cheur de l'aube à l'horizon lui rappelait qu'on ne peut rencontrer un mort au détour du chemin, que sa femme était sous la tombe et qu'il n'était pas allé la voir. Depuis combien de temps déjà...

Depuis combien de temps n'avait-il pas fait le pèlerinage ? Il ne l'avait pas fait. Ils lui avaient dit qu'elle était morte. Et enterrée, c'est ce qu'ils avaient dit. Mais lui, n'avait pas voulu voir sa dépouille. Lui, le mari de la morte, n'avait même pas participé à l'enterrement. Il courait très vite avec la foule sur le trottoir en regardant passer le cortège.

– Qui est mort ? lui avait-on demandé.

– Je ne sais pas, avait-il répondu en continuant de croquer des graines de pastèque.

Le soir, il avait dit au gardien du cimetière de reflleurir la tombe, puis très vite, s'en était allé. Le lendemain, ses lèvres touchaient l'alcool pour la première fois. Depuis, on raconte que c'est un ivrogne qui hurle le nom de sa femme, pleure toutes les larmes de son corps, interpelle Dieu à grands cris, et éclate enfin d'un rire satanique.

Une fois lavé et habillé, il est sorti en courant dans la rue puis s'est arrêté sur le trottoir pour choisir sa direction. Il s'est mis à fixer longuement le centre du soleil, comme il en est capable depuis quelques jours seulement.

Avant, il ne pouvait pas le regarder plus d'une minute : sa vue s'obscurcissait, il ne distinguait plus rien, ses pupilles rougissaient et se mouillaient. Mais il avait tenu bon, progressivement il avait prolongé le temps : 2 minutes, 3 minutes, 4 minutes, et ainsi de suite.

Maintenant il pouvait regarder le soleil en face aussi longtemps qu'il le désirait. Une fois, il était resté du matin jusqu'au soir comme ça. Seulement il avait continué à voir le soleil toute la nuit. Cette lumière intense dans sa tête avait irradié son corps. Son sang circulait plus vite, ses veines se dilataient, ses battements de cœur s'accéléraient, il lui semblait qu'il ne pesait plus rien. Une joie l'avait peu à peu submergé. Tout à coup, il avait dû l'extérioriser. Il avait bondi le plus haut possible en criant le plus fort possible. Il s'était précipité chez le marchand de vin, avait appelé sa femme à grands cris, pleuré, hurlé le nom de Dieu, éclaté de rire.

Arrivé devant la maison dont il louait une pièce, il avait embrassé plusieurs fois un par un, les braves gens qui avaient eu la bonté de le raccompagner. D'une voix de stentor, il les avait remerciés abondamment, leur avait dit qu'il les aimait, qu'il aimait l'humanité entière et sa femme...

Enfin, ils l'avaient entendu l'appeler une fois encore et claquer la porte le plus fort possible.

Puis, le silence. Un silence exceptionnel.

Il y a un moment déjà qu'il se tient droit sur le trottoir, perpendiculaire au ciel trop transparent. La rue est déserte. Les bruits des hommes sont loin, très loin. Seul un chien étique et sale fouille une poubelle au bout de la rue. Dans l'air chaud, un aigle bat paresseusement des ailes.

Ce matin-là, toutes les activités de la petite ville semblaient concentrées en un point. Par vagues, le vent en soufflait la rumeur à ses oreilles, lui donnant l'impression qu'il était très loin, alors qu'il était planté sur le trottoir, perpendiculaire à l'extrême limpidité du ciel.

Chaque fois cette sensation l'exaltait. Elle l'envahissait et se concentrait en lui. Il l'éprouvait alors intensément tout en l'analysant. Comme d'habitude, une vague d'émotion l'a emporté ailleurs.

Curieusement, il n'aurait pu dire si en ce moment il se trouvait dans deux endroits en même temps. Très vite, l'un se substituait à l'autre, l'entraînant tout entier avec lui. Cette alternance s'accélérait jusqu'à ce que leurs limites se rejoignissent puis se confondissent l'espace d'un instant. Un troisième lieu émergeait alors, lui faisant prendre subitement conscience de son trouble et chassant toutes les vapeurs obscures en lui. C'est à ce moment qu'en général, il prenait sa décision. Cette fois-là, tout s'est passé comme d'habitude. Quand il s'est senti pénétré du troisième lieu, il s'est mis à siffler et, tout heureux a forcé son corps à aller à gauche. En fait, il prenait toujours à gauche. Jamais à droite. Lui-même ne savait pourquoi. Une fois, avant que le trouble ne commençât, il avait essayé de faire le silence en lui et de se concentrer pour aller à droite. Mais ensuite, sans qu'il en prît conscience ses pas l'avaient porté à gauche. Curieusement il ne regrettait jamais de n'avoir pas choisi la direction opposée.

Il a suivi lentement le trottoir de gauche, essayant d'en compter les pavés. Non par amour des mathématiques ou des chiffres, il voulait simplement rester maître de lui : le coin de la rue approchait... De temps en temps il y jetait un coup d'œil. Chaque fois ses battements de coeur renvoyaient son regard aux pavés du trottoir. Les grains de sable, sous les semelles de ses chaussures usées grossissaient à vue d'oeil et menaçaient de lui sauter aux yeux.

Dans ces moments-là, un seul sentiment habitait son coeur : l'espoir. L'espoir qu'elle arrive dans la direction opposée, qu'elle le rejoigne juste au

coin de la rue. Lorsqu'il y parvenait, debout, il fermait les yeux pour mieux entendre sa voix :

– Hé ! Bonjour, toi...

Il connaissait toutes les inflexions, toutes les vibrations de cette voix qui ne venait jamais – seule la rumeur de la ville projetée d'une seule direction parvenait à ses oreilles – alors, dans l'obscurité de ses yeux clos, il plantait les points jaune-clairs de son espoir.

Demain ! Demain c'est sûr, je la verrai !

Depuis que son épouse avait disparu, sa vie était une succession d'aujourd'hui ravaudés sur des lendemains. Demain devenait aujourd'hui, aujourd'hui était toute la vie. Il n'avait cure des aujourd'hui devenus hier. Le passé n'était qu'une masse noire. Comme celle qu'il voit toujours, depuis qu'elle est morte, à gauche de ses yeux : plus intense que tout en forme et en couleur, mais dont il se soucie peu ; elle ne modifie en rien sa vision des choses.

Après le tournant, le vide qu'il ressentait rafraîchissait ses sensations. Il éprouvait un intense et soudain besoin de travailler. Il se sentait capable de faire n'importe quoi pourvu que ce soit terminé avant le coucher du soleil. Depuis sa mort, c'était devenu un principe, il n'acceptait aucun travail qui lui demanderait plus de cinq heures de concentration par jour.

Avant qu'elle meure, les gens disaient – d'éminents critiques l'avaient confirmé – qu'il était un artiste-peintre très doué, promis à un brillant avenir. Mais sitôt sa femme enterrée, il avait jeté toutes ses toiles et son matériel de peinture à la mer. Aux critiques médusés, il avait déclaré qu'ils s'étaient trompés, qu'il n'avait aucun talent et encore moins de brillant avenir. Depuis, il travaillait en *freelance* ; cinq heures d'affilée par jour, jamais plus. Les habitants de la ville l'acceptaient tel qu'il était sans faire de commentaires. Puisque, cinq heures d'affilée par jour – jamais plus – il faisait du bon travail, ils l'engageaient volontiers. Il acceptait tout : faire la plonge au restaurant, s'occuper du bébé dont les parents sortaient, faire le jardinier, le ramasseur de balles au tennis, etc. Mais quand on lui demandait ce qui lui plaisait le plus, il répondait les yeux brillants : peindre ou chauler une maison. Si on lui demandait pourquoi, il se contentait de sourire en hochant la tête avec des éclats étranges dans le regard. Un jour on avait voulu lui faire creuser une tombe au cimetière, il avait écarquillé les yeux et s'était enfui à toutes jambes. Depuis, toute la ville connaissait ses préférences : il adorait peindre ou chauler et avait horreur de creuser des tombes. Aussi respectait-on ses goûts.

C'était sa spécialité. Personne en ville, ne pouvait rivaliser avec lui. Il y avait quelque chose dans sa peinture ou son lait de chaux qui ne pouvait s'imiter, même si beaucoup avaient essayé. Il suffisait de comparer pour que la différence sautât aux yeux. Sa peinture, son lait de chaux avaient une couleur unique. Certains parlaient même d'une fragrance particulière. A leurs yeux, une maison, un mur peint ou chaulé par lui devenait une oeuvre en harmonie avec la ville. Mais lui se souciait peu des théories de ses concitoyens. Il hochait la tête. Son travail achevé, il réclamait son dû et se précipitait chez le marchand de vin. Il marchait en sifflant sur le trottoir, quand il est tombé sur un homme d'âge mûr : au dire des gens, c'était l'Administrateur du cimetière municipal. Notre personnage ne l'aimait guère, comme il n'appréciait personne dont le travail avait quelque chose à voir avec la mort. Immédiatement il voulut s'échapper, faire un demi-tour droite pour éviter ce sbire du Trépas. Mais ils étaient déjà trop près l'un de l'autre. Et il ne pouvait comme les saints ou les anges s'élever dans les airs.

– Oh ! Quelle chance ! Il y a longtemps que je vous cherchais. Quel heureux hasard vraiment !

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Allons d'abord au café prendre un verre. Je vous expliquerai.

– Boire quoi ?

– Du café ou du thé sucré.

Notre personnage éclate de rire.

– Du café ! Du thé ! Ha Ha Ha...

L'Administrateur du cimetière s'en aperçoit et reprend :

– Alors du vin. D'accord ?

– Je n'ai pas l'habitude de boire si tôt. Vous voulez peut-être m'empêcher de travailler aujourd'hui ?

– Mais non ! Pas du tout ! Au contraire. Je voudrais justement vous confier un travail.

– Du travail ? Expliquez-moi ce que vous voulez !

– On ne boit pas quelque chose d'abord ?

– Au diable la boisson !

Perplexe, l'Administrateur marchait lentement à côté de notre personnage :

– J'aimerais que vous chauliez l'enceinte extérieure du cimetière dont j'ai la responsabilité...

Ces mots lui ont fait l'effet d'une volée de flèches enflammées décochées vers le ciel qui se seraient arrêtées un instant pour se retourner en piqué vers lui et l'attaquer. Il a fermé les yeux. Son corps tressautait comme s'il était percé de grands dards acérés. Il les a ouverts un instant. La volée de flèches fonçait vers lui. Il cria de douleur et détala en courant droit devant lui. Surpris, l'Administrateur a cherché à droite et à gauche ce qui avait pu provoquer l'étrange attitude de son interlocuteur. Comme il ne trouvait rien, son étonnement grandit ; alors il prit peur. Il fut si effrayé qu'il se mit à poursuivre celui qui continuait de hurler.

Et c'est ainsi que, par un beau matin, nous voyons deux hommes courir en hurlant de peur le long d'une rue déserte. Soudain, notre ami veut s'arrêter, ne plus courir, ne plus crier, ne plus pleurer. Il s'assied au bord du trottoir. Amusé, il regarde derrière lui la scène que lui offre un homme mûr, Administrateur du cimetière municipal de son état, courant et s'époumonant. Ce tableau ne fait pas que l'amuser, il éprouve un autre sentiment qui à l'analyse ressemble à la satisfaction que l'on tire d'une vengeance réussie...

Tout haletant, l'Administrateur arrive près de lui. Ses yeux éteints témoignent clairement de sa fatigue mêlée d'étonnement et de haine.

– Pourquoi couriez-vous en hurlant ? demande-t-il à bout de souffle et il s'assied à ses côtés.

– Pourquoi couriez en hurlant ? rétorque notre personnage en guise de réponse.

Ils se sont dévisagés intensément un moment, liés par d'étranges émotions. Puis ce fut une explosion de rire... Ils ont éclaté de rire ensemble, à gorges déployées. Aucun ne comprenait ce qui lui était arrivé. Tous deux savaient seulement qu'ils l'avaient fait. Peu leur importait le POURQUOI du comment. Les lignes de force qui les emprisonnaient tout à l'heure se décripaient et s'ordonnaient. Soudain, ils se sont sentis dans un même cercle ; une même chaleur les inondait et les rapprochait ; ils devenaient amis. Tout à coup, la main de l'Administrateur a serré la main tremblante et chaude de notre personnage en une salutation émue. La chaleur de leurs corps ; le trop-plein de leur poitrine rayonnaient, irradiant leur désir d'amitié et de fidélité aux quatre coins de l'univers.

– Alors, tu veux que je chäle l'enceinte extérieure du cimetière ?

L'Administrateur a acquiescé de la tête, il ne s'est pas formalisé du tutoiement. Confus, tête basse, il regardait le sable de la route. Le remords l'envahissait. Maintenant il voyait le problème dans toute son ampleur. Il comprenait pourquoi son ami s'était mis à courir en hurlant tout à l'heure. Il était prisonnier de la conscience de l'autre. Et son index droit grattait le

goudron sec, trop sec... Non ! Il ne peut pas demander ce travail à son nouvel ami, même s'il l'a prévu spécialement pour lui. Bien sûr, il connaît d'autres ouvriers qui auraient accepté. Mais IL FAUT que ce soit lui. Justement parce qu'il sait tout de lui ! Qui il est, comment il vit ! Il en a tant entendu, qu'il a décidé un beau jour de s'offrir un peu de joie en le torturant ! Lui, l'ex-artiste-peintre talentueux et adulé qui, au dire de tous, rayonnait de bonheur lorsque sa femme vivait encore. Voilà l'HOMME qu'il a choisi pour chauler l'enceinte extérieure du cimetière. A l'intérieur, repose l'épouse de l'ex-artiste-peintre renommé... Il voulait l'observer plus tard, pendant qu'il chaulerait. Bien sûr, l'autre sait qu'elle gît derrière ces murs. Lui, machiavélique voulait jouir du martyre que le peintre endurerait.

Jour après jour, son désir avait grandi, bien qu'il sût que le moment pour faire reblanchir les murs n'était pas encore venu. Ils avaient été refaits deux mois auparavant. D'après les règlements de la mairie, l'enceinte devait être chaulée deux fois par an. Et en cette période difficile de restriction budgétaire, une fois aurait bien suffi. Il faudrait attendre encore dix longs mois... Pas question ! Pour ce plaisir qu'il n'a jamais éprouvé et dont maintenant il brûle de jouir, il paiera de sa poche s'il le faut ! A condition que ce soit la seule personne qui occupe toutes ses pensées depuis si longtemps qui le fasse !

– C'est d'accord ! Si tu acceptes mes conditions. Combien me paieras-tu ? Quand dois-je commencer ?

C'est comme si un coup de tonnerre ébranlait le corps de notre Administrateur. A-t-il bien entendu ? Mais la chaleur de la main de son nouvel ami qu'il sent dans tous ses doigts lui assure que oui. Donc, il accepte. Il ne refuse pas de blanchir les murs du cimetière où pourtant repose sa femme...

Le tumulte l'envahissait. Sa conscience se meurtrissait à la bonne volonté et à l'ouverture d'esprit de son nouvel ami, assis à ses côtés, laissant toujours sa main droite dans la sienne. Alors, comme venu du ciel, un claquement de fouet a cinglé son coeur. Les nuages noirs se sont dissipés. La tourmente s'est calmée. Des plis durs et amers ont cerclé sa bouche. L'éclat de ses yeux a diminué d'intensité jusqu'à refléter l'atmosphère chaude et silencieuse du cimetière au milieu du jour. Sa conscience s'est abolie, comme celle du bourreau au moment où il va brandir son épée pour frapper.

– Ainsi, tu acceptes mon offre, bougonna-t-il.

– Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ?

– Oh que si ! Cinq heures par jour, jamais plus, jusqu'au crépuscule. Tu toucheras plus qu'on ne t'a jamais donné. Tu peux commencer demain matin. Tiens voilà une avance.

Ils se sont séparés à midi pile. L'Administrateur est rentré en courant allégrement, au lotissement du cimetière. Notre héros a couru allégrement chez le marchand de vin. Pour la première fois les gens à l'intérieur se sont étonnés de le voir achever ses libations sans se mettre à hurler le nom de sa femme, sans interpeller Dieu, sans éclater de rire. Pour la première fois, ils ont découvert la face cachée du personnage. Il leur a parlé poliment et sa voix était douce. Il leur a dit bonsoir en s'en allant, d'un pas vif et alerte. Ils n'ont pas eu besoin de le raccompagner.

Ils étaient ébahis. Certains même, tout à fait décontenancés.

DEUX

VOILÀ trois jours maintenant qu'il blanchit l'enceinte extérieure du cimetière municipal. Trois jours aussi que l'Administrateur ne cesse de l'épier à travers portes et fenêtres du logement de fonction qu'il occupe dans le lotissement du cimetière. L'Administrateur s'inquiète. Il n'a rien remarqué dans l'attitude du peintre qui soit susceptible de retenir l'attention. Celui-ci se conduit normalement, il arrive chaque jour peu après midi et se met à chauler sans arrêt.

Au coucher du soleil, il s'arrête, range ses outils, réclame son dû et se dirige calmement en sifflant chez le marchand de vin. Là, au dire des habitués, son comportement n'a rien d'étrange, ce qui est en soi une chose extraordinaire ! Avant qu'il accepte de chauler l'enceinte extérieure du cimetière, on s'était habitué à ses extravagances. Maintenant le voilà devenu un centre d'intérêt public, le sujet de conversation de toute la ville. On observe la banalité de son comportement avec inquiétude. Comme si cette non-singularité était en soi singulière.

Le changement d'attitude du peintre a affecté tout un chacun dans la ville. On ne le comprend pas. On l'interprète seulement comme un signe annonciateur de trouble et de bouleversement général. Chacun se sent tellement concerné par les événements et les pensées que provoquent cette évolution, que chacun sent graduellement un changement s'opérer en lui-même. Ils ont l'impression, qu'à présent ils sont différents. Les autres aussi, les gens en dehors du cercle ne seraient plus les mêmes à leur avis. L'éclat de leurs yeux, leur teint, le rythme de leur voix, le sens de chaque parole prononcée, plus rien n'est comme avant.

Ils sont perdus. Terrassés par le sentiment qui jusque-là rongeaient leurs certitudes et leurs croyances.

Alors arrive le jour où chacun a peur, chacun est soupçonneux, chacun se sent en même temps troublé tout autant par les autres que par soi-même. Personne n'ose plus s'attarder devant son miroir de peur d'y rencontrer un autre.

On ne prend plus d'engagements dans la ville. On discute de moins en moins, car les mots dont on fait les phrases n'ont plus le même sens.

Graduellement, les gens espacent leurs relations. Ils ont bien essayé de communiquer par signes, comme les sourds et muets, mais tout de suite la tentative a tourné court : une conscience blanche a pénétré leurs chairs ; ils vivent au XXème siècle, une civilisation capable de coloniser l'espace !

Ce troisième jour donc, le Maire de la petite ville n'avait pas encore perdu complètement confiance en lui. Ses pensées n'étaient pas encore aussi confuses que celles de ses administrés. Il décida de convoquer d'urgence une réunion du conseil municipal. Un seul point à l'ordre du jour : définir l'attitude officielle de la mairie envers l'ex-artiste-peintre qui avait accepté de chauler les murs du cimetière municipal aux propres frais de l'Administrateur, lui-même fonctionnaire de la mairie de son état !

Ce fut la réunion la plus étrange qui se soit jamais tenue dans la ville.

Personne parmi les membres du conseil municipal n'a d'opinion en la matière ! Pas un ne souffle mot ou n'ose se racler la gorge, par peur du moindre bruit. Tous, bouche bée d'étonnement, regardent Monsieur le Maire parler tout seul.

Celui-ci interprète leur attitude comme une marque d'adhésion unanime à sa résolution. L'Administrateur devra suspendre le travail de notre personnage, c'est à dire le blanchiment des murs du cimetière, et il sera mis à pied à titre provisoire en attendant une décision officielle : « jusqu'à ce

que la situation et l'atmosphère étranges qui règnent sur notre ville bien aimée soient éclaircies ».

Quand il a fini de lire cette sentence enrobée de longues phrases, il frappe la table de son marteau pour clore la réunion. Et chaque membre du conseil municipal de se lever et de courir à toute vitesse chez lui, comme si un orage allait éclater. Déconcerté le Maire reste sur sa chaise. Il appelle un employé pour qu'il aille avertir l'Administrateur, personne ne vient. Tout à l'heure, ils ont suivi la séance à travers les portes et les fenêtres de la salle. Dès que le Maire eut achevé sa lecture, ils ont tous détalé pour se terrer chacun chez soi. Pas question ! Même si on les renvoie, même si on les accuse de désobéissance envers leur supérieur hiérarchique, ils ne veulent pas qu'on les oblige à faire part de cette étrange décision, à l'Administrateur du cimetière, un personnage bien plus étrange encore à leur avis. Non ! Qu'on leur demande d'affronter le plus effrayant des djinns, ils diront oui. Mais pas ça ! Ils ne veulent pas, non, non, et non, aller trouver l'Administrateur !

Et c'est le Maire en personne qui est obligé de signifier la décision. Qui d'autre ? Lui aussi en fait, maudit la corvée du plus profond du cœur. Son propre foyer a essuyé les conséquences de l'étrange situation provoquée par l'Administrateur. Son ménage est brisé. Prise de panique, sa femme est retournée chez ses parents dans une autre ville en emportant quelques enfants. Les autres, ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu abandonner la place avec leur mère, errent maintenant dans les rues comme des idiots ne voulant ou ne pouvant pas parler. Lorsqu'ils croisent quelqu'un, ils trépignent en faisant beaucoup de bruit et en montrant du doigt le cimetière, et les gens ont des pensées de plus en plus confuses ; puis ils détalent à toute vitesse en faisant ou sans faire de bruit effrayant.

Enfin le Maire arrive au cimetière. De loin, il aperçoit l'ex-artiste-peintre en train de blanchir. Il se sent devenir moite. Il broie du noir, il voudrait être aux cents diables. Il ferme les yeux, espérant que l'autre n'aura pas eu le temps de le voir.

– Tiens ! Monsieur le Maire ! Où allez-vous comme ça ?

Le Maire reste cloué sur place, tête basse et se tordant les doigts comme un gamin pris en faute.

– Il est chez lui. Tenez, là-bas dans la maison. Il m'épie à travers la porte.

Le Maire monte quatre à quatre les escaliers du logement de fonction de l'Administrateur. Il se rend compte que portes et fenêtres sont fermées à

double tour, et il reste planté et penaud dans la véranda. Il ne sait plus quoi faire.

– Il est à l'intérieur ! Frappez à la porte ! crie le peintre. Mais en vain. La volonté du Maire de prendre des mesures énergiques s'est évanouie. Celui-ci a décidé de prendre d'abord la mesure de la situation à travers un petit trou de la porte d'entrée.

Quel choc ! Il aperçoit une prunelle démesurée fixant la sienne ! De cette joute entre deux yeux à travers un trou de serrure, jaillissent deux cris rauques en même temps : l'un émane de Monsieur le Maire, et l'autre, de Monsieur l'Administrateur, tout aussi traumatisé d'avoir découvert à travers sa serrure une prunelle démesurée – fixant la sienne ! La simultanéité de ces deux cris a décuplé leur impact. Comme ensorcelé, le Maire pétrifié embrasse un pilier, tandis que l'Administrateur court en rond dans la maison en continuant de hurler.

Tout à coup un gros rire éclate en haut du mur.

– Ha ! Ha ! Ha ! Qui est le chat ? Qui est la souris ?

Ils sont trop profondément choqués l'un comme l'autre pour admettre d'emblée que la situation et leur condition peuvent à cet instant s'apparenter à celle qu'il est convenu d'appeler du chat et de la souris...

On entend tourner la clé de la porte d'entrée. L'Administrateur sort, brandissant le poing en direction du mur.

– Holà toi ! Un peu de respect pour l'autorité s'il te plaît ! N'insulte pas l'Administrateur civil dans l'exercice de ses fonctions ! Il n'y a ni chat ni souris ici. Ce qui se passe... Heu... Que pourrait-il bien y avoir de commun ? Heu... Bonjour Monsieur le Maire ! Entrez, je vous en prie, par ici !

Le Maire est ému par l'invitation. Mais à peine remarque-t-il que le crâne chauve de l'Administrateur s'illumine, qu'en un éclair le souvenir de sa mission lui revient. Maîtrisant son visage et sa voix, il déclare :

– A compter d'aujourd'hui vous êtes relevé de vos fonctions d'Administrateur du cimetière. Voici l'avis officiel. Adieu !

– Mais...

– Il n'y a pas de mais qui tienne ! Une décision est une décision. Il est souhaitable que vous quittiez cette maison aujourd'hui même. Au revoir !

Il jette, en colère, l'avis de mise à pied sur la table de la véranda, descend l'escalier, puis s'arrête, se retourne et ajoute :

– Et, Heu... Je déclare que le travail de blanchiment des murs porte gravement atteinte au bien-être public, au nom duquel je déclare qu'il doit être arrêté immédiatement. Vous avez compris ?

– Mais...

– Il n'y a pas de mais qui tienne ! crie le Maire en tapant du pied droit sur une marche. Un ordre est un ordre !

– Très bien ! Mais, sauf votre respect Monsieur le Maire, pourriez-vous m'expliquer comment, moi qui maintenant, ne suis plus mandaté comme Administrateur, et qui par conséquent ne suis plus fonctionnaire, je pourrais être sollicité pour faire respecter l'ordre public ?

– Ce que je vous demande est du ressort de cette classe d'obéissance stipulée par la Constitution de notre pays. L'obéissance que tout Chef d'État est en droit d'attendre de chaque citoyen.

– Mais la Constitution garantit aussi mon droit de connaître les raisons pour lesquelles on me demande d'obéir. C'est à dire dans le cas présent : savoir pourquoi j'ai été relevé de ma charge.

– Je m'en suis expliqué tout à l'heure en invoquant le bien-être public. C'est un concept comme un autre, il est inutile d'en discuter davantage.

– Et pour quelle raison ?

– Ce ne serait plus un concept.

– Au nom de ce concept ne porte-t-on pas justement atteinte à mon bien-être personnel ?

– Vous et tous vos problèmes, vous êtes inclus dans ce que j'ai défini tout à l'heure comme relevant du domaine public.

– Et mes pensées, mes sentiments, mon expérience individuelle ?

– Le collectif prime sur l'individuel comme sur un groupe d'individus, aussi important soit-il.

– Ne serait-ce pas le contraire, sauf votre respect Monsieur le Maire ? Le concept de « public » ne caractérise-t-il pas et uniquement, le résultat d'une somme d'individus, de citoyens qui sont des hommes libres ?

– Libres ? Ha, c'est là que nos points de vue divergent. Prenez garde à ce mot « liberté ». Sentez les vibrations, le rythme de notre époque. Vous êtes un attardé dans le siècle. Il y a trop longtemps bien sûr, que vous êtes installé dans ce cimetière. C'est le lieu où s'arrête l'Histoire. Et pour cette

raison seulement, vous auriez déjà dû le quitter. Vous venez de vous définir comme un homme « pré-historique ».

L'Administrateur se tait. Ce n'est pas qu'il considère les paroles du Maire comme une insulte. Au contraire, il a raison. Sur toute la ligne.

Mais voilà justement son objection, du même ordre que celles qu'il a, contre ces vérités trop fortes qui prennent trop de majuscules et de points d'exclamation. Et si maintenant il se révolte, c'est qu'il doit le faire ! Il s'oppose à la force des choses. D'accord, il y a longtemps, peut-être trop, qu'il s'est installé dans ce cimetière où il y a beaucoup, peut-être trop, d'ombres et de silence. Mais grâce à cela il a pu connaître une vérité plus subtile, celle qui prévoit ce qu'on appelle une NUANCE. Oui ! Ces nuances dont chaque État dans sa constitution fait si peu cas. Et aujourd'hui, au nom de la nuance, il résiste.

Ses lèvres esquissent un sourire.

– Alors, vous ne voulez pas donner l'ordre d'arrêter ce travail de blanchiment ?

– Oh ! Monsieur le Maire, vous n'avez pas le sens de la mesure !

– Taisez-vous ! crie le Maire, l'écume au bout des lèvres.

Entre-temps l'Administrateur s'est assis sur une marche. Il regarde le Maire et grimace. Quand il s'en aperçoit celui-ci est excédé. Il se tourne vers le mur :

– Holà, toi ! Au nom de l'intérêt public, je t'ordonne de cesser de travailler. Et tout de suite !

– Vous pouvez toujours y aller de vos belles phrases, en ce moment je n'ai rien à voir avec vous.

Content de lui, notre personnage continue de blanchir le mur à larges coups de brosse.

– Tu refuses d'obéir ?

– Mais non ! Vous n'avez aucun sens de la mesure !

– Quoi ? hurle le Maire comme un forcené.

– La mesure...

Monsieur le Maire sent ses genoux se dérober sous lui, à la fois paralysés et crispés. Il va tomber... Non ! C'est justement en ces moments-là, face à des gens comme ceux-là, qu'il doit se maîtriser. Ils rêvent plus qu'ils ne vivent ; ils se laissent aller et négligent leurs brillantes possibilités pour quelques méditations qui dès le départ les ont mis sur le mauvais rail. Jamais il n'a aimé les gens comme cet ex-artiste-peintre devenu peintre en bâtiment... Son front trop haut, ses cheveux de plus en plus rares au sommet du crâne, son visage livide à force de ne pas voir le soleil, et son regard si fier. Sa fonction de maire du moins a un sens. Elle le distingue des pouilleux de cette espèce qui maintenant le dévisagent amusés, comme s'ils étaient au spectacle.

Il rassemble toute l'énergie qui lui reste pour se mettre en marche, pour quitter les lieux. Non ! Il ne se laissera pas aller devant ces deux hommes sales qu'il déteste.

Il part en titubant, escorté par le rictus de l'Administrateur, toujours assis sur l'escalier de son logement de fonction et le rire tonitruant de l'ex-artiste-peintre perché sur son mur. Vous pouvez rire ! Vous n'avez aucun sens de l'ESSENTIEL de la PERSONNALITÉ et du PRESTIGE.

Ses pas se font plus hésitants. Il a de plus en plus de mal à se tenir droit. Le ciel de midi commence à basculer lentement d'abord, puis de plus en plus vite, vers un soleil dont le jaune et le blanc se sont déjà évanouis et qui s'assombrit toujours davantage.

Le voici qui s'ensanglante : d'abord vert foncé, puis orange, pourpre, enfin rouge sang. Et quand le Maire arrive juste au milieu de la grand-place, le soleil est noir. Quelque chose rive ses pieds au sol, il ne peut plus bouger. Dans un dernier effort pour garder son équilibre, il tend les bras.

Du ciel, une ligne droite pique en flèche vers lui. Il ne peut plus l'éviter... Il hurle !

Et s'abat en même temps. Ses oreilles perçoivent un fracas : le bruit de la terre arrachée qui colle à ses pieds.

Les gens, sur la grand-place crient tous en même temps. Ils accourent vers le Maire écroulé dont les yeux sanglants les fixent féroce. Bah ! Cette engeance naine et crasseuse, il y a beau temps qu'il a cessé de s'en préoccuper ! Sa position de maire était seulement un instrument de revanche sur des gens de cette espèce : mesquins, sales et stupides qui ne pensent qu'à se nourrir, se vêtir et rien de plus. Il y a longtemps déjà qu'il a

biffé ces gens-là de la liste de ces objets d'admiration. Et depuis, il a trouvé un sens à sa vie. Éliminer les personnes contaminées par cette fièvre de ne rien faire, sauf subvenir à leurs besoins primaires. Avec eux, le monde n'a aucune chance de se préparer pour une civilisation universelle, à l'échelle des espaces sidéraux dont la découverte n'est qu'une question de temps.

Jusqu'à présent il n'a pas eu sa chance. Ses journées étaient trop remplies par des tâches de ce genre : déchirer des enveloppes officielles, lire des lettres officielles dûment tamponnées, utilisant un langage codé et extrêmement concis. Sa vie était faite de notes, de dépêches, d'incessants regards à sa montre, de sonneries de téléphone, de cartes de visite de personnalités qui sont toutes intelligentes et importantes. Sa vie était ruinée par trop de sourires, de fausses politesses, de réceptions dont son système digestif ne se remettrait jamais, par trop de discours qui ne le convainquaient pas lui-même, par la pratique de la brosse à reluire envers le supérieur et du coup de pied aux fesses du subordonné. Quand aurait-il pu saisir une chance de se venger ? La vengeance requiert des préparatifs, une réflexion, son propre système philosophique qui légitime ses objectifs, ses modalités et ses subterfuges vis-à-vis de soi-même, de ses petits enfants, et si tant est que l'humanité survive à la période contemporaine, vis-à-vis des hommes du futur.

Aussi a-t-il cherché finalement un peu de divertissement dans ce mode de conduite si profondément humain qui consiste à remettre au lendemain le manque à gagner d'aujourd'hui. Cette pratique lui semblait très tonifiante. Sa vie avait une nouvelle palpitation, une nouvelle fraîcheur. Il avait tendu une corde entre aujourd'hui et demain. Dessus, il avançait sur la pointe des pieds, avec cette joie que l'on éprouve à chaque fois entre « départ » et « arrivée ».

Quand, en pleine nuit sa conscience le tracassait pour avoir passé un jour de plus sans s'être consacré à son programme de vengeance, il étonnait le traversin ou sa femme qu'il embrassait convulsivement en murmurant tendrement :

– Demain !

Puis retombait profondément endormi en ronflant.

Son souci du lendemain avait fait de lui un administrateur idéal. Il s'investissait complètement dans sa tâche. Plein d'entrain toute la journée, il

était devenu un exemple de persévérance pour tous les fonctionnaires et employés municipaux. Ceux-ci ne comprenaient pas la raison de son acharnement au travail.

Un jour, ils avaient créé une commission d'enquête. Mais après trois mois de dur labeur, celle-ci avait fait un rapport qui notait seulement que le Maire, que l'on avait surveillé discrètement, ne pratiquait pas la corruption, n'avait ni affaires clandestines ni jeune maîtresse. Et c'est avec un sentiment de frustration mêlé de surprise, d'admiration et de jalousie, que la commission s'était dissoute, non sans avoir remarqué tristement que le Maire travaillait avec toujours plus d'enthousiasme et de joie.

Faute d'avoir trouvé un motif de soupçon ou de diffamation, ils s'étaient convaincus peu à peu que le Maire incarnait l'Administrateur civil idéal et que par conséquent, il convenait de suivre son exemple. Cette certitude s'était répandue et généralisée chez tous les fonctionnaires et employés. Et quand arriva le Gouverneur pour l'inspection, il fit un très bon rapport sur la municipalité et surtout sur le Maire. Il proposa au Ministre de l'intérieur la candidature de celui-ci pour le remplacer lorsque dans un proche avenir, il se retirerait. Le Ministre accepta et fit part de son intention de se déplacer en personne pour la passation des pouvoirs.

La presse, la radio et les actualités cinématographiques étaient remplies d'images de la municipalité exemplaire et de son Maire idéal. Ses interviews s'étaient étalées sur plusieurs colonnes à la une des journaux. Les commentateurs de la radio manquaient d'adjectifs pour dire combien était grand son patriotisme, combien ce serait une bonne chose, si tous les administrateurs civils, tous les employés, les membres honoraires de l'administration publique comme du secteur privé, et même tout le peuple aimant la patrie juste et prospère, prenaient exemple sur le Maire. Toute sa famille était aux anges, enchantée de sa future promotion, et surtout de l'extraordinaire et incessante publicité dont il était l'objet... Leurs portraits, ceux de leurs serviteurs et de leurs animaux domestiques étaient fréquemment publiés accompagnés d'articles, dans la rubrique : « Qui est Quoi » des journaux. Leurs âges, leurs études, leurs tailles, leurs violons d'Ingres, leurs couleurs de prédilection, les vedettes, les chansons, les chanteurs et chanteuses qu'ils aimaient, leurs signes du zodiaque, tout était soigneusement consigné, aussi bien par les journalistes réputés que par les novices de l'école de journalisme.

Bizarrement, le Maire lui-même ne semblait pas très heureux de toute cette publicité. Son visage s'était renfrogné. Brusquement il était devenu rêveur. Un jour sans aucune raison, il avait décidé de ne pas aller au bureau. Il avait

renversé la pile de journaux qu'on avait préparée sur la table pour son petit déjeuner. Il avait passé sa journée à rêver devant le calendrier suspendu au mur de sa chambre à coucher. Il avait éconduit un journaliste qui voulait l'interroger sur son absence, en le traitant de tous les noms. Il avait cherché querelle à sa femme, ses enfants et ses domestiques pour qu'ils ne l'approchent ni le dérangent. Il avait bouclé les portes et fenêtres de sa chambre, puis s'était mis à regarder fixement le calendrier.

Maire ! D'ici peu, Gouverneur ! Dans quelques années peut-être, Ministre, qui sait ! Oui, qui sait, peut-être Chef d'État ! Mais tout au long de ce parcours, au fil des pages du calendrier qu'il arrachait chaque fin de mois, chaque fin d'année, quand réaliserait-il le programme qu'il s'était fixé, auquel il était resté fidèle jusqu'à présent, et qu'il respecterait jusque dans son tombeau ? Quand se vengerait-il de cette engeance naine et crasseuse, de tous ces vauriens, ces esclaves de la tripe et de l'habit ?

Il se rendait compte qu'il s'était pris à son propre jeu. S'abusant lui-même par le report systématique de son programme au lendemain. Maintenant il mesurait à quel point il avait été esclave de cette idée du « lendemain ». Stupéfait, il réalisait brusquement que toute sa réussite à la municipalité, toute sa paisible vie civique avaient pour origine ce sentiment d'enthousiasme et d'inquiétude qui vient toujours avec le « lendemain ». Lui, c'était un romantique, il se faisait des illusions, c'était un onaniste.

Peut-on espérer que quelqu'un comme lui soit capable de se venger ? La vengeance, ça au moins c'est agir. Par delà les valeurs éthiques et morales, comme toute action accomplie en toute conscience, c'est un acte positif. C'est le fruit d'un choix pleinement assumé, l'expression du libre-arbitre.

Une vive sensation de douleur, paralysante comme de l'acier, s'enfonçait dans son coeur. Il avait échoué ! Toute sa vie était un échec. Quand ressent-on le plus intensément ce sentiment de défaite, sinon aux derniers instants de sa vie ? Pendant que son coeur continuait de battre pour un temps qui ne serait plus tellement long, cet échec avait le visage de l'Ange du Néant, qui viendra bientôt nous rendre visite sur la surface de la terre.

C'est pour cela qu'il s'était senti si heureux lorsque les choses avaient commencé à mal tourner en ville, à cause de cet excentrique Administrateur du cimetière. Evidemment il avait caché sa joie. Pensez ! Monsieur le Maire trépigant d'allégresse au moment même, où l'anarchie menace d'envahir son territoire municipal ! Mais s'il s'est maîtrisé, ce n'était certes pas à cause de sa future position de Gouverneur. Au diable sa

nomination ! Au diable la gouvernance ! Au diable les lendemains qui chantent ! Au diable sa future statue au Panthéon ! Ou sur une place ! Au diable ! Au diable !

S'il n'a pas sauté de joie pour manifester son allégresse, c'est simplement parce qu'il voulait continuer à concilier les deux volontés contradictoires qui constituaient son jeu. D'une part, son désir de se dévouer pour la prospérité du peuple. D'autre part, sa volonté démoniaque de détruire à la fois la prospérité elle-même et le peuple ! Il adorait ce jeu. Il vivait avec lui comme avec une deuxième épouse.

Aussi, alors que la ville entière était bouleversée parce que l'Administrateur du cimetière avait demandé à l'ex-artiste-peintre de chauler l'enceinte extérieure du cimetière municipal à ses frais, il resta calme et continua sa tâche comme si de rien n'était. Un par un, ses subordonnés perdaient la tête. Les habitants de la ville aussi.

Mais lui, gardait la tête froide ! Énergique, plein d'entrain, il conseillait, décidait des mesures à prendre pour contrôler la situation. Quand personne n'a plus pu ou voulu exécuter ses ordres, il se mit à les exécuter lui-même.

Sa dernière mission, fut d'informer l'Administrateur du cimetière de la décision du Conseil municipal...

Mais le rire méprisant de l'Administrateur et de l'ex-artiste-peintre avait balayé son système de défense. Et surtout l'épisode du trou de serrure. Quand sa pupille s'était trouvée en face de l'autre, une peur inconnue l'avait saisi. Sensation terrible, épouvantable ! Apercevoir à travers l'obscurité d'un trou de serrure une prunelle béante en vis-à-vis ! Un point noir, au centre d'une zone blanche chargée de sens ! Tout à l'heure, il voulait s'échapper. Cette sensation avait provoqué subitement en lui le désir étrange et impérieux de s'annihiler immédiatement de la terre. Disparaître ! Non pas mourir d'abord, puis être enterré. Autant être un cadavre débité en petits morceaux pas plus gros que des crottes de nez que l'on écrase avec dégoût et irritation sur une table bancale... Disparaître, au sens de ne plus être ! Disparaître ! Devenir un non-être.

Mais des dizaines d'années d'exercice l'avaient rendu capable de cacher ses sentiments et de se maîtriser. C'est avec un regard plein d'autorité qu'il a quitté l'Administrateur et l'ex-artiste-peintre. Utilisant la force qui lui restait

pour, à chaque pas, lever le pied, il savait que le bout du chemin était proche. Comme il arrivait au milieu de la grande place, sa fin avait bondi vers lui pour lui sauter au cou. Maintenant, il était au bout du voyage. Il le fallait. Il s'était écroulé...

Il ouvre les paupières. Jamais il n'a vu un tel concentré de sottise mêlée de souffrance sur tous ces visages autour de lui. Bah ! Il les a toujours haïes et méprisées, ces créatures qui sont devenues ses bourreaux. Dans un effort brusque, il dirige son regard vers le zénith de cet univers qu'il va quitter pour toujours. Il voulait en finir juste sous cette voûte céleste : le zénith au milieu du noir de ses yeux et le Nadir du destin, ciel rouge foncé, oppressant, qui descend peu à peu sur chaque être humain sur le point de s'éteindre. Raté ? Il est heureux. De cet échec aussi, maintenant que sa fin est là. Dans la mort toute différence s'abolit. Les limites s'estompent, se regroupent en une seule couleur et atmosphère générée par la marche continue de l'Histoire. Enlevez les raccords, intégrez-les en une carcasse. La conscience historique est faite de carcasses. Ceux qui ne veulent pas en passer par là ne laissent en général aucune trace dans l'Histoire que les hommes fabriquent pour les hommes. Tandis que ceux qui en jouissent librement, cisèlent leur propre statue tout en vouant l'Histoire au diable et en se maudissant eux-mêmes.

Notre Maire incarne l'union entre le refus d'en jouir et la liberté de la savourer. S'il souffre, c'est que les dieux l'ont créé trop grand pour le *vulgum pecus*, trop petit pour le génie. Sa souffrance, c'est celle de la classe moyenne à peine libérée par la révolution, mais incapable ensuite de se constituer comme une nouvelle élite. Chose étrange, tout cela s'est fait au nom du prolétariat. Les personnalités de cette classe ne retiennent pas l'attention des historiographes. Si elles sont portées aux nues, c'est par la chronique locale, les rédacteurs en chef de province.

Encore une fois, il lève les yeux au zénith. Quel choc ! Il a disparu. Le ciel se dissout en une plaine d'un rouge intense qui descend peu à peu. Sa poitrine va éclater quand elle sera au contact. Soudain, tout s'effondre. Il est écrasé par le ciel sanglant. Il hurle :

– La mesure !!!

Et il meurt.

Les gens s'affolent de l'ultime vocifération du Maire. Ils ne savent pas ce qu'il a crié, ils courent en tous sens aux quatre coins de la grand-place. Et leurs clameurs retentissent sous un ciel dont la rougeur s'estompe et qui reprend toujours plus d'altitude.

Quand celui-ci atteint sa hauteur initiale, il a le bleu et la transparence de la miséricorde. La miséricorde pour une âme que sa hâte d'en devenir une grande, a mené à sa perte. Pour une vengeance ratée. Pour un péché potentiel qui vient à peine de s'avouer tel.

La grand-place est pleine de silence maintenant. En son centre, seule gît la dépouille muette du Maire. Dans ses yeux ternes, Zénith a rejoint Nadir.

TROIS

LEURS rires étaient retombés. L'ex-artiste-peintre était fâché de s'être laissé aller si facilement. Maintenant stupéfait, il retrouvait un sentiment de vide à l'intérieur de son corps. Le vide l'oppressait. Il sentait monter en lui une colère torturante contre l'Administrateur. Des flammes de haine brillaient dans ses yeux qu'il dardait sans merci vers l'autre, toujours assis sur sa marche d'escalier. Celui-ci s'est soudain rendu compte que du haut de son mur, l'ex-artiste-peintre le détestait intensément. Il comprit que du plus profond de cette haine l'ex-artiste-peintre souhaitait sa mort ou tout du moins sa non existence.

Cette certitude le faisait trembler. Mais il fit de son mieux pour ne pas le montrer. Il y avait si longtemps qu'il était fonctionnaire. Son corps cuirassé témoignait de son ancienneté dans le grade. Ses années de service l'avaient peu à peu immunisé contre l'opinion publique (toutes celles qui ne correspondaient pas aux siennes) et son for intérieur. Un bon administrateur civil n'a ni opinion ni conscience. Voilà le message que son prédécesseur – il l'a remplacé il y a presque trente ans – avait écrit de sa main sur un bout de papier et attaché à son pied gauche avant de se pendre. Il s'était pendu dans

son logement de fonction dans le lotissement du cimetière, aussi les préparatifs et l'enterrement avaient pris peu de temps. Le Maire avait envoyé le Chef de section du département des travaux publics pour le représenter. Et c'est accompagné par des employés et des ouvriers du cimetière, un groupe restreint par mesure économique, que le vieil Administrateur avait été enseveli. L'ensemble de la cérémonie n'avait duré que cinq minutes. En effet, deux habitants de la ville accompagnés de leurs parents, patientaient depuis un bon moment déjà, dans la salle d'attente devant le portail du cimetière.

Ainsi, dès que le Chef de section du département des travaux publics eut terminé, au nom du Maire, une brève allocution, employés et ouvriers se sont précipités vers le portail, sans même ensevelir le cercueil du vieil Administrateur.

– On fera ça plus tard ! avait crié le contremaître, et montrant l'exemple il avait pris ses jambes à son cou.

Et les ouvriers qui n'avaient rien perçu pour ces funérailles (ils savaient bien pourtant, que le défunt était leur ancien Chef et qu'il n'avait rien ni personne au monde), l'avaient suivi comme un seul homme. Leur course vers le portail fut digne des jeux Olympiques. Ils avaient entendu dire que des deux morts qui attendaient leur tour, l'un était Chinois et l'autre Européen. C'étaient des morts riches. Du moins leur famille, qui ne se ferait sans doute pas prier pour leur donner un bon pourboire.

Mais indépendamment de cela, le Maire et le comité des affaires courantes s'étaient trouvés confrontés à une situation incroyable. La place d'Administrateur du cimetière était vacante et malgré une publicité continue dans les journaux depuis un mois, aucun candidat ne s'était présenté. Ceci les étonnait, d'autant plus qu'en cette période difficile les chômeurs abondaient, parmi lesquels des intellectuels ou des semi-intellectuels bien assez qualifiés pour occuper le poste. Le Chef du bureau de placement de la main d'oeuvre convoqué par le Maire, n'avait pu fournir d'explications satisfaisantes.

– Personne, parmi les milliers de chômeurs que notre service a recensé n'a postulé pour occuper la fonction d'Administrateur du cimetière ? demanda le Maire un peu rudement.

– Personne.

– Ce n'est pas possible ! cria le Maire. Vous avez négligé votre tâche. Prenez garde, cela pourrait vous coûter votre place.

– Monsieur le Maire peut me croire ou pas, mais je me suis personnellement rendu au domicile de tous les chômeurs enregistrés... aussi loin qu'ils habitassent.

- Eh, bien, qu'est-ce qu'ils ont dit ?
- Ils n'ont pas eu le courage d'accepter ce travail.
- Pour quelle raison ?
- D'abord, c'est un travail morbide, d'après eux. On passe ses journées en compagnie de cadavres. Ensuite, le logement de fonction est hanté, disent-ils, à cause du suicide du dernier Administrateur.
- Qui a dit cela ?
- C'est seulement une croyance. Mais, suffisamment forte pour qu'ils préfèrent crever la faim plutôt qu'accepter cette place.
- Mais s'ils restent au chômage, sans manger, ne vont-ils pas bientôt devenir eux-mêmes des cadavres, hein ?

Le Chef du bureau de placement de la main d'oeuvre baissait la tête et se curait l'ongle du pouce gauche. Il apparaissait clairement qu'il ne pouvait répondre à la question du Maire.

- Ecoutez-moi bien, cher collègue, menaçait le Maire. Si, dans un délai de 2 x 24 heures à compter de maintenant, vous n'avez pas réussi à trouver quelqu'un, je considérerai que c'est un motif suffisant pour revoir votre position de Chef du bureau de placement de la main d'oeuvre. Ce que j'ai dit est assez clair pour vous n'est-ce pas ?

Le Chef de service avait pâli. Mais à ce moment là, il avait la tête basse, ne pouvant pas faire autrement. Il s'était curé l'ongle avec tant de force tout d'un coup, qu'il se l'était arraché. Le sang pur, d'un rouge cristallin, s'était mis à couler au bout de son pouce gauche. Et c'est à pas lourds, qu'il avait quitté le Maire.

Le lendemain, très tôt le matin, le Chef du bureau de placement de la main d'oeuvre avait sollicité une entrevue. Il arborait à son pouce gauche, un bandage propre et blanc. Aussi blanc et propre que son visage qui respirait la satisfaction. Il était accompagné d'un jeune homme au sortir de l'adolescence.

- Vous avez demandé à me voir bien tôt. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? interrogea le Maire, mécontent et un peu surpris.
- Je voudrais accomplir ma tâche avant que 1 x 24 heures soient passées.

Le Maire dévisage le jeune homme qui se tenait droit à côté du Chef du bureau pour le placement de la main d'oeuvre.

- C'est lui ?
- Oui.

– Il n'avait pas la même opinion que les autres chômeurs sur la fonction qu'il occupera ?

– Que monsieur le Maire garde le sens de la mesure et surveille ses paroles ! interrompt tout à coup le jeune homme.

Choqué, le Maire s'est appuyé sur sa chaise : les yeux écarquillés, la bouche gonflée d'une salive usée qui ne demandait qu'à être crachée sur le jeune homme.

– D'abord, je ne suis pas chômeur. Ensuite, ma personnalité et l'éducation que j'ai reçue jusqu'à présent me défendent de me ranger sur l'opinion d'autrui.

Dans la bouche du Maire, la salive usée n'a pas été crachée. Une nouvelle émotion étreignait sa gorge de sorte que le glaviot fut brusquement avalé. Il pénétra jusque dans ces domaines dûment répertoriés par la culture et la civilisation humaine.

– Vous n'êtes pas chômeur ? Alors, qui êtes-vous en réalité ? Et qu'est-ce que vous faites ? Au nom du prophète Noé, comment avez-vous rencontré le Chef du service pour le placement de la main d'oeuvre et sollicité le poste vacant d'Administrateur du cimetière municipal ?

– C'est le fils unique du plus riche d'entre les riches du pays. Il prépare un doctorat à la faculté des lettres et de philosophie, rétorque rapidement le Chef du bureau pour le placement de la main d'oeuvre, pour éviter une discussion directe et blessante entre les deux protagonistes.

– Il était exactement minuit et il pleuvait à verse quand il a frappé à ma porte. Il a dit qu'il espérait ne pas être en retard pour postuler pour la place d'Administrateur du cimetière.

Pour la deuxième fois, le Maire s'est appuyé sur le dossier de sa chaise. Il a pris son mouchoir et a essuyé les gouttes de sueur froide sur son front.

– Vous avez tout votre bon sens ? demande-t-il d'un ton étouffé.

– Que dit le code civil à propos de la diffamation ? Surtout lorsque le diffamateur est un fonctionnaire occupant la fonction de Maire et qu'il s'y livre pendant son service ?

– Au diable le droit civil ! Allez au diable ! Tous les deux ! Pour moi, s'il le faut, même un démon peut occuper le poste, l'essentiel c'est qu'il soit pourvu, qu'il ne soit plus vacant ! Bon, s'il vous intéresse toujours autant, allez vite voir le Chef de section du département des travaux publics et présentez-vous à lui. Pour moi, vous avez commencé à travailler dès aujourd'hui. Bien, bon courage !

Le Maire s'est levé et encore une fois, il a essuyé ses gouttes de sueur.

– Bonjour ! a-t-il dit en s'en allant.

Ils se sont regardés tous les deux. Mais très vite le Chef du service pour le placement de la main d'oeuvre a pris le jeune homme par la main et l'a conduit au bureau du Chef de section du département des travaux publics. Une demi-heure plus tard, il occupait son logement de fonction dans le lotissement du cimetière.

Le Maire et tous les membres du comité des affaires courantes de l'administration civile étaient rassérénés, ils échappaient ainsi à une crise, fomentée contre eux pendant ce temps par l'Assemblée provinciale. Désormais, on ne pourrait pas leur adresser de motion de censure. La proposition du Maire pour augmenter les émoluments du Chef du bureau pour le placement de la main d'oeuvre, en récompense des grands services rendus, fut acclamée.

Le nouvel Administrateur remarqua un chiffon de papier tout poussiéreux sur la table de la salle du devant de la maison.

– Oh ! On l'a retrouvé lié à la jambe gauche du défunt Administrateur, celui qui s'est pendu, a expliqué le Contremaître.

Sur le bout de papier, quelques mots tracés à la main : « UN BON-ADMINISTRATEUR CIVIL N'A NI OPINION, NI CONSCIENCE ». Le jeune Administrateur a lu plusieurs fois cette phrase. L'heure du dîner approchait, l'or des dernières lumières abandonnait en douce les tombeaux du cimetière, il a défroissé le manuscrit, l'a plié précautionneusement et l'a glissé entre les pages 601 et 605 de son manuel de philosophie favori : le plus épais (il manquait les pages 602, 603 et 604, arrachées de la reliure, c'était la conclusion du chapitre consacré à la logique).

Très vite, sa brillante intelligence lui permit de s'adapter à son travail et à son environnement. Bien qu'il n'eût jamais reçu d'éducation technique ou suivi de leçons de travaux manuels, la richesse de son esprit, mais surtout l'habitude de penser de façon méthodique et critique qu'il avait acquise au cours de ses années d'études de la philosophie, sans parler de sa sensibilité artistique ni de sa potentielle puissance d'imagination firent, qu'il réussit

tout de suite à maîtriser toute la technicité et l'adresse que l'on est en droit d'attendre d'un Administrateur de cimetière. Les employés et ouvriers du cimetière n'avaient aucun doute sur ses capacités. Pour eux, il possédait à coup sûr une éducation et une expérience d'Administrateur de cimetière, adéquates.

Comme l'ensemble de ses supérieurs, le Chef de section du département des travaux publics était très content de son nouvel Administrateur. Il admirait sa puissance de travail, sa ponctualité, son sens de l'organisation et, au cimetière, sa façon de diriger employés et ouvriers dans une ambiance amicale et familiale. Mais ce qu'il respectait le plus c'était l'esprit de méthode et de système que celui-ci avait introduit et qu'il appliquait à tous les stades du travail : de l'arrivée d'un mort en corbillard au portail du cimetière, jusqu'à ce qu'on eût fini de l'enterrer. Les contacts qu'il avait pris avec l'entreprise privée des pompes funèbres, avec les décideurs des administrations civiles concernées par l'organisation de la mort (comme le service public de la santé et celui de l'enregistrement), avec le personnel des hôpitaux et des morgues, avec la police de la route qui escortait les cortèges d'enterrements – sa coopération avec tous ces gens-là était si bonne, si bien coordonnée, si efficace, qu'un tel événement ne prenait que quelques quarts d'heure. Si peu de temps en fait, que le personnel de tous les comités et tous les organismes cités ci-dessus n'avait plus assez de travail, plus assez d'occupations !

Ils s'ennuyaient, bâillaient, somnolaient tout au long du jour, et maudissaient la situation qui les avait réduits à cet état. Ils se mirent à réclamer une augmentation du nombre de morts, pour pouvoir réprimer leurs bâillements et leur sommeil qui tiraient en longueur ! Mais dans la ville et dans les environs, il n'y avait pas d'épidémies, de sorte que leur revendication ne pouvait être satisfaite. Même les journaux ne mentionnaient aucune nouvelle de guerre ou de révolution en cours ou susceptible d'éclater. Ainsi, il n'y avait pas d'espoir de voir, dans le futur, croître le nombre de cadavres de la ville.

Un jour le Maire décida qu'il était nécessaire de discuter de cette crise de l'emploi. Mais à la fin de la séance, le consensus ne fut pas obtenu. Quelques uns proposaient la mise à pied du jeune Administrateur puisqu'en fait, c'était lui qui était à l'origine de tout. Ils redoutaient surtout que son zèle ne s'étendît plus tard aux services officiels et privés. Que deviendrait un pays dont toutes les potentialités seraient paralysées par une telle anxiété par rapport au travail, demandaient-ils à la fin du considérant de leur proposition. Ils ajoutaient qu'il fallait enquêter discrètement sur la véritable person-

nalité du jeune Administrateur du cimetière nouvellement nommé. Qui sait, peut être était-il à la solde d'idéologies et de puissances étrangères, dangereuses pour le pays et la nation toute entière !

Mais les autres membres du comité des affaires courantes de la municipalité ne pouvaient accepter une telle proposition. Ils pensaient, au contraire que le jeune Administrateur avait fait son devoir consciencieusement. S'il fallait chercher un coupable dans toute l'affaire, disaient-ils encore, la faute en était au savoir, surtout au rationalisme et au positivisme qui avaient apporté entre autres à l'humanité moderne, l'objectivité, la catégorisation, l'esprit de système et de méthode. Mais, ajoutaient-ils, en vérité dans ce cas précis, pouvons-nous donner tort à la science ? N'aurions-nous pas dû envisager plus globalement, la position et la fonction de la science dans les pays sous développés, comme c'est le cas chez nous ?

Enfin, les partisans de cette opinion, proposaient de reconsidérer la question, pour l'ensemble du pays en tant que pays sous développé, ou, pour employer une terminologie moins vexante, en voie de développement, du volume d'activité par tête d'habitant. Pour les employés et ouvriers particulièrement touchés par la crise qu'on avait constatée, ils préconisaient de créer une commission d'études. Celle-ci ferait une recherche sur le type de travail de chaque personnel concerné. Pour chaque catégorie d'emplois, on arriverait à combiner plusieurs tâches qu'ils pourraient effectuer pendant leur temps libre, entre la préparation d'un mort et du suivant. Cette diversification devrait leur être proposée en fonction de leur niveau d'éducation et de leurs connaissances respectives. Oui, tout cela dépendait aussi de leur origine socioculturelle et de l'arrière-fond civilisationnel.

Le Maire considérait ces deux points de vue comme raisonnables. Aussi, en déféra-t-il à son supérieur, le Gouverneur de la province. Mais apparemment, malgré son état-major de conseillers, celui-ci ne pouvait pas trancher non plus. Il en déféra à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur. Le Ministre et son état-major d'experts non plus ne pouvaient rien faire, sauf se gratter la tête. Ils en déférèrent alors, à Son Excellence le Premier Ministre. Celui-ci convoqua d'urgence le Conseil des Ministres à plusieurs reprises, mais cette assemblée d'homme respectables n'y put mais, sauf remuer la tête de gauche à droite et répondre aux questions des journalistes en disant : « *no comment* ».

Conformément aux doctrines démocratiques suivies officiellement par l'Etat, la question fut alors posée par le cabinet au parlement. Mais c'est justement là qu'elle devenait un problème national. Les tenants du pour et du contre se sont obstinés. Les minorités ont augmenté la confusion, car vue la politique du pouvoir, elles ont choisi de s'abstenir. Les reportages de

presse sur la discussion au parlement, ont fait monter la tension dans tout le pays. Des annonces de réunions secrètes fleurissaient de toute part, des mots d'ordre clandestins étaient collés partout. Des lettres anonymes remplies de menaces, de calomnies et de têtes de mort circulaient. Des coups de téléphones au milieu de la nuit ou bien très tôt le matin transmettaient les messages secrets de secrètes gens aux secrètes gens. Même les sermons dans les mosquées et les églises ont entonné bêtement la polémique. Ils racontaient des histoires de révolutions et de guerres bien plus qu'ils n'expliquaient les paroles de Mahomet et les versets du Coran. Tout cela conduisit Son Excellence le Premier Ministre à convoquer d'urgence, à plusieurs reprises, une cellule de crise du conseil des ministres.

Enfin, un dossier très épais présentant le problème dans son ensemble et ses excès, fut soumis à l'arbitrage de Son Altesse le chef de l'Etat. Après des discussions en profondeur qui duraient jusqu'à une heure très avancée de la nuit avec ses conseillers et son état-major de conseillers, Son Altesse finit par arrêter le décret suivant :

1. Le statu quo pour tout le pays, pour tout le peuple.
2. Le problème provoqué par l'Administrateur du cimetière d'une petite cité, a pu être résolu de la meilleure façon possible en ce sens : il est considéré comme inexistant, comme s'il n'avait soulevé aucun problème.
3. En conséquence, le jeune Administrateur est maintenu dans ses fonctions, tandis qu'il est demandé au Maire de faire en sorte que le comité des affaires courantes de la cité reconsidère l'effort de rationalisation du travail pratiqué par le jeune Administrateur, avec la certitude que toute décision sera prise à la fois avec sagesse et détermination.
4. Avec ce décret, la question dans son ensemble est considérée comme close, il n'est plus permis de l'évoquer encore, dans les réunions, les meetings, les éditoriaux, ou les colonnes des journaux, ni dans les discussions de cafés.
5. Toute transgression à ces décisions sera punie de la façon la plus sévère qu'autorise le code pénal et d'autres règlements officiels y afférent.

Ce décret, d'une franchise extrême fit trembler tout le pays. Les Chefs des factions rivales pâlirent. La nuit, ils ne pouvaient plus dormir. Ils faisaient de mauvais rêves. Partout, le nombre de gens souffrant d'hypertension et de maladies nerveuses, augmenta subitement. Il y avait foule chez les psychiatres. Les maisons de repos étaient bondées, les bureaux et les usines, désertés, la plupart des employés et ouvriers prenant un congé de maladie.

Considérant une telle situation, le Cabinet, le Parlement et le Chef de l'Etat eurent de nouveaux sujets de préoccupations. Ils imaginaient la venue d'un nouveau désastre national. A savoir, la paralysie du potentiel de travail de tout le pays. Et le pire : la mutation du pays en une gigantesque maison de repos pour une nation dont tout le peuple souffrait de maladie mentale ou nerveuse.

Un jour, le Chef de l'Etat prit son avion privé et se rendit dans la petite ville où habitait le jeune Administrateur, principal responsable de tous les scandales et malheurs qui frappaient le pays qu'il dirigeait. Son Altesse consentit même à le rencontrer chez lui, dans le lotissement du cimetière municipal. Ce jour-là, le cimetière était plein de monde : morts et vivants pêle-mêle.

Le jeune Administrateur reçut très respectueusement Son Altesse et sa suite. Les ministres et Son Altesse furent surpris de découvrir un jeune homme beau et sympathique, Son Altesse fut même très touchée. Elle n'avait jamais vu une taille et un visage aussi doux, aussi fins, aussi avenants.

Quelques instants plus tard, tout le groupe était bouleversé. On pouvait voir Son Altesse et le jeune Administrateur se tenant affectueusement par la main. Puis, ils se sont promenés dans le petit jardin, derrière le logement de fonction.

Le chef des gardes du corps de Son Altesse accourut à bout de souffle vers Son Excellence le Premier Ministre. Il raconta qu'il venait de saisir une partie de leur conversation. Il s'agissait d'une quantité de noms latins : Socrate et d'autres encore. Ils parlaient aussi de Shakespeare avec enthousiasme. Son Excellence le Premier Ministre n'eut pas le temps de cacher sa surprise en entendant la nouvelle. Les autres dignitaires non plus, ils étaient interloqués.

Deux heures et demie plus tard, Son Altesse rejoignit sa suite le visage souriant. Dans la voiture, elle tapotait sans cesse l'épaule du Premier Ministre en disant :

- Ce jeune homme est vraiment génial ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Si jeune, et un esprit si avancé et si mûr. Il domine complètement tous les courants et les systèmes philosophiques, depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui. Il a même été capable de nous les traduire en langage simple, sans ces termes à rallonge qui nous donnent la migraine.

Le Premier Ministre hochait la tête. Il n'aspirait qu'à rentrer tout de suite chez lui, il voulait que sa femme lui serve du chocolat au lait immédiatement.

– Et la littérature mondiale, n'en parlons pas ! Il en connaît tous les personnages importants et les chefs-d'œuvre. Tout à l'heure, quand j'ai cité Shakespeare : – *Yes truly ; for, look you, the sins of the father are to be laid upon the children; therefore, I promise ye, I fear you. He was always...*

Eh, bien, tout à coup il a continué :

– ... *Plain with you, and so now I speak my agitation of the matter ; therefore be of good cheer, for truly I think your are damn'd. There is but one hope in it that can do you any good ; and that is but a kind of bastard hope neither.*

C'est un jeune homme épatant, n'est-ce pas ? Une mémoire tout à fait extraordinaire, n'est-ce pas ? Et il a pu tout de suite dire que cette citation était tirée du *Marchand de Venise* : scène cinq du troisième acte. Formidable, hein !

Son Excellence le Premier Ministre opinait toujours. Dans sa tête, il voyait son lit couvert de drap blanc et sa femme en sous vêtements roses, si fraîche et fleurant le savon Camay... Dans son cœur, il maudissait Shakespeare, il maudissait Socrate, il maudissait les philosophes insuffisants et aussi les snobs dont semblait-il, quelques uns venaient de faire leur entrée dans le palais officiel de l'Etat.

– Je suis vraiment étonné : pourquoi a-t-il accepté d'être un simple Administrateur de cimetière ? poursuivit Son Altesse, toujours plongée dans ses réflexions. Une intelligence, une personnalité et une jeunesse comme la sienne, c'est du gaspillage naturel dont la responsabilité ne peut incomber au cimetière.

– Notre actuel Ministre de Culture veut démissionner depuis longtemps. Il a dit qu'il voulait s'isoler pour se ressourcer à la lave d'un volcan qui, selon notre service volcanologique, serait encore actif. C'est curieux ! Mais, que voulez-vous, c'est ce qu'il a demandé. Pourtant il est au courant de l'information. Votre Excellence, le jeune homme que vous venez de voir, ne ferait-il pas un très bon candidat pour remplacer notre ministre sortant ? a demandé le Premier Ministre très satisfait d'avoir réussi à articuler quelques phrases assez longues auprès de Son Altesse le chef de l'Etat.

– Je sais. Pardonnez-moi mon cher Premier Ministre, mais tout à l'heure... sans vous avoir consulté, j'ai proposé directement le poste de Ministre de la Culture à notre jeune homme.

– A-t-il accepté votre proposition ?

– Non.

– C'est vraiment un jeune homme extraordinaire !

- Tout à l'heure, il a même refusé le poste de Premier Ministre.
- De premier... ?
- Oui, de Premier Ministre. Eh bien, ce n'est pas la peine d'être vexé. Je voulais seulement savoir s'il résisterait à l'épreuve. Et avant que j'aie eu le temps de continuer à le tenter, il m'a coupé la parole en disant qu'il n'était pas disposé à accepter même le poste de Chef d'Etat.
- Sensationnel ! Il est vraiment sensationnel ! songeait le Premier Ministre. Et dans son coeur, il se gaussait de la philosophie, de l'intelligence, de la modestie, et de toutes ces attitudes intellectuelles qui ressemblaient à de la pure sottise...

Un mois plus tard, Son avisée et très sage Altesse le chef d'Etat décédait. Ses médecins particuliers ne purent trouver de cause concrète. Ils avaient seulement constaté que depuis sa visite au jeune Administrateur du cimetière, il se montrait toujours mélancolique, comme un jeune homme au coeur brisé de s'être vu refuser son amour. Il n'avait plus d'appétit, sa passion sexuelle s'était glacée et figée. La preuve en est que, toute la journée, sans raisons, sa femme se mettait en colère contre les employés du palais.

Un matin, le Chef de l'Etat ne s'était pas levé, alors que quelques ambassadeurs de pays étrangers l'attendaient dans la salle de réception pour lui présenter leur lettre de créance. Son chef des gardes du corps qui n'avait plus la patience de l'attendre, avait trouvé le courage d'entrer directement dans sa chambre. Un instant plus tard, il en était ressorti en courant et avait crié au Directeur du Secrétariat d'Etat que le Chef d'Etat n'était plus, c'est-à-dire qu'il avait passé...

Et ce fut en grandes pompes que feu Son Altesse le Chef de l'Etat fut enterrée. Unaniment le pays choisit le Premier Ministre : un esprit pratique et qui n'aimait pas la sentimentalité. Dans son discours d'investiture comme nouveau Chef de l'Etat, celui-ci demanda au nouveau Premier Ministre qui serait prochainement nommé, d'insérer les points suivants dans son programme de gouvernement :

1. circonscrire la portée et l'influence de Shakespeare et des autres auteurs aux seuls domaines de l'art et de la civilisation ;
2. supprimer la fausse philosophie et les faux philosophes ;
3. supprimer le snobisme et les snobs ;

4. supprimer la charlatanerie dans tous les domaines, surtout en ce qui concerne les autorités du pays.

Chose curieuse, le jeune Administrateur du cimetière de la petite ville ne fut pas renvoyé. Seulement, son Altesse n'avait pu maîtriser sa passion et lui avait envoyé une petite lettre personnelle, disant : « Soyez et demeurez tel que vous êtes. J'ai un grand respect pour vous ».

Le jeune Administrateur avait lu la lettre plusieurs fois. Puis, il l'avait défroissée, et glissée entre les pages 960 et 965 de son manuel de philosophie favori : le plus épais (il manquait les pages 961, 962, 963 et 964, arrachées de la reliure ; c'était la conclusion du chapitre consacré à l'éthique).

QUATRE

DEPUIS, il s'était adapté pour la deuxième fois à une nouvelle situation : celle que le nouveau Chef de l'Etat venait de provoquer. Il avait abandonné de son plein gré tout souci d'efficacité et promis au Maire de faire son travail en bon « fonctionnaire ». Et celui-ci l'en admirait davantage encore. Les employés et les ouvriers qui auparavant le détestaient, avaient changé d'avis ; désormais, ils l'aimaient et n'arrêtaient pas de faire son panegyrique. Ils l'inondaient de riz jaune, de bananes et d'oeufs à titre de remerciements.

Mais lui avait changé d'attitude à leur égard. Il n'avait plus de contact avec eux, il ne plaisantait plus. La conférence qu'il donnait régulièrement chez lui deux fois par semaine à leur intention, avait soudainement cessé sans explication.

Il restait enfermé chez lui toute la journée, personne ne savait ce qu'il y faisait. Il sortait seulement quand un cadavre arrivait. Il regardait de loin les vivants amener le mort. Avant que l'enterrement fût terminé, il réintégrait

rapidement son logement de fonction dont toutes les portes et fenêtres étaient soigneusement closes. La nuit, surtout les soirs de pleine lune, il arpentait le cimetière, déambulant autour des tombeaux. A l'aube, il se dépêchait de rentrer et dormait profondément jusqu'à midi.

Il adressait par écrit ses directives au personnel. Tous les jours il écrivait le programme de travail sur une feuille de papier, qu'il accrochait à un clou au pilier devant son logement de fonction. Chaque matin, le contremaître venait la chercher et en transmettait le contenu à tous les employés et ouvriers. L'après-midi, quand son service était terminé, celui-ci accrochait son rapport journalier au même clou. Au milieu de la nuit, quand personne ne le voyait, l'Administrateur le prenait et l'étudiait minutieusement. Puis il écrivait l'emploi du temps du lendemain. Les choses se passaient ainsi depuis quelques dizaines d'années. Tout allait bien, rien ne faisait défaut. Son personnel était satisfait. Ses supérieurs de la mairie aussi. C'est effectivement un peu bizarre, pensaient-ils ! Mais comme le travail du cimetière se faisait, ils ne bronchaient pas.

Un jour, deux personnes viennent trouver le Maire. Le père et le professeur de l'Administrateur. Ils demandent poliment mais instamment au Maire de le renvoyer.

– Mais pourquoi ? s'étonne celui-ci, stupéfait.

– C'est mon fils unique : le seul héritier de toutes mes richesses.

– Et, renchérit l'autre visiteur, c'est mon étudiant. Il est déjà en troisième cycle et parmi les meilleurs.

– Et alors ? Que voulez-vous que j'y fasse ? Rétorque brutalement le Maire.

– Alors ! Monsieur le Maire dit et alors, s'écrie le père ! Est-il normal qu'un jeune homme aussi beau, aussi riche, aussi intelligent passe des années au milieu de votre cimetière ?

– Oh, ça c'est un problème entre vous et lui. Mais moi, en tant que Maire, je n'ai rien à voir avec vos affaires personnelles. Est-ce que je me suis fait comprendre clairement ?

– Mais essayez donc de comprendre, monsieur le Maire, s'énerve un peu le professeur. C'est un jeune homme génial qui pourrait apporter une contribution inestimable à la recherche et au développement de la philosophie...

– Bon ! Ca suffit ! crie le Maire hors de lui. Qu'il soit extrêmement intelligent, que vous vouliez le comparer avec je ne sais qui, même avec Dieu, moi, je m'en moque ! Pour moi, il est officiellement mon employé, ni plus ni moins ! Ou plus exactement : c'est l'Administrateur du cimetière de la municipalité que je dirige. Suis-je clair ? Et il est venu ici de son plein gré

pour solliciter cet emploi. Et c'est de plein gré que nous l'avons engagé. Il n'y avait aucune obligation de part et d'autre dans cette procédure. Maintenant, ne me demandez pas de faire la bêtise, de le renvoyer sans motif ni raison administrative valable ! Oui, renvoyer un employé dont je suis très satisfait. Objectivement...

– Ah ! Monsieur le Maire touche là une question complexe. Celle de l'objectivité. D'après Kant...

– Stop ! Au diable Monsieur Kant ! Au dd... Enfin, qui est, ce monsieur Kant ?

– Ah ! Il me semble que vous-même, vous commencez à montrer une volonté d'objectivité.

– Quoi ? !

– Kant, Emmanuel Kant est allemand, un philosophe de nationalité allemande.

– Stop ! Assez ! Assez !

– Assez ?

– Oui, ça suffit ! Si c'était vraiment un Allemand, je saurais déjà qui il est, et quelle est sa philosophie.

– Ah, monsieur le Maire a étudié Kant ? C'est vraiment sympathique, vraiment sympathique.

– Non ! Et il n'y a rien de sympathique là-dedans. Ne suffit-il pas de dire que c'est, euh je veux dire que ce monsieur Kant est de nationalité allemande ? Et qu'en plus c'est un philosophe allemand ?

On voit le professeur réfléchir profondément et hocher la tête.

– C'est très profond, ce que vous venez de dire.

– Qu'est-ce qu'il y a de profond ? s'étonne encore une fois le Maire.

– Ce que vous venez de dire. Je n'avais jamais envisagé la problématique de Kant du point de vue de la nationalité. C'est stupéfiant !

Le Maire ne se sent pas flatté par ces louanges. Au contraire ! Toute la haine instinctive qu'il vouait jusque là à ces savants au crâne dégarni, chaussant lunettes et se faisant gloire de s'exprimer de façon incertaine et confuse, se déchaîne maintenant, excitée par ce professeur qui n'a pas honte d'écrire sur sa carte de visite : Docteur ès philosophie ! Il y voit la marque d'un orgueil extrême, d'un amour-propre illimité, d'un manque de

simplicité et de mesure.

Il retire ses lunettes. Les yeux fermés, comme s'il voulait apprendre par coeur un texte très compliqué, il déclare :

– Je vais vous montrer ma bonne volonté. Pour résoudre ce problème, je vous conseille d'aller voir directement l'Administrateur. S'il consent à abandonner sa charge, je lui donnerai une lettre de recommandation. Etes-vous satisfaits ?

– Très bien ! s'écrient le père et le professeur. Et ils s'en vont rapidement.

– Au revoir messieurs. Puissent vos efforts être récompensés !

Une fois les deux visiteurs partis, il éclate de rire. Si fort, que sa secrétaire éberluée croit qu'il est de son devoir d'accourir.

– Appelez le chef de section du Département des travaux publics ! Ha ! Ha ! Ha ! La secrétaire est abasourdie quand elle entend quelques minutes plus tard les deux plus hautes personnalités de la mairie, rire aux éclats ensemble.

Une heure après très exactement, le plus riche des riches et le professeur de philosophie se retrouvaient devant le Maire. Celui-ci essayait de réprimer son rire, tandis que le chef de section du Département des travaux publics guettait par le trou de la serrure.

– Et bien ! Quel est le résultat de votre démarche, demande-t-il. Il avait de plus en plus de mal à rester sérieux.

Le père s'effondre sur une chaise... Son visage ressemblait à une éclipse solaire. Le professeur tend une feuille de papier au Maire.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Sa réponse, suffoque le professeur, la voix brisée.

– Vous ne l'avez pas vu ?

– Non. Il n'a pas voulu. Il est resté cloîtré chez-lui. Un contremaître est venu nous apporter du papier et un crayon ; il nous a demandé d'écrire qui nous étions et ce que nous voulions.

– Ensuite ?

– Voilà la réponse.

Le Maire chausse ses lunettes et lit :

« L'expérience quotidienne de mon travail actuel m'a montré que les biens et la richesse n'ont plus de sens dès qu'on franchit les murs des cimetières. Et que la philosophie pure se trouve dans l'atmosphère ambiante à l'intérieur de cette enceinte. Ne me dérangez plus à l'avenir. Je suis la richesse, je suis la bonté ».

A la lecture de cette lettre, le Maire eut l'impression que l'air du pôle nord avait pénétré dans son corps par sa cavité buccale. Il fut encore plus surpris quand il réalisa que le père et le professeur n'étaient plus dans la salle. Par la fenêtre de son cabinet de travail, il apercevait les deux silhouettes marcher en titubant sur la route brûlée par le soleil si chaud de midi.

Le Maire voulait rire, exulter, exprimer toute la satisfaction de la vengeance qu'il avait réprimée tout à l'heure avec son rire.

Une boule de glaire souillée jaillit de sa gorge, bloquant toute possibilité de rire.

Et quand les deux silhouettes se furent perdues au loin, le Maire sursauta : ses yeux étaient mouillés... Il luttait à présent de toutes ses forces contre les larmes qui arrivaient comme un orage, du fond de ses yeux. Mais qu'est-ce que vous voulez ! Une par une les gouttes cristallines tombaient, mouillant poitrine et chemise, elles inondaient le col de sa chemise, puis sa poitrine.

Trempé, le fond de ses yeux ; trempée, toute son âme ! Comme était brûlée l'étendue de la route vide de midi, face à la fenêtre qu'il regardait...

Au même moment, chez l'Administrateur du cimetière deux mains feuilletaient un manuel de philosophie très épais. Elles saisirent les deux feuilles de papier qui se trouvaient entre les pages 610 et 615, 960 et 965.

Les deux manuscrits furent placés l'un à côté de l'autre. Puis, ces mains les glissèrent ensemble, entre les pages 1240 et 1245 (les pages 1241, 1242, 1243 et 1244 avaient disparu, arrachées de la reliure ; c'était la conclusion du chapitre consacré à la religion).

Elles tremblaient. Les dix doigts se crispèrent dans deux poings très serrés. Les deux paumes étaient écarlates. Toutes bleues, les artères saillaient aux poignets. Le tremblement s'intensifiait. Alors les deux poings se tendirent, droit vers le ciel ; tremblant toujours plus fort. Sur les deux mains, une goutte d'eau très pure tomba soudain.

D'autres suivirent, tombant une à une. Les poings tendus vers le ciel se crispèrent encore davantage. Leur accusation s'intensifiait, orientée vers le

haut, ce réceptacle de toutes les prières, de tous les reproches.

Quand le ciel de l'ouest eut noyé le soleil, inondant d'obscurité le cimetière, ces mains étaient toujours dressées, comme un bouton de fleur qui aurait commencé seulement à s'ouvrir lorsque l'averse avait cessé. Les parties mouillées séchaient, les tremblements se calmaient. Seule, restait une paire d'yeux grands ouverts, fouillant l'obscurité. Seul, le bruit d'une respiration qui peu à peu redevenait normale, brisait le silence... Un jour, le rapport du contremaître cloué au pilier avait annoncé : « Il n'y a plus de terrain pour faire de nouveaux tombeaux. Alors que ces derniers temps, le nombre de morts augmente chaque jour ».

L'Administrateur avait tout de suite transmis le rapport à la mairie. Comme les propriétaires des terrains autour du cimetière n'auraient jamais accepté que celle-ci les achetât pour en faire un cimetière, la mairie avait répondu : pour le bien être public, détruisez les tombeaux construits depuis plus de 50 ans. Ce sera le terrain de votre nouveau cimetière.

Cette décision avait bouleversé les familles des morts depuis 50 ans ou plus. Celles-ci n'ignoraient certes pas que les squelettes de leurs défunts étaient déjà unis avec la terre depuis longtemps. Mais, tout citoyen honorable doit avoir un lieu de pèlerinage tout aussi honorable.

C'était leur opinion. Ils ne voulaient pas entendre parler de théologie ou de spiritualisme, même si l'Administrateur avait lancé la discussion sur la persistance de l'esprit humain. Ils croyaient, en plus au Paradis et à l'Enfer, ils ne savaient où ; mais ils voulaient fixer un certain point géographique de leur monde temporaire, comme lieu de pèlerinage. Chaque être vivant est lié à un cadavre. Aussi pauvre soit-il, tout vivant a un parent ou plus, déjà mort. L'institution qui légalise ce sentiment de satisfaction s'appelle le tombeau.

C'est pour cela que la guerre est de moins en moins prisée. Les héros meurent sans qu'on puisse retrouver ou reconnaître leur corps. Ensuite, on construit pour eux une tombe collective que l'on baptise « monument aux morts » et dont parfois l'architecture est à pleurer.

Les familles de ces héros jalourent les familles des morts ordinaires qui peuvent à leur guise aller se recueillir sur leurs sépultures, sans le son gégnard d'une trompette jouant l'hymne national ou la marche héroïque, sans

gerbes de fleurs ornées de phrases sentimentales, ni photographes insolents. Oui ! Voilà pourquoi ce sont tous des amoureux de la paix, des imprécateurs de la guerre.

Un ordre est un ordre ! Les tombes de 50 ans ou plus, ont été détruites. Les nouveaux morts ont été enterrés à leur place. Ainsi chaque centimètre de notre terre est-il un ancien tombeau qui peut à tout moment, être renouvelé. Nous sommes de futurs cadavres foulant du pied les anciens. La terre est faite de dépouilles. C'est le royaume des morts.

Qu'est-ce que la vie ? se demandait l'Administrateur plongé dans ses réflexions. Il longeait lentement les murs du cimetière. Il était tard. La nuit tirait sur sa fin. Il attendait que l'aube lui donnât une bonne raison pour courir s'enfermer dans son logement de fonction.

Qu'est-ce que la vie ? Hier soir, la réponse d'une chouette hirsute hélant le croissant de lune, ne l'avait pas satisfait. Elle disait à peu près : la vie est un ensemble de circonstances, une atmosphère, un climat de la mort. Lui même, n'en était pas très convaincu, bien que le terme « climat » ait une grande influence dans la philosophie et les lettres modernes. Il y avait en plus quelque chose qui le faisait frissonner dans cette réponse.

Ses pas s'arrêtèrent. A l'intérieur des murs, après le portail qu'il venait de dépasser, il aperçut une affiche. Sans doute avait-elle été collée quelques heures auparavant. Par endroits la colle était encore mouillée. Sa curiosité fut éveillée.

Il projeta le faisceau de sa lampe de poche. Il s'agissait du portrait d'un homme. Au dessus, en gros caractères : « On recherche cet homme mort ou vif ». Dessous : « une grande récompense est promise ». Et tout à fait en bas, à l'extrême droite : la Police.

Il lui semblait que son sang était devenu sable, qu'il coulait en frottant et pinçant la face interne de sa peau. Mort ou vif ! Il éclaira l'affiche encore une fois avec sa lampe de poche. En fait, cet homme qu'on recherche est déjà mort, pensa-t-il. Pourquoi ? Parce qu'il... va mourir. S'il n'est pas condamné à l'échafaud, il sera fusillé. S'il n'est pas fusillé, il sera décapité.

S'il n'est pas décapité, ce sera la chaise électrique. La société ne manque ni de ressources ni de moyens pour réexpédier l'homme à son origine : la mort. Si ces techniques peuvent sembler trop brutales, trop vulgaires, si elles attestent d'un manque de civilisation, il reste encore une solution plus subtile, c'est la condamnation à perpétuité ! C'est avec de telles sentences que l'Etat s'humilie. Car, faisant cela, il traite un mort comme un être vivant. Il dépouille facilement et brutalement un homme de sa vie, mais après sa mort, avec beaucoup de précautions il soigne... le cadavre !

Ses pas chancelaient. Mais il fallait qu'il s'éloigne de l'affiche ! Quel choc, quand il en aperçut une autre semblable un peu plus loin, à quelques mètres seulement de la première. Il éclaira les alentours avec sa lampe. On en avait collé sur tout le mur, à intervalles réguliers. Epuisé, il s'assit sur une marche de son logement de fonction. Mais, se releva très vite.

Il se précipita dans son antre dès qu'il vit, à l'est, le ciel lutter contre les nuages dans une tache de lumière blanche : l'aube !

Il se balançait d'un pied sur l'autre. Sa colère était sans objet, elle tournait en rond, c'était très fatigant. Il ne comprenait pas pourquoi ces avis étaient collés sur les murs de son cimetière et qui plus est, notons-le, à l'intérieur ! Cela signifiait que le territoire qu'enserraient ces parois, était considéré comme un territoire public, ouvert à la libre circulation des corps et des esprits. Et puis, cela signifiait encore que son cimetière n'était plus considéré comme un cimetière au premier sens du terme. Et surtout, que la mort et ce qui vient après n'étaient plus chose sacrée et sublime.

L'Administrateur continuait à réfléchir. Que voulait dire tout cela ? Le monde à l'extérieur du cimetière avait-il évolué au mépris de toute logique et signification ? Lui-même avait-il été abandonné par la civilisation, de sorte qu'on le considérât comme un être « pré-historique » ?

Ces affiches lui portaient sur les nerfs. Ils s'imaginaient peut-être, à la police, que leur homme se cachait dans le lotissement du cimetière ? Tout à coup ce fut comme s'il avait reçu une décharge électrique. Le portrait ! Oui, qui était l'homme sur l'affiche ? Tout à l'heure, envoûté par les mots « mort ou vif », il n'y avait pas fait attention. Mais maintenant, une sensation bizarre l'envahissait. L'impression que le visage de l'homme lui avait laissée le traversa, taraudant son âme sans merci. Il ne pouvait supporter plus long-

temps la douleur vive qu'il ressentait à la tête. Il dérogea au principe qu'il respectait rigoureusement depuis vingt-cinq ans : ne jamais paraître devant ses semblables de l'aube jusqu'au crépuscule. Que vouliez-vous qu'il fit !

Il se précipita dehors à grandes enjambées. Dieu merci ! Il était encore très tôt. Personne n'était arrivé. Il courut droit à l'affiche la plus proche.

Et n'en crut pas ses yeux ! L'homme de l'affiche, cet être assoiffé de sang, lui rappelait étrangement quelqu'un qu'il avait connu. Non ! Pas seulement une personne, mais plusieurs hommes qu'il avait rencontrés. Oui, des hommes qu'il connaissait encore.

Ses yeux s'approchèrent de l'avis. Ce visage lui devenait de plus en plus familier. Il ressemblait à plusieurs de ses connaissances. Il ressemblait énormément à tout le monde... et à lui-même...

– Je suis qui je suis ! s'écria-t-il furieux, et il se mit à déchirer les affiches, les unes après les autres. Jusqu'à la dernière !

C'est à ce moment-là que le contremaître fit son apparition au portail. Il hurla comme s'il avait aperçu un fantôme. L'Administrateur fut choqué, lui aussi cria et s'engouffra dans sa tanière.

Comme de juste, le contremaître raconta ce qu'il venait de voir à tout le personnel du cimetière. Tout le monde était bouleversé. Mais ils le furent davantage encore lorsque quelques instants plus tard, l'Administrateur, ni plus ni moins que l'Administrateur en personne, vint vers eux.

Beaucoup se mirent à courir dans tous les sens. Pensez, ils ne l'avaient jamais aperçu de toute la durée de leur service ! Le contremaître les rappela tout de suite pour les rassembler. Il dit que l'Administrateur voulait leur parler.

Son discours ne fut pas long. Désormais, une nouvelle période commençait dans sa vie, expliqua-t-il. C'est pourquoi une nouvelle période allait également commencer dans l'histoire du cimetière. Il ne s'enfermerait plus toute la journée dans son logement de fonction. De nouveau, il vivrait largement en contact avec eux tous. Si cela les intéressait, il était disposé à donner des conférences sur la philosophie, comme avant, deux fois par semaine. Même plus si c'était nécessaire.

– Est-ce que vous allez encore... euh, employer un mode de travail rrr... rrr-ation... s'étouffe le contremaître.

– Vous voulez parler du système de rationalisation du travail que j'ai pratiqué auparavant ? Non ! Au diable la rationalisation ! Au diable le ratio !

Employés et ouvriers éclatent de rire, sans comprendre de quoi il retourne ni ce que rationalisation et ratio signifient.

– Vous voyez les murs sont très sales, souillés de traces de papiers collés.

– Ce n'est pas possible ! crie le contremaître.

– Allez voir vous même, dit l'Administrateur en riant.

Le contremaître court vers le mur. Il revient, étonné.

– C'est bizarre, dit-il. Hier, ils n'y étaient pas.

– Le fait est, qu'aujourd'hui cela existe. Dorénavant, tenons-nous en aux faits, messieurs. Dorénavant, je vérifierai personnellement la véracité de vos rapports de travail.

A ces mots, le contremaître et quelques employés et ouvriers se vexent et veulent protester. Mais l'Administrateur ne leur en laisse pas le temps.

– Nous devons à nouveau faire chauler le mur.

– Impossible ! crie le secrétaire dont la fonction est triple : il est aussi comptable et caissier.

– Et pour quelle raison ? s'étonne l'Administrateur.

– Nous n'avons plus de budget pour ça. Selon le programme de restriction budgétaire de la mairie, cette année nous n'avons le droit de faire chauler le mur qu'une seule fois.

– Pas de problème ! s'écrie l'Administrateur en riant. Faites-le chauler. Moi, je me charge de tous les frais. A titre personnel. C'est clair ?

Tous hochent la tête, puis se dispersent. Ce qui est très clair à leurs yeux, c'est que le problème n'est pas clair du tout.

Et que leur chef, l'Administrateur, a des idées et des raisonnements particuliers.

Une fois son discours terminé, il fit quelques pas. Comme il franchissait le portail, une grande émotion l'étreignit. Imaginez, après 27 ans ! Pour lui, le monde se résumait à l'intérieur de ces murs. Cette sensation le poussait à retourner tout de suite au centre de son univers : son logement de fonction rempli d'insectes et de toiles d'araignées. Mais un petit bout du discours qu'il venait de prononcer devant ses subordonnés, avait provoqué sa prise de conscience.

Il se baissa dans la position de départ d'un coureur de compétition. Et, il... se mit réellement à courir ! Aussi vite que possible ! Aussi vite que la force musculaire de ses cuisses et mollets le lui permettait. Au même moment, il sentait son corps se briser. Ses muscles, crevaient et se retournaient, leur vacarme était amplifié par ses battements de cœur. Il s'injurait, il injuriait sa course, il injuriait ce qui l'avait fait courir, lui, Administrateur du cimetière âgé presque de la moitié du siècle. Lorsque ses muscles et sa respiration n'en purent plus, il ouvrit les yeux.

Où est-il ?

À gauche et à droite de la rue il aperçoit beaucoup de gens debout, comme au spectacle. Ils le regardent ! Ils applaudissent tumultueusement. Il s'étonne. Sans plus de façons, un homme au chapeau blanc et en tenue de sport lui serre la main.

– C'est extraordinaire, monsieur ! dit-il.

– Qu'est-ce qui est extraordinaire ? demande-t-il essoufflé en buvant le Coca-Cola que lui tend une belle fille.

– Monsieur, votre prestation est impressionnante. Le nouveau record national pour vous, qui avez déjà un certain âge...

Quel choc ! Monsieur ! Un certain âge ! Ses yeux clairs mais grands ouverts, regardent les organisateurs s'empressant autour de lui et le félicitant sans arrêt.

Mais... tout à coup il comprend tout et se met à rire. De plus en plus fort, pour terminer en une explosion d'éclats de rire.

Puis des clameurs retentissent. Les spectateurs groupés autour de lui, courent au bord de la rue. De loin, on voit quelques hommes arriver en trotinant, trempés de sueur, et le souffle court. Les ovations augmentent. L'homme qui court en tête, paraît épuisé.

L'organisateur, debout à ses côtés se rend compte maintenant de quelque

chose. Il regarde encore une fois l'Administrateur qui ne porte ni dossard, ni souliers en caoutchouc, ni tenue de sport.

Puis il se précipite vers des lignes blanches sur la route goudronnée au-dessus desquelles, est suspendue une banderole en gros caractères : FINISH.

Les applaudissements crépitent. L'homme de tête franchit la ligne d'arrivée. Un instant plus tard d'autres ovations retentissent. Non ! Pas des ovations ! Des cris de peur...

– Il est mort ! crie quelqu'un.

– Qui ça ? Qui ça ?

– Le gagnant du premier prix.

Le public est bouleversé. On porte la dépouille victorieuse au bord de la route. Notre Administrateur suit le mouvement. Il questionne un mendiant qui paraît prisonnier malgré lui de la foule :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il semble qu'une question moqueuse jaillisse de l'opacité des yeux du mendiant aveugle.

– Et oui, qu'est-ce qui se passe ? répète celui-ci, une petite fossette joliment sculptée au coin de la bouche.

Voyant cela, notre Administrateur a envie de le gifler. Mais heureusement, il entend quelqu'un expliquer à un ami :

– C'est un Marathon, une course de quarante kilomètres...

– 40 km ? s'étonne notre Administrateur.

– Oui, répond l'étranger en le regardant. Le vainqueur vient de battre le record national. Si je ne me trompe pas, le défunt a même battu le record du monde.

– C'est exact ! Il a battu le record mondial. Puisse-t-il reposer en paix (*Inna lillabi*) ... coupe tout à coup l'aveugle. Notre Administrateur s'étonne :

– Comment le savez-vous ?

L'aveugle sort un chronomètre sa poche.

– J'ai vérifié moi-même tout à l'heure.

– Vous avez compté... ? N'êtes-vous pas aveugle ?

L'aveugle jette un coup d'oeil à gauche puis à droite.

– Chuut, c'est notre secret... dit-il en enlevant une membrane en plastique souple sur ses yeux.

– Vous n'êtes pas aveugle ! crie l'Administrateur.

– Non, je ne suis pas aveugle, j'essaie simplement de devenir « aveugle professionnel ». C'est l'invention la plus récente du Directeur de la fédération internationale des aveugles indépendants, c'est-à-dire le Directeur de la branche qui est dans notre pays. Cachés par la membrane, mes yeux ont pu voir clairement tout ce qui se passait autour de moi.

L'Administrateur du cimetière en est muet d'étonnement. Quelques mèches d'une blancheur bizarre dans la chevelure du mendiant retiennent son attention. Il les touche brusquement.

– Des faux cheveux ! crie-t-il.

– Chuut. C'est aussi un secret entre nous.

L'Administrateur du cimetière est de plus en plus ébahi.

– En effet, c'est un postiche. Comment serait-ce possible ! A mon âge, j'aurais des cheveux blancs ? Tout cela c'est pour mon déguisement.

– Un déguisement ?

– Chuut, ne parlez pas si fort !

– Qui êtes-vous en vérité ? demande l'Administrateur. Il se sent obligé de couper par le plus court avec cet étranger qui se révèle de plus en plus extraordinaire.

– Je suis qui je suis...

Disant cela, le mendiant enlève son postiche. Il le met ainsi que les fausses membranes de ses yeux dans la poche de sa veste sale et fripée. Puis il ôte veste et pantalon sales. Il roule tous ces vêtements chiffonnés dans une serviette, dont il extirpe un ensemble propre et une paire de sandales. Et avant que l'Administrateur ne réalise, se dresse devant lui un beau jeune homme aux cheveux noirs foncés et ondulés, aux yeux ronds noirs et limpides, qui lui décoche un sourire engageant.

– Qui êtes-vous ? répète-t-il : maintenant, il commence à avoir peur.

– Je suis qui je suis... Eh bien ! Au moins je ne suis pas de la police, Monsieur l'Administrateur...

Pendant un moment l'Administrateur sent la rotation de la terre s'accélérer. Les questions se pressent dans sa tête à propos du jeune étranger : que fait-il ? Qui est-il ? Elles l'effraient, le surprennent et le sidèrent tout à la fois. Mais, il éprouve plus intensément encore une étrange sensation qu'il n'a, autant qu'il s'en souviennent, jamais ressentie auparavant. Rêve-t-il ?

Est-il consciemment conscient ? Cette sensation, vient-elle d'un effort de sa volonté qui s'oppose à son désir de rêver ? Ou bien, en ce moment, est-il en train de rêver qu'il rêve ?

Il y a tant de variations, tant de combinaisons, d'autres possibilités qu'il a connues peut-être... ou même qu'il ne connaît pas. Il ne fait que conclure rapidement que la partie la plus profonde de lui-même, la sensation qui l'a submergé existe, et que lui peut l'éprouver justement parce qu'il EXISTE.

Il sent aussi que de tels moments viennent d'habitude quand nous sommes extrêmement conscients de notre existence dans l'existence DE L'AUTRE, dans l'existence de TOUS. Pendant sa claustration durant des dizaines d'années dans l'isolement du cimetière, il a violemment résisté aux conflits qui pouvaient surgir de cette première coexistence avec un autre, un être en chair et en os, et non plus seulement le concept abstrait d'un être humain.

Un peu calmé, au sortir de ses méditations, il se laisse guider lentement par le jeune homme le long du trottoir au bord de la route.

– Ainsi donc, depuis tout à l'heure, vous savez qui je suis vraiment ? demande l'Administrateur.

Mais c'est surtout pour avoir confirmation de sa présente situation.

– Pas seulement depuis tout à l'heure, il y a longtemps que je le sais. Je sais aussi ce qui s'est passé, par exemple, avec les avis de recherche à l'intérieur des murs de votre cimetière, hier soir. Et encore, que vous avez donné l'ordre de les faire chauler à vos frais.

L'Administrateur a senti ses genoux se dérober sous lui. Mais le jeune homme l'a tout de suite soutenu par les aisselles.

– Je crois que je vais pouvoir vous aider.

– Comment ?

– En vous indiquant le meilleur peintre en bâtiment qui puisse se trouver dans la ville et même dans tout le pays.

L'Administrateur était de plus en plus ébahi. Ils se sont quittés peu après. Auparavant, le jeune homme a eu le temps de lui expliquer où il pourrait trouver le peintre en bâtiment, ex artiste-peintre. Il lui a aussi raconté brièvement l'histoire de cet original. Puis, avec beaucoup de précautions pour éviter une séparation difficile, l'extraordinaire jeune homme a pris congé et a disparu...

Vide ! Tout l'univers lui semble vide ! Etrange ! pense notre Administrateur, pourtant je viens à peine de le rencontrer. Si l'on compte bien, il n'y a pas encore une demi-heure ils étaient ENSEMBLE.

Le lendemain, de très bonne heure, l'Administrateur attendait le peintre en bâtiment, ex-artiste-peintre, juste au premier coin de rue vers le nord de la ville. Qui était-il ? Qu'est-ce qui le glissait dans un épisode de sa vie ?

Ah, notre Administrateur ne le savait pas. Cet homme pouvait être n'importe qui, il pouvait jouer n'importe quel rôle. Celui d'un agent de la sécurité, d'un esprit, d'un aventurier, peut-être d'un auteur qui n'aurait rien à faire et qui se déguiserait je ne sais comment ni pourquoi. Il y avait tant de possibilités ! Allait-il mettre un point d'exclamation ou un point d'interrogation au chapitre actuel de sa vie ; une virgule, un point virgule, un point : notre administrateur l'ignorait totalement. Un être humain c'est une corbeille de points d'interrogations au milieu de tous les autres en même temps, que nous rencontrons à n'importe quel moment que la vie a choisi. Connaît-on la personne que l'on a croisée sur le pont qu'on vient de traverser ? Qui sait, peut-être avait-elle justement dans sa poche la clé de notre vie présente et celle de notre futur. La différence avec l'Administrateur c'est que, tout à l'heure sur le pont, nous ne savions pas que c'était CETTE personne là. Notre Administrateur lui, au milieu de la foule à l'arrivée du marathon, a eut tout simplement la clé de sa vie entre

les mains par l'entremise d'un aveugle dont on a su plus tard, qu'il n'était même pas aveugle...

Pure coïncidence ? Une simple « grille » de l'univers, d'où les hautes mathématiques libèrent leurs principes ? Ah, qui le sait... et à quoi bon savoir.

Ils se sont rencontrés.

Ils ont fait connaissance.

Ils ont discuté.

Ils se sont mis d'accord...

Le soir-même, l'Administrateur chercha la tombe de l'épouse de l'ex-artiste-peintre. Quelle fut sa stupéfaction en vérifiant sur le registre du cimetière que cette tombe n'existait plus ! Elle avait été démolie avec les tombeaux de plus de 50 ans.

Jusqu'à présent, cette erreur était passée inaperçue ; aucun membre de la famille, en effet n'était venu se rendre compte ou en demander.

L'Administrateur était bouleversé. Pareille chose revenait à tuer la même personne deux fois. La première, quand elle était encore vivante. Et la deuxième, une fois morte. Il ne ferma pas l'oeil de la nuit. Il croyait que mourir une fois seulement suffisait, sinon c'en serait fini du pouvoir de l'homme de faire des histoires, l'Histoire.

Cet événement troublait soudain les principes même de sa vision du monde, fondée sur la souveraineté de la mort. Bref, il était parti du postulat d'une mort UNIQUE pour chaque être humain. Après, c'était terminé, fini. Complètement fini. Comment pourrait-il, étant le plus haut fonctionnaire du cimetière municipal, assumer la responsabilité de la perte du souvenir de l'épouse de l'ex-artiste-peintre ?

La disparition d'un cadavre, peut être considérée comme un forfait spécifique. Commis, par exemple, par des individus qui font des affaires louches comme le commerce des squelettes humains utilisés pour la leçon d'anatomie au lycée ou à la faculté de médecine.

Mais dans le cas présent, à quel article du droit pénal une telle perte pouvait-elle référer ? Corps et squelettes étaient déjà sous la terre, en osmose avec la terre. Ce qui était perdu ici, c'était seulement une abstraction, celle de quelqu'un qui une fois, avait existé concrètement. Mais cette abstraction était aussi une mémoire, le souvenir de cet être concret. Un souvenir pour quelqu'un, et c'était là tout son sens, son importance pour l'homme. Otez le souvenir aux affaires humaines, alors nous trouverons l'humanité aride. Sans l'importance, sans la puissance dont l'homme l'investit, la mort n'aurait aucun sens spécifique. Or c'est justement là ce qui nous lie si fortement à elle, nous autres, les hommes. Une terre sans mémoire, c'est une terre désertique, une planète désertée.

L'Administrateur était torturé. Jamais, il n'avait imaginé qu'il pût se prendre aux rets de sa vie présente. Il avait renoncé à une abondante richesse matérielle et au prestige d'un titre universitaire parce qu'il était certain que $2 \times 2 = 4$ et que l'Homme ne peut mourir qu'1 x.

En fait, ce qui était arrivé c'est qu'un être humain n'était pas mort 2 x. Il était mort 1 x mais sa tombe avait disparu. C'était ça le problème. Le contremaître et quelques stupides ouvriers avaient par négligence démoli une sépulture de moins de 50 ans. Elle n'avait même pas la $1/2$ de 50 ans.

C'était un témoignage de la bêtise humaine. L'Homme ne prenait pas la mort au sérieux, c'est cela qui le révoltait. Peut-on se demandait-il, me tenir pour responsable d'un acte stupide perpétré par l'imbécillité humaine ?

Soudain, le mot « responsabilité » que lui avait glissé sa conscience l'irrita. La responsabilité ! C'est justement son sens des responsabilités qui compliquait tout à présent. Peu lui importait le devenir du squelette de l'épouse de l'ex-artiste-peintre ! C'était l'affaire du cadavre, de la terre et des vers.

Cela concernait, la climatologie, la géologie, la minéralogie.

Mais depuis le début, en son for intérieur, une question le taraudait. Celle de sa responsabilité.

Pourquoi avait-il refusé d'hériter d'une richesse de millionnaire ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi avait-il évité le diplôme de docteur qu'il aurait obtenu avec la mention *Cum Laude* ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi avait-il justement sollicité le poste d'administrateur du cimetière ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi par souci d'efficacité s'était-il mis au ban de la société et de la Mairie ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi s'était-il séquestré pendant plus ou moins de 27 ans dans son logement de fonction ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi en était-il ressorti et vivait-il en contact avec son personnel comme au début ? Pourquoi avait-il décidé de rechercher le commerce de ses semblables ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi avait-il été si effrayé par ses sentiments lorsqu'il avait aperçu le visage d'un homme placardé par la police sur les murs ? Grâce à son sens des responsabilités.

Pourquoi avait-il essayé de camoufler les lambeaux d'affiches en faisant chauler les murs à ses propres frais ? Grâce son sens des responsabilités.

Il était épuisé. Le clignotement orange de tant d'occurrences de RESPONSABILITE au milieu de sa réflexion éblouissait son discernement jusqu'au tréfonds de sa conscience.

Responsabilité, Responsabilité, Responsabilité.

Il avait sacrifié sa vie à ses responsabilités. Il désirait encore se sentir responsable. Mais au moment même où il considérait avoir atteint le point culminant de sa maturité, son sens des responsabilités l'aurait-il quitté tout à coup ? Comme une femme qui après 40 ou 50 ans de vie conjugale harmonieuse demande soudain le divorce à un mari qui pourtant n'a commis aucune faute. Elle prend subitement cette décision tout en sachant qu'à son âge elle n'aura plus de rapports sexuels.

Elle divorce parce qu'elle en a envie, un point c'est tout. Et elle est heureuse de ce choix.

Subitement son sens des responsabilités avait abandonné l'Administrateur. Pourquoi ? Parce que son sens des responsabilités en avait eu envie, un

point c'est tout.

Celui-ci était abasourdi.

Il avait donc été qui il était, sans penser que ses sentiments pouvaient prendre le dessus. Son sens des responsabilités par exemple, l'avait gouverné. C'était lui le maître. Il avait un tel pouvoir qu'il avait été libre de choisir l'heure où il quitterait l'homme qu'il habitait jusque là.

Un homme abandonné par une telle souveraineté qu'est-ce que c'était ?

Un homme que son souffle vital a laissé choir, qu'est-ce que c'était ?

L'angoisse était à son comble. Qu'était ce cimetière qu'il avait gardé depuis plus ou moins de 27 ans ? Un monde à part, un trait d'union entre ceux qu'une certaine souveraineté a laissé choir. L'Administrateur sentit soudain que son destin était tout a fait semblable au leur. Une certaine souveraineté, la seule qu'il possédait, venait de l'abandonner.

La différence, c'est que lui était sur la terre. Et eux, dessous.

CINQ

SA crise le rejeta sur cette terre qu'il quitterait, qu'il pensait avoir quittée. Il retourna au centre du monde, dans son logement de fonction et s'y enferma.

Le contremaître fut surpris de retrouver un message cloué au poteau. Il passa donc le mot au personnel administratif et aux ouvriers du cimetière. Ce matin un peintre viendrait pour blanchir les murs, ils devaient l'aider de toutes les façons.

L'ex-artiste-peintre arriva l'après-midi. Il prépara son lait de chaux et se mit à peindre sans relâche. Le contremaître fut impressionné par la diligence de cet ouvrier. Puis, il n'y prêta plus attention. Le reste de l'équipe fit de même.

Mais pas l'Administrateur. Depuis le lever du soleil, dressé sur la pointe des pieds, il guettait l'arrivée de l'ex-artiste-peintre, à travers la serrure et les fentes du volet. Il voulait observer sa réaction quand il pénétrerait dans le cimetière, pour la première fois depuis l'enterrement de sa femme. Allait-il

courir droit vers sa tombe ? Il ne réussirait pas à la retrouver, elle avait été détruite par le contremaître et les ouvriers avec tous les tombeaux de plus de 50 ans... Qu'allait-il se passer ?

Quelle déception, lorsque l'après midi il vit arriver l'ex-artiste-peintre ! Celui-ci ne se préoccupa pas de la sépulture. Il se consacra entièrement à son travail. Le soir, il descendit du mur. Il rangea ses outils, se lava les mains et les pieds, puis alla trouver le contremaître qui l'attendait pour lui donner son salaire du jour sur l'argent personnel de l'Administrateur. Ensuite, il partit en sifflotant.

L'Administrateur était dépité. Il avait des crampes aux jambes et aux doigts de pieds d'avoir épié toute la journée, les yeux douloureux et larmoyants, il y voyait trouble.

En colère, il déchira le rapport du contremaître sans le lire. Il en connaissait le contenu.

Ses instructions pour le lendemain furent laconiques : « Comme hier ».

Mais le lendemain ressembla à la veille. L'ex artiste-peintre arriva l'après-midi, il travailla sans arrêt jusqu'au coucher du soleil, puis il réclama son dû au contremaître.

L'Administrateur était de plus en plus dépité : le corps de plus en plus crispé et les yeux gonflés. Sa colère augmentait. Pourtant le rapport du contremaître attira son attention : « quelque chose se passe en ville. Tout le monde est inquiet. Deux membres du personnel étaient absents aujourd'hui ».

Très vite, il griffonna ses instructions pour le lendemain : « Renseignez-vous sur les causes de cette rumeur ».

Le contremaître fut surpris en les lisant. Cette fois, elles n'avaient aucun rapport avec le cimetière. Mais un ordre est un ordre !

Arrivé en ville en mission spéciale, il sentit l'inquiétude et la confusion l'envahir lui aussi. Dorénavant, il ne retournerait plus au cimetière.

Ce fut justement cet après-midi-là que le Maire vint. Il apportait la lettre de mise à pied de l'Administrateur qui devait entrer en vigueur le jour même.

Depuis sa confrontation d'hier soir avec l'ex-artiste-peintre devenu peintre en bâtiment, celui-ci devait le détester et souhaiter sa mort !

Sa peur avait disparu. Depuis sa méditation d'hier sur la « responsabilité », que pourrait-il encore craindre ?

Laisser sa trace sur la surface du globe, être solidaire de ces autres dont soi-même on fait partie ? Ce n'était plus son problème. C'était celui de tout le monde EXCEPTE lui. Les relations sociales, la civilisation et surtout, le service des travaux publics de la section de la propreté municipale... ne le concernaient plus.

Une chaleur avait envahi son corps. Elle lui signifiait brutalement qu'il pouvait tout se permettre. Plus rien ne le retenait désormais. Quelle sensation agréable ! C'était sans doute celle qui pousse les condamnés à mort à demander, lorsque leur dernière heure est arrivée, du poulet frit, une femme aux formes rebondies, ou la Polonaise n° 6 en la bémol majeur opus 63 de Chopin.

Il hurla pour appeler un ouvrier. Personne ne répondit.

– Personne n'est venu travailler aujourd'hui, crie le peintre du haut du mur.

– Personne ?

– Personne. Ils sont tous contaminés par l'épidémie d'ahurissement qui se répand en ce moment dans la ville.

– J'ai entendu parler de cette épidémie.

– Ah bon ? Vous êtes au courant ? Votre contremaître sans doute. Je l'ai aperçu ce matin qui courait tout nu en hurlant à travers la ville.

– Et vous ? Il me semble que vous êtes en pleine forme.

– Merci. C'est justement moi qui propage la crise, si j'en crois ce qu'on dit en ville.

– C'est vous qui êtes à l'origine de cette maladie ?

L'Administrateur se redresse dans l'escalier.

– D'après eux, je suis devenu anormal tout à coup, alors qu'à mon avis je suis redevenu normal.

– Voulez-vous me raconter exactement ce qui s'est passé, demande l'Administrateur, qui se sent un peu perdu.

– Depuis notre rencontre et notre accord, je suis redevenu normal. En fait, j'ai cessé d'avoir ce qu'il est convenu d'appeler un comportement excentrique. Eh bien pour eux, c'est cette attitude qui est extravagante. Ils ne peuvent pas s'y faire. Résultat, quand ma conduite est redevenue normale, la leur a cessé de l'être !

– Très intéressant, dit l'Administrateur en hochant la tête. Vous redevenez normal et eux perdent la tête.

C'est comme dans les mathématiques pures, se dit-il. Tous ces événements sont-ils banals ou extraordinaires ? Qui peut le dire ? Le peintre ? Non bien sûr, il est juge et parti. Les habitants de la ville, l'ensemble de la société contaminée ? Non plus. C'est le parti des ennemis du peintre. Peut-être lui, l'Administrateur ? Serait-il légitime qu'il en pense quelque chose ?

– Qu'en pensez-vous ? interroge brusquement le peintre.

– A mon avis, tous ces événements sont normaux. En principe, tout ce qui est anormal peut devenir normal, si nous le prenons d'un point de vue phénoménologique. Oui. Chaque événement forme un tout.

Le peintre est irrité. Il se sent entraîné dans une discussion par l'Administrateur, un presque diplômé de philosophie. Et lui, peintre en bâtiment, ex-artiste-peintre réputé, n'aime pas la philosophie. Ni la philosophie formelle ni la philosophie informelle, pas plus que celle qu'on a analysée ou non dans les livres. Lui, il déteste instinctivement tout ce qui vient de l'Université. Les futurs docteurs, les anciens licenciés, comme ceux qui ont réussi à ne pas obtenir de diplôme.

Il fut artiste-peintre, un point c'est tout. De grandes théories artistiques, il n'en avait pas. Il s'abandonnait à l'union entre lui et la nature.

Résultat : la nature l'avait fait peintre. Une tempête de couleurs, de lignes et de formes l'attaquait. Peu lui importait la substance, la composition, la

proportion. Les cadres, il s'en moquait. Il laissait aller librement sa fièvre créatrice jusqu'à son acmé lorsque c'était possible. Il arrivait que cela n'aboutît pas, que cela traînât en longueur. Et c'était justement ces oeuvres, nées d'une passion sans orgasme, que les critiques préféraient. Celles qui excitaient le public. On l'avait traité de plagiaire, de clown, de prévaricateur, de mystificateur. Ou encore de débauché, de malade mental.

Et on avait d'autres termes en réserve : « banal », « sans personnalité », « décadent ».

Lui, ne lisait jamais ni journaux, ni revues, ni livres. Et ne savait pas du tout ce qu'on disait de lui ou de ses peintures. Si quelqu'un voulait lui lire une critique ou un compte-rendu, il refusait d'écouter, il se sentait pris de nausée.

Un jour, une étrangère d'une cinquantaine d'années était venue voir ses toiles dans son atelier. Elle était tombée en admiration devant tout ce qu'elle voyait. Une admiration si forte, qu'elle avait tourné au cours magistral sur l'histoire de l'art moderne. Lui, la plantant là, s'était enfui à toutes jambes.

Quand il était revenu dans son atelier le soir, une de ses toiles avait disparu. Sur la table, un tas d'argent en monnaie étrangère et une carte de visite de la visiteuse. Apparemment elle était encore célibataire. Elle était professeur d'esthétique et d'histoire de la peinture moderne dans une université célèbre à l'étranger. Sur sa carte elle avait écrit : « Je ferai de mon mieux pour demander à mon gouvernement de vous inviter à faire une exposition chez nous. Vous êtes le prophète de la peinture à venir ».

Il déchira la carte gravée à l'or et changea son argent à un taux aussi noir que le marché où il était allé. Résultat : il se trouva en possession d'une somme rondelette en monnaie locale.

Il se sentit confus. Jamais il n'avait eu autant d'argent entre les mains. Troublé, il engagea le tout, dans une compétition internationale de football de la ville. Résultat : 13 – 0, il avait gagné !

Sa richesse augmenta, sa confusion aussi. Alors il se mit à parier pour perdre.

Mais il gagna à nouveau. La somme donnée par l'étrangère s'était multipliée par 4. Et sa confusion, sans doute par beaucoup plus. Alors il rangea toute sa fortune dans une armoire dont il laissa la porte ouverte. Il fit de même

pour la porte de sa chambre. Puis il resta une semaine sans y retourner. Ma vieille logeuse le volera, pensait-il.

Lorsqu'il rentra, il fut très surpris de trouver celle-ci en colère. Jamais, elle n'avait vu quelqu'un d'aussi négligent. Ou bien Monsieur l'artiste avait-il voulu mettre son honnêteté à l'épreuve ?

Malgré sa pauvreté, elle préférait travailler dur et préparer des repas, avait-elle dit – pour des ingrats la plupart du temps ! – que voler l'argent des autres, avait-elle ajouté.

Puis, elle avait renversé l'armoire pleine d'argent et d'une voix rauque, demandé au peintre de quitter la maison le jour même. Et, surtout qu'il emporte sa fortune avec lui !

– Non ! Pas dans la journée, mais tout de suite ! Allez, ouste, dehors !

Et il partit sur le champ. Il fit transporter son argent dans une charrette jusqu'à un hôtel. A partir de ce jour-là, il logea à l'hôtel ou en pension. Il avait tellement d'argent, qu'il prenait la meilleure chambre qui lui servait aussi d'atelier. Eh oui, que vouliez-vous qu'il fit ? Artiste-peintre il était, et malgré sa richesse, peintre il restait, seulement peintre, un point c'est tout.

D'ailleurs, où demeure le peintre ? Dans son atelier bien sûr. Et qu'est-ce que son atelier, sinon sa demeure ?

Sans qu'il le voulût, ce mode de logement le rendit célèbre dans le milieu des artistes et auprès du public en général.

Forcément dans un hôtel, il y a beaucoup de passage. On le saluait à tout moment : les touristes qui aiment tout ce qui est peu banal, faisaient cercle autour de lui. Les journalistes lui demandaient sans arrêt des interviews, des photos de lui et de ses oeuvres, et des autographes.

Il avait beau déménager d'un hôtel à l'autre pour échapper au public, rien n'y faisait. Pour chaque propriétaire d'hôtel ou de pension de famille sa présence était un titre de gloire. Une excellente publicité.

Notre artiste-peintre se sentait de plus en plus mal dans sa peau. Son argent semblait inépuisable. Chaque week-end, il pariait sur des compétitions nationales ou internationales de football. Puis, sur n'importe quoi. Des courses de tortues, aux concours du plus gros mangeur ou buveur. Oui,

tout finissait par un pari, qui pouvait être prétexte à parier. Quel serait le prochain président, combien de quartiers renfermait tel mangoustan. ? Il en vint à ne plus pouvoir maîtriser sa passion pour la devinette et le pari. Jusqu'à trouver le sexe du futur nouveau-né de la reine de tel pays. Malheureusement, il gagna.

Il gagnait et gagnait sans arrêt. Il avait de plus en plus d'argent. Le respect que le personnel lui vouait allait croissant, comme les pourboires qu'il distribuait. Et la satisfaction du propriétaire. De plus en plus de touristes venaient passer la nuit à l'hôtel. Des journalistes aussi, qui traquaient l'interview et le photographiaient en cachette à tout moment.

Un jour une photo de lui parut à la Une du journal le plus diffusé et le plus influent du pays. On le voyait en caleçon dans une petite pièce sur la porte de laquelle était écrit en capitales : W.C.

Furieux, notre peintre téléphona au rédacteur en chef. Celui-ci s'excusa. Il proposa de lui verser des dommages et intérêts, à lui de dire son prix le cas échéant. Le tirage de cette édition était incroyable. Grâce à cette photo exclusive, celle-ci avait connu un succès qu'aucun autre journal de la ville et même de tout le pays n'avait jamais égalé. C'était bien l'effet visé par le Directeur du journal qui avait fait paraître cette photo à la Une, sans l'avoir consulté lui, le rédacteur en chef.

« On ne peut rien faire. Le journal est déjà dans toutes les mains » renchérit-il. « La technologie moderne et les télécommunications accélèrent la distribution de notre publication. Un jour cela se fera à la vitesse du son. D'autant plus que des astronautes débarqueront bientôt sur la lune, puis sur n'importe quelle autre planète. Tout le système solaire deviendra un marché pour les médias. Et nous voulons que notre journal soit le premier dans ce domaine comme il l'est dans les autres » ajouta ce brillant rédacteur en chef. « Bonne journée », et grkk, il raccrocha.

Notre peintre se sentait de plus en plus perdu. On serait donc déjà en route vers l'espace...

Le vide l'oppressait. Une espèce de sensation d'étouffement. Il regarda le ciel. Il voyait l'azur, l'azur, rien que l'azur.

Il regarda en contrebas de la fenêtre de sa chambre. Il apercevait une partie de la ville et la circulation bruyante et inquiétante sur l'asphalte sec, si sec...

L'asphalte !

Ah, l'asphalte... la source de toute l'inquiétude et de l'angoisse moderne. C'est là que toutes les directions convergent et bifurquent, là que se prennent les décisions importantes pour l'humanité de demain.

L'asphalte ! La raffinerie de l'histoire future... Les pensées de notre peintre brassaient l'asphalte – son compagnon de route de chaque jour ; c'est là qu'il avait été élevé ; là qu'il puisait son inspiration ; c'est grâce à lui qu'il était arrivé là où il en était. – Il se mit à fixer tristement par la fenêtre, ce pan de route asphaltée. Il se sentait soudain étreint par le désir irréprensible de s'unir à l'asphalte, à la modernité. Ses larmes ruisselaient témoignant de la gratitude qui l'emportait. Il fallait qu'il y aille tout de suite, sur l'asphalte...

Avant de s'en rendre compte, il avait sauté par la fenêtre de sa chambre sur l'asphalte, le lieu originel.

Il tomba sur une jeune fille qui marchait juste en dessous.

Il avait pensé mourir, le cerveau éclaté sur l'asphalte chaud de midi. En fait, il était tombé par hasard dans les bras de la fille.

Elle cria. Il cria. Tous crièrent et s'approchèrent, simplement pour regarder le couple faire l'amour sur l'asphalte chaud.

Une femme, âgée de la cinquantaine hurle, puis s'enfuit rougissante. Un jeune brigadier de police arrive, crayon et carnet à la main. Il crie... puis éclate de rire. Il hoche la tête puis range crayon et carnet dans sa poche. Son visage reflète l'extase que le couple semble éprouver.

– Quelle chance il a ! murmure-t-il. Tout à coup, les gens attroupés hurlent en coeur. Le brigadier se retourne. Il les regarde se disperser. Les hommes seuls ont du mal à marcher, les femmes ont la poitrine gonflée. Chacun se presse de rentrer. C'est évident. Les couples avancent difficilement. Les hommes serrent convulsivement la main de leur compagne pour la tirer aussi vite que possible vers la maison...

L'artiste-peintre ne se releva qu'après que tout le monde fut parti. La fille et lui sourirent en apercevant le brigadier de police.

– Félicitations, félicitations ! crie celui-ci.

– Merci, répond le peintre. Vous êtes le premier à nous féliciter pour notre mariage.

– Mariage ?

– Oui, depuis tout à l'heure. Vous n'avez rien remarqué ?

– Si, si. Mais les devoirs de ma charge ne m'ont pas permis de suivre de près la cérémonie de vos étranges épousailles.

– Félicitations. C'est à moi maintenant de vous féliciter d'être un bon fonctionnaire de l'Etat, et je félicite également l'Etat d'avoir des fonctionnaires tels que vous.

Ils riaient tous les trois de faire des manières comme au théâtre.

– Permettez-moi de vous accompagner à la mairie, propose le brigadier.

– A la mairie ?

– Eh oui, au service de l'état civil afin de légaliser ce que vous venez de faire sur l'asphalte. Ils rirent à nouveau. Puis, ils se rendirent à l'hôtel de ville. L'argent pour le timbre fiscal, un bref discours de l'employé, des poignées de mains et c'en était fait de la cérémonie consacrant la conjugalité de leurs relations. Fantastique ! se répétait le brigadier de police.

Il cherchait dans sa mémoire si un article du code aurait pu lui donner quelque motif pour arrêter le couple.

Il essayait de reconstituer les événements à partir des indices qu'il avait rassemblés.

Un soi-disant artiste-peintre avait tenté de se suicider très classiquement – Dieu sait pourquoi – en sautant de la fenêtre d'un hôtel. Le suicide est en soi un crime. Selon le code, le suicidé devait être puni. Mais qui doit-on condamner si l'accusé est DEJA mort ? Son cadavre ?

Etrange châtement. Absurde, même. Comment mortifier un cadavre ? Il en va tout autrement avec celui qui, par un fait extraordinaire, n'est pas mort. Comme notre artiste-peintre. Il est tombé sur quelqu'un qui, malgré lui, a fait fonction de matelas entre son corps et l'asphalte de la rue. Devrait-on le conduire en prison parce qu'il a raté son suicide ? Quelle, et où serait la justification d'une telle punition ?

Le brigadier de police, toujours debout dans l'escalier de la mairie attendait la sortie des jeunes mariés en cherchant plus avant dans sa mémoire une réponse à ces questions. Tout ceci est condamnable, pensait-il. Et excusable. L'absurdité apparente est légitimée par la dimension humaine des événements. Un suicide qui s'achève par un mariage, célébré de façon certes inhabituelle et illégale aux yeux de la loi ou la morale ; qu'est-ce qui est absurde là-dedans ? Rien n'est absurde quand il s'agit des êtres humains.

Et de conclure. Il ne peut accuser le peintre d'aucun des deux forfaits : le suicide et l'accouplement en public. C'est clair. S'il devait arrêter toutes les personnes qui ont raté leur suicide, toutes les prisons du monde n'y suffiraient pas. Il ne peut pas non plus arrêter un homme et une femme qui se sont mariés légalement après avoir fait l'amour.

Le seul acte criminel qu'il pourrait leur reprocher, c'est d'avoir fait l'amour en public dans la rue. Mais c'était plutôt la faute du destin. Le destin avait décidé ainsi du cours des choses, sans même connaître la différence entre la douceur parfumée de la couche nuptiale recouverte de satin pourpre, et l'asphalte chaud de la rue. Deux êtres humains s'étaient rencontrés, aimés puis mariés légalement. Quoi de répréhensible là dedans ?

Que l'amour qu'ils éprouvent, vienne de l'acte qui d'habitude vient de l'amour lui-même, ce n'est pas impossible. Il y a bien ce couple qui reconnaît que leur amour est né après leur dixième enfant. Les neuf premiers étaient nés de l'hormone, de la conséquence logique d'une simple promiscuité entre un homme et une femme.

– C'est fantastique !, se disait le brigadier de police.

Il souriait en regardant les deux jeunes gens prendre congé avec respect. Ils sont si beaux ! Pourquoi troubler leur bonheur ? Qu'ils en jouissent et l'éprouvent aussi pleinement qu'ils le peuvent ! Au diable la loi, le crime et surtout le châtement ! dit-il. Et il se pressa de rentrer.

Arrivé à l'hôtel, le peintre inscrivit : ET SON EPOUSE, à côté de son nom, sur le registre à la réception. Ravi de ce mariage, l'hôtelier organisa une grande fête en leur honneur.

Les principaux représentants du pays et de la culture vinrent des quatre coins du pays pour assister à la cérémonie. Des bouquets de fleurs du monde entier arrivèrent, remplissant la salle de réception de l'hôtel. Quand il n'y eut plus de salle vide, les fleurs qui arrivaient toujours et encore, furent directement collectées par les camions municipaux d'ordures, et jetées à la mer. A leur retour, le matin, les pêcheurs furent étonnés de voir tant de fleurs. Ils pensèrent que quelque pays avait rendu les honneurs à quelques-uns de ses héros morts dans cette baie, pendant quelque guerre...

Le lendemain, à 08.00 heures précises, les bouquets évacués de l'hôtel noyèrent la ville dans une marée florale. Les employés municipaux protestèrent. Tous les conducteurs de *becaks* et de voiture à cheval arboraient une fleur à chaque boutonnière, au chapeau, oui, et même à chaque rayon de roue. L'acier, les timons des *becaks* et des charrettes étaient fleuris comme lors d'un carnaval de printemps. On ne voyait plus aucun mendiant en loques et galeux, tout était en fleur : glaïeuls, oillels, dahlias, chrysanthèmes, roses, marguerites et d'autres variétés dont personne ne connaissait le nom submergeaient tout.

Ce n'est qu'une semaine après qu'on put en venir à bout. Dès lors, personne en ville ne pouvait plus voir une fleur en peinture. Chacun était pris de nausées chaque fois qu'il en apercevait une. Lorsqu'un boucher voulut débiter en tranches un fleuriste qui l'importunait, prétextant qu'il n'avait pas mangé depuis une semaine (pensez, qui allait lui acheter des fleurs pendant ce raz de marée ?) personne n'eut envie de lui jeter la pierre. Le juge ne lui donna qu'un sévère avertissement, et le procureur évita de mentionner la « tentative de meurtre ».

Cet incident acheva de terroriser l'âme de tout un chacun en ville, si bien que petit à petit, les gens se mirent à haïr le peintre, qu'ils rendaient responsable de toutes ces catastrophes.

Un beau matin, le Maire est réveillé par un tumulte. La cour de sa maison est pleine de manifestants. Avec sa lampe torche, il éclaire leurs banderoles. Elles ne contiennent qu'un seul slogan : FAIS FILER LE PEINTRE !

Et ce fut la fin de la vie luxueuse et heureuse de notre peintre. Sa lune de miel tourna au vagabondage et à l'errance. Aucun hôtel, pension, restaurant, ne voulait les accueillir, lui et sa femme. Les clochards leur interdisaient l'accès des ponts ou des trottoirs même contre de l'argent, beaucoup d'argent.

Epuisés, ils échouèrent finalement sur la plage. Là, personne ne viendrait les chasser. Le peintre construisit aussitôt une sorte de hutte avec des branches de palmier rejetées par les vagues. Après avoir couché sa femme, il courut à toutes jambes en ville pour acheter de quoi manger et quelques ustensiles de première nécessité.

Très vite, la nouvelle se répandit en ville que le peintre et sa femme habitaient désormais sur la plage. Plusieurs habitants étaient prêts à les en déloger. Mais le Maire les en empêcha. Laissez-les là-bas ! dit-il aux citadins furieux. Ils n'habitent plus sur le territoire communal, maintenant.

Il était embêté, le Maire. Sur son bureau, il y avait une dépêche du gouvernement central : plusieurs hôtes officiels de l'étranger arriveraient en ville la semaine prochaine, ils voulaient à tout prix rencontrer le peintre et voir ses oeuvres. Réservez-leur le meilleur accueil possible et satisfaites au mieux leurs désirs ! Telles étaient les directives du courrier officiel.

Ce qui était sûr, c'est qu'ils ne pouvaient rencontrer le peintre et sa femme sur la plage. Impossible ! Après coup, dans leur pays, ils feraient des gorges chaudes sur la façon dont on traitait ces artistes. Cela jetterait le discrédit sur le prestige du pays et de la nation ! Ainsi méditait notre Maire.

Mais comment les ramener en ville ? Personne ne voudrait les accueillir sous son toit. Quant aux hôtels, ils continueraient à les refuser. Ils ne voudraient rien savoir des difficultés que rencontrait le Maire dans l'exercice de ses fonctions. Il était élu et payé justement pour résoudre des problèmes épineux comme celui-là !

Finalement, il prit une décision. Le peintre et sa femme occuperaient sa propre résidence de fonction pendant la visite des hôtes de l'Etat ! Que vouliez-vous qu'il fit !

Il fut bien étonné, lorsque le coursier qu'il avait envoyé lui transmit la réponse du peintre. Notre situation actuelle, disait le message, est la meilleure oeuvre que je pourrai montrer à ces hôtes de marque.

L'ultimatum était clair, impossible de l'interpréter autrement. Que pouvait faire le Maire ? Le prestige du pays qu'il servait depuis plus de la moitié de son âge, était vraiment menacé. Il ne lui restait que deux solutions. La première, c'était de faire assassiner discrètement le peintre et son épouse et de jeter leurs cadavres à la mer. On enverrait ensuite des télex aux pays d'où venaient les hôtes, disant qu'ils avaient disparu sans laisser de traces. Ainsi ces gens-là ne viendraient pas et l'honneur du pays serait sauf ! La deuxième, c'était que le Maire se tuât lui-même. Le gouvernement central nommerait sans doute un remplaçant et lui confierait la lourde tâche.

Tuer ou faire tuer autrui, il ne pouvait pas le faire. Un fonctionnaire tel que lui, au service du pays depuis plus de la moitié de sa vie, ne peut plus faire ça. Il ne peut pas ! Bien qu'il le veuille à tout prix. Il y a tant de dizaines d'années qu'il est coincé par les conflits intérieurs qui l'assaillent sans arrêt, entre ses propres désirs et opinions d'un côté, et les désirs et l'opinion publique de l'autre.

Fonctionnaire, il devait toujours prendre le parti du public, même si tout ce qui est du registre PUBLIC était fade et flou. A la fin de sa vie active, qui coïncide généralement avec la fin de sa propre vie, tout fonctionnaire est devenu un homme de consensus et de majorité. Il n'a plus de for intérieur.

Comment espérer que ces hommes-là commettent des crimes ? Un fonctionnaire qui à six mois de la retraite, détourne la caisse ou viole une subordonnée ? Voilà justement l'exception qui confirme la règle. Car chez les fonctionnaires, il y a une infime proportion de téméraires parmi les courageux !

Se tuer ? Encore moins ! Employé depuis des dizaines d'années, sa fonction l'avait transformé sans qu'il le voulût, en homme public. Alors que le suicide est un acte amoral. Pour l'Etat c'est un crime comme un autre. A cette différence près, qu'on ne peut accuser ou condamner le coupable. Il s'est déjà accusé et condamné lui-même. A la fois comme meurtrier et victime. C'est une double mort que la sienne : celle de la victime assassinée ; celle de l'accusé que sa victime a condamné à mort.

En effet, chaque suicide actualise deux fois chacun, les mots « victime » et « accusé ». La victime se venge au moment même de son propre assassinat en agissant comme un meurtrier. Donc, comme un nouvel accusé. Tandis que l'accusé est victime du meurtre de lui-même qu'il est en train de commettre. Et donc, une nouvelle victime.

Ainsi, se tuer n'apporte aucune solution. C'est exactement comme le rideau qui tombe au dernier acte d'une pièce. FIN, mais de la pièce seulement.

Chaque personnage poursuit sa propre histoire, dans d'autres pièces, d'autres histoires qui peut-être seront ou ne seront pas racontées...

La sonnerie du téléphone retentit. Le Maire était tellement perdu dans ses pensées qu'il manqua tomber de sa chaise.

– Imbécile ! hurla-t-il.

– Oui ? répondit son adjoint, accouru en l'entendant.

– Tous, des imbéciles ! Freud ! Adler ! Jung ! Ce sont tous des salauds. Un dilettante comme moi, peut être gravement atteint d'une crise de snobisme en feuilletant comme tant d'autres les pages de leurs livres. Savez-vous ce qui a sapé les fondements de la foi en la modernité, aujourd'hui ? La psychologie, monsieur, la psychologie ! Tout le monde se targue, de nos jours, de bien connaître Freud. Le docteur comme le patient... Résultat ? Ensemble ils représentent un cas psychologique très intéressant, qui devient de plus en plus fascinant. Notre siècle fait trop de psychologie, on s'étudie trop. Lorsque le juge prononce la sentence, l'accusé s'est déjà jugé depuis longtemps, y compris de ces situations qui l'ont mis depuis quelque temps EN POSITION de juge. Et plus tard, s'il est condamné, en attendant la mort dans sa cellule, il écrira des livres d'une grande profondeur psychologique. Où va-t-il, notre monde, si saturé de psychologie ?

Le Maire adjoint, une intelligence simple, écoutait le Maire, bouche bée. Il ne comprenait goutte à ce torrent de mots. La seule chose qu'il percevait c'est que les paroles du maire n'avaient rien à voir avec la routine quotidienne du travail de la mairie.

– Euh, si je pouvais demander... qui est ce ? Ffff...

– Freud !

– Oui. fff...reud. Et aussi, celui dont vous avez parlé auparavant, monsieur Ad...

– Ad-lerrr...

– Oui, oui Ad...l... Au diable ! C'est si difficile à prononcer !

C'était au tour du Maire de s'étonner à présent.

– Au diable ?

– Oh, excusez-moi. Je n'arrive jamais à prononcer deux consonnes d'affilée. Comme : d et l, Adler. Pour moi, il faut que ce monsieur s'appelle Ad...ler, bon gré mal gré ! Et l'autre, tout à l'heure, pour moi c'est monsieur Fe Reud.

– menteur ! Aux dernières élections, je vous ai entendu très couramment et à tout moment prononcer HITLER tout au long de votre discours. Et pour être franc, c'est grâce à la fluidité de votre prononciation, qu'on vous a élu Adjoint au maire, mon adjoint.

– Ah, vous ne pouvez pas imaginer, à quel point ce fut difficile pour moi de m'entraîner à bien prononcer : Hit Ler ! Oui, c'est comme ça que j'ai prononcé ce jour-là, et très vite : Hit...Ler, et pas Hit...l... Vous voyez, je ne peux pas ! Mais ça, ne le dites à personne. Parce que je euh... voudrais être réélu pour une nouvelle législature.

– Elu comme ? tonne le maire. Il suffoque, ses yeux veulent crever l'espace comme l'ogive d'un missile au moment du lancement.

– Euh... Maire... non ! Adjoint au maire, je veux dire. La respiration du Maire se calme. Le missile ne sera pas lancé.

– C'est bien vrai ? Vous ne désirez que la fonction D'ADJOINT au Maire ?

– Oui, euh...

– Oui ou non ! Tempête encore le Maire.

– Oui...

Tout à coup, comme une éruption volcanique, le rire du maire explose.

– Impossible ! Impossible ! s'écrie-t-il joyeusement.

– Pourquoi est-ce que c'est impossible ?

La voix de l'adjoint tremble. Son visage est tout pâle.

– Hitler est mort, ha ! ha ! ha !

L'adjoint s'est effondré sur sa chaise. Pour lui, la deuxième guerre mondiale venait de s'achever brutalement. Même si c'était quelques dizaines d'années après la véritable deuxième guerre mondiale.

Oh ! En fait, ce n'est pas qu'il ignorait tout cela. Il n'ignorait pas que l'Allemagne avait perdu cette guerre-là. Qui plus est ! Il n'ignorait pas non plus, qu'Hitler était mort, il s'était tué – d'après des informations semi-

officielles – dans son abri anti-aérien, à Berlin, avec sa maîtresse Eva Braun...

Il savait tout cela !

Mais, le nom et la PENSÉE d'Hitler n'avaient jamais cessé de le hanter... « Hitler » signifiait tout ce qu'il pouvait haïr. Et il haïssait tant de choses, on peut même dire presque tout, oui ! Hitler était ainsi partie intégrante de lui-même. Il en était l'esclave, si bien enchaîné à son « Hitler », qu'il ne parlait que de lui – « Hitler » personnage historique, et « Hitler », le signe de tout ce qu'il haïssait le plus et qu'il pourrait jamais haïr. A l'occasion, il était ainsi devenu le meilleur orateur du pays. Grâce à « Hitler »...

Aux dernières élections municipales, il s'était porté candidat à la mairie. Et tout indiquait qu'il serait élu.

Mais tout à coup était apparu quelqu'un : personne ne le connaissait, ni ne savait d'où il venait. Il s'était déclaré candidat à la mairie, lui aussi. Il était arrivé seul sur les lieux du vote, arborant une bannière sur laquelle on pouvait lire : « Respectons les morts ». La bannière avait semé le désarroi chez les partisans de notre candidat ayant choisi « Hitler » comme thème de sa campagne. Car bien sûr, Hitler était mort.

Le lendemain, à la proclamation des résultats, il avait perdu, mais de quelques voix seulement, tandis que le porteur de bannière qui respectait les morts avait été élu maire ! Le candidat « Hitler » ne serait que son adjoint.

Furieux, il avait accepté les résultats du vote mais seulement après avoir crié : « La prochaine fois, c'est moi qui gagnerai ! Vive Hitler !

Et maintenant, le voilà obligé d'écouter le Maire lui dire : « Hitler est mort ».

– Ha ! Ha ! Ha ! Est-ce que je peux me permettre de vous demander, quel sera le thème de votre prochaine campagne pour les élections ? plaisante celui-ci, qui semble en veine de facéties.

L'adjoint au maire était terrassé. « Vidé », « fini ».

– Ha ! Ha ! Ha ! Comment pourriez-vous gagner ? Vous qui ne pouvez prononcer deux malheureuses consonnes d'affilée, à plus forte raison, s'il y en a davantage. Essayez pour voir de dire : Iljittsch, Poesjkin, Arkhangelsky... Vous ne pouvez pas ? Vous préféreriez vous tuer que de prononcer ces mots-là. Alors, j'ai de nouveau la victoire en poche. Ha ! ha ! ha ! Trop de consonnes d'affilée vous attendent au tournant. La majeure partie du monde d'aujourd'hui est en marche vers ces consonnes d'affilée. Vous n'avez plus de temps pour vous entraîner à les prononcer. Et l'élection aura lieu au milieu de l'année prochaine. Ha ! ha ! ha !

L'adjoint était anéanti. Il ne serait jamais, plus jamais Adjoint au maire. Quelque chose de glaireux et fétide bloquait son palais... Il utilisa le bout de sa langue pour le faire fondre et le pousser au fond de sa gorge.

Il essaya encore. Cette fois, en comprimant très fort le bout de sa langue.

Un... deux...

Oui ! Le bout de sa langue arrivait à déplacer la boule de glaire, lentement, soigneusement, vers le fond de sa gorge. Gulp ! Elle y tomba, avalée.

Il l'avait compris, il ne serait plus Adjoint au maire l'année prochaine ! Il l'accepta sincèrement. Il n'était pas triste, ou mécontent, ou plein de rancoeur. Il éprouvait même une agréable sensation de chaleur qui irradiait peu à peu tout son corps.

– Ah oui ? Alors je ne serai pas élu l'an prochain ? Eh bien, que voulez-vous ? C'est la vie ! Vous avez de la chance ! Félicitations ! Félicitations ! dit-il au maire joyeusement.

Le Maire était stupéfait. Tandis que son adjoint lui serrait vigoureusement la main, il lui semblait voir le soleil se coucher et se lever aussitôt, pour se recoucher ensuite.

– Félicitations ! Je vous en prie, restez Maire toute votre vie. Ah ! Vous êtes vraiment un homme heureux.

Avec un grand sourire, il s'en alla. Comme il arrivait à la porte, le Maire l'interpella tout à coup.

– Merci ! Je suis très ému et fier d'avoir travaillé avec vous... Euh, comment vous appelez-vous, déjà ?

– Abdullah Badrawi !

– Comment ? ! tonna le Maire.

Le soleil se couchait, se levait, se recouchait...

– Abdullah Badrawi, ha ! ha ! ha ! L'adjoint au maire éclata de rire, et disparut.

Son rire fut absorbé par le bruit de la porte qu'il claqua violemment.

Le téléphone sonna à nouveau. L'interurbain : le gouvernement central demandait où en étaient les préparatifs pour accueillir les invités officiels qui allaient arriver. Le maire décida de dire la vérité : les hôteliers et aubergistes qui ne voulaient pas accueillir le peintre et sa femme ; l'offre qu'il avait faite de sa propre résidence de fonction pour loger le peintre, sa femme et ses toiles pendant la visite ; le refus prétentieux de l'artiste préférant demeurer dans sa hutte sur la plage ; et les raisons qu'il avait données : « notre situation actuelle est la meilleure oeuvre que je pourrai jamais montrer à qui que ce soit y compris à ces hôtes de marque » ; son trouble, son désespoir ; son ignorance et son incapacité à faire quoi que ce soit ; son intention d'en finir, et sa reculade, son espoir que le gouvernement central voudrait bien lui indiquer à lui le Maire, ce qu'il convenait de faire dans une telle situation...

Mais la voix du gouvernement central perdit patience et dit très sèchement :

– Monsieur le maire est autorisé à proposer quelque chose.

Grrk ! On avait raccroché violemment.

Le lendemain, on découvrit le Maire pendu dans son bureau. Dans la poche de sa chemise, on trouva une lettre adressée au gouvernement central, dont le contenu était laconique : VOICI MA PROPOSITION.

Le gouvernement central était en émoi. Non pas à cause de la mort du Maire, mais le lendemain, les invités officiels de l'Etat seraient là.

Et rien n'était prêt ! Malgré plusieurs tentatives, l'Adjoint au maire restait introuvable. Il avait disparu, personne ne savait où. On ne savait même pas s'il était encore vivant. Même après plusieurs diffusions du « radiogramme » du gouvernement central – « Où qu'il se trouve en ce moment » – il est nommé maire de plein droit et sa proposition pour changer l'orthographe officielle de « *kotapraja* » (la ville) en « *kotaperaja* » est acceptée... il ne donnait pas signe de vie.

La raison d'Etat commandant, ce fut le Premier Ministre en personne qui fut obligé de venir persuader le peintre d'aller occuper la résidence du Maire. D'ailleurs, celui-ci était décédé, il n'existait plus, déclara-t-il. Ainsi, ils pourraient y habiter pour toujours. L'Etat le leur offrait. Un nouveau logement serait construit immédiatement pour le nouveau Maire.

Le peintre ne put résister à tant de gentillesse. Il sentit son coeur fondre. En pleurant, il embrassa le distingué premier ministre. Celui-ci en profita pour faire signe aux porteurs municipaux qui attendaient, de charger sur le champ les toiles dans les camions et de les transporter aussitôt vers la résidence du Maire.

SIX

IL était fini le temps du vagabondage. L'artiste-peintre et sa femme avaient maintenant un domicile fixe. Une adresse, imprimée sur des cartes de visite. Il en distribuait avec prodigalité à quiconque acceptait. Il était fier et très heureux. Tout citoyen respectable doit en posséder. Une carte de visite qui n'est pas imprimée n'est pas une carte de visite. Celle, imprimée d'un côté seulement – l'autre pouvant être complété à tout moment – n'est pas celle d'un citoyen honorable, qui a fait sa place dans la société. Elle signale l'agitation, l'instabilité, le changement d'adresse. C'est peut-être celle d'un aventurier. Oui, ou même d'un cambrioleur.

Mais la carte de visite avait aussi vidé notre héros de sa puissance créatrice. Il ne peignait plus. Il se sentait vide, complètement desséché. Comme cette viande de boeuf que l'on compresse et déshydrate entièrement. Il avait dépensé beaucoup d'argent, à seule fin de se stimuler. Il s'était même rendu

à l'exposition d'un confrère – chose qu'il n'avait jamais faite auparavant ! Mais rien n'avait pu lui faire reprendre pinceaux et pochoirs.

Et sa femme surtout l'affligeait. Depuis qu'il avait des cartes de visite, il la trouvait de plus en plus distante et froide. Elle évitait son contact et s'enfermait dans sa chambre.

Le jour même où les cartes de visite étaient arrivées de l'imprimerie, elle lui avait demandé de faire chambre à part. Ce n'est pas sain de vivre dans la même pièce, avait-elle dit.

L'après midi, elle avait fait déménager toutes ses affaires.

Le soir, elle avait fermé sa chambre à clé, sans se soucier du peintre, son unique et légitime époux tambourinant à sa porte toute la nuit.

Le lendemain matin, elle lui avait lancé un joyeux « bonjour ! » et au petit déjeuner qu'ils prenaient ensemble, avait déclaré qu'elle n'avait jamais aussi bien dormi, qu'elle ne s'était jamais sentie aussi bien portante. Lui, tout déconfit, la scrutait attentivement : comme elle était belle ce matin ! Il voulait se lever, la toucher... Mais il n'avait pas fermé l'oeil. Il était si fatigué d'avoir passé la nuit planté devant sa porte. Ses doigts étaient enflés à force d'avoir frappé à sa chambre. Alors, plein de remords, il était allé dans la sienne et avait passé sa journée à dormir.

Depuis, leurs relations étaient protocolaires. Ils se criaient « Bonjour ! », « Bonsoir ! », « Bonne nuit ! », se serraient gravement la main en se séparant, puis en se retrouvant. Jour après jour, elle éclatait de santé et resplendissait de beauté. Comme s'épanouit un bouton de fleur qui a fini par trouver son rayon de soleil. Lui au contraire, se fanait heure après heure et devenait plus sombre... Il passait son temps à l'observer de loin. Sa chambre restait fermée à clé. Et elle passait ses journées dehors. Qui sait où ?

Il avait fini par avoir des soupçons. Il doit y avoir quelqu'un d'autre, pensait-il. Un jour, il l'avait suivie en cachette. Mais n'avait rien trouvé qui pût fortifier ses doutes ou exciter sa jalousie. Voici le programme quotidien de sa femme : elle passait ses journées à la bibliothèque. Et chose plus

étonnante encore : elle ne lisait pas, elle écrivait. Sa femme écrivait à la bibliothèque !

– Quel est le titre du livre que tu est en train d'écrire ? demanda-t-il au dîner.

Surprise, elle se mit à rire et lui pinça la joue.

– Ah ! Tu m'as donc épiée ? Tu veux vraiment le savoir ?

Il acquiesça de la tête.

– IL N'Y A PAS DE CARTE DE VISITE AU PARADIS.

Il manqua d'avalier d'un coup la bouchée qu'il mâchait. Il expectora bruyamment. Eternua.

Puis, il courut à son atelier.

Puis, il ramassa ses cartes de visite, toute la pile.

Puis, en courant, il les apporta dans la cour.

Puis, il y mit le feu.

Puis, il emporta ses toiles et sa femme, dehors.

Puis, il brûla sa maison, ou plutôt l'ancienne résidence du Maire.

Puis, il ramena toiles et épouse à la hutte toujours intacte, au bord de la mer.

Et, tout fut comme avant.....

En arrivant à la cabane, elle s'était serrée tendrement contre lui, pleine d'affection. Elle avait sangloté ivre de joie et de bonheur. Cette nuit-là, elle avait à nouveau désiré son mari.

Dehors, la mer bruissait allégrement à l'unisson de la renaissance de cet amour, qui n'aurait jamais besoin de carte de visite...

Il s'était remis à peindre. A présent, il y avait une nouvelle dimension dans ses oeuvres. Lui-même ignorait ce que c'était. Il savait seulement que « cela » n'existait pas dans ses anciennes créations. Sa femme avait été la

première à le lui faire remarquer. Chaque jour elle analysait et commentait longuement sa peinture.

Cela l'énervait. Il entrevoyait le spectre de la critique qu'il abhorrait tant, s'incarner en elle sans autre forme de procès.

– Comment va ton livre ? lui demanda-t-il un jour.

Elle fut vexée.

– Je l'ai jeté, répondit-elle.

Il eut du mal à retenir ses larmes.

– Il était terminé ?

– Pas encore.

– Donc, tu as jeté à la mer un..., qu'est-ce que c'était au fait, un roman ? Une nouvelle ? Un essai ?

– Un roman/essai.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Le roman de l'avenir, sans héros, sans intrigue, sans morale.

– Ah ! C'est donc un roman putassier ! s'écria le peintre, amusé.

Elle ne releva pas sa moquerie.

– Le roman de l'avenir, c'est une fusée tirée du limon des sentiments vers l'hyper-espace des attitudes humaines. Il y a longtemps que le roman est en crise. Une crise parmi d'autres. A juste titre ou pas, l'Homme ne se satisfait plus de sa condition, et sa littérature reflète sa révolte. La question qui se pose pour la future humanité n'est plus de savoir si l'homme est bon ou méchant, s'il a raison ou tort, s'il est beau ou laid, mais celle de l'ultime valeur que l'être humain pourra risquer pour affronter l'inconnu. Les confins de sa propre existence.

– Les confins de sa propre existence ? femme chérie, explique-moi ce que c'est, s'il te plaît.

Le peintre regrettait de n'avoir pu réprimer l'ironie de sa voix. Elle lui décocha un regard courroucé.

Dans sa bouche, le bout de sa langue avait trouvé un grain, qui sait ce que c'était ! Peut-être un reste du déjeuner. Elle le poussa à plusieurs reprises vers ses canines pour le casser, mais en vain.

A la question de son mari – qui sait s'il se moquait ou pas ! Le bout de sa langue tel un requin, saisit à nouveau le grain et le propulsa entre ses canines supérieures et inférieures. Puis elle serra les dents. Les yeux presque fermés, les mâchoires contractées, le visage strié des petits tremblements causés par la concentration de toute son énergie...

Craack !

Elle fut stupéfaite. Et son mari, bien davantage, les yeux écarquillés de curiosité ! Mais elle s'interrogea encore plus, car maintenant il y avait deux grains dans sa bouche ! Le petit de tout à l'heure, ses dents n'avaient donc pas pu en venir à bout. Et un autre, plus gros. Qu'il était dur ! Mon Dieu ! Comme du gravier de granite.

C'est quand l'apex de sa langue toucha sa canine supérieure droite, qu'elle comprit ce qui s'était passé. Sa dent s'était cassée par le milieu. Le bout de sa langue éprouvait les bouts pointus du chicot.

Son mari avait toujours les yeux béants. Comme face à un spectre qui refuse sa condition : aussi disparaît-il dès qu'on l'aperçoit ! Le fantôme se dressait devant lui maintenant et lui souriait timidement. Et même, lui pinçait les joues.

– Ce n'est rien mon chéri, disait le fantôme.

Mais, catastrophe !

Ces paroles et l'air utilisé pour les prononcer, précipitèrent la dent cassée au fond de sa gorge.

Gllouou !

Le morceau de dent tomba de sa gorge directement dans son estomac. Elle fut stupéfaite pour la deuxième fois. Et son mari, bien davantage pour la deuxième fois également. Mais immédiatement elle maîtrisa la situation : renseignée qu'elle était, par le bout de sa langue, sur la disparition du deuxième grain dans sa bouche. Elle retrouva son calme tout de suite. Ses yeux s'adoucirent. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Elle pinça à nouveau les joues de son époux.

– Viens, chéri ! lui dit-elle, chassant son trouble.

Elle l'entraîna lentement dans la chambre. Là, elle lui fit l'amour, elle l'emporta, et tous deux se perdirent dans des étreintes et des baisers brûlants, consumés par leur passion.

Dehors, la mer clamait allégrement, ovationnant ces corps qui s'enlaçaient, ces bouches qui s'embrassaient. Au ciel, les étoiles clignaient coquettement à l'épisode de la dent cassée dans une de ces bouches. Et aux charmantes petites blessures que celle-ci infligeait à la langue de l'autre.

Très haut, une vague jaillit. Elle déferla vers la plage sur la pointe des pieds. Le sable fut mouillé, pour la énième fois...

La nuit était profonde sur la grève. Une étoile tomba à la mer.

L'histoire du peintre, de son atelier au bord de la mer et de sa femme qu'il aimait si profondément, avait fini par se répandre en ville. Puis dans tout le pays.

Alors, la hutte reçut de plus en plus de visiteurs, il y eut de plus en plus d'animation. Vinrent surtout des lycéennes des sections de littérature et civilisation. Elles cherchaient au bord de la mer, ce qu'elles n'avaient jamais trouvé dans les romans que leurs professeurs leur recommandaient de lire.

Et des vieilles dames. Des vieilles filles qui arrivèrent en groupe dans ces autobus pour pique-nique. Elles cherchaient chez l'idole du bord de mer, ce qu'elles n'avaient jamais connu de leur vie. Avant de devenir complètement séniles (la vieillesse s'attaque à tout, même aux vieilles filles) et de quitter ce monde, elles voulaient jouir de ce plaisir unique : observer la jouissance d'autrui. Elles gênèrent énormément le peintre. Non pas, qu'elles fussent impolies ou qu'elles abîmassent les meubles (si tant est qu'il y avait des

meubles dans cette hutte). Au contraire. Elles étaient pleines de respect et d'attentions.

Mais elles restaient assises à les fixer continuellement, lui et sa femme. Avec dans le regard une sorte de plaisir indescriptible. De temps à autre, elles poussaient un profond soupir, se frottaient les mains, puis se remettaient à les observer. C'est cela qui le troublait. Il ne pouvait rien faire. Comme s'il était sur scène pour la première fois, des milliers de paires d'yeux braquées sur le moindre de ses mouvements.

Pour elle, ce fut différent. Comme si leur présence lui avait donné confiance en elle, pour la première fois de sa vie. Il y avait dans ses attitudes, dans sa démarche une nouvelle assurance. Et dans sa voix même, un ton nouveau : une nouvelle fermeté. Mais l'éclat de ses yeux ne révélait pas seulement l'assurance. On y voyait aussi le bonheur. Elle était heureuse parce que les autres ne l'étaient pas, ou qu'elles l'étaient moins qu'elle. Un bonheur qui n'existe que chez les femmes.

Et comme ce bonheur était spécifiquement féminin, les vagues de ses effluves finirent par envelopper les vieilles demoiselles. Comme asphyxiées par une senteur trop riche, celles-ci ne purent plus tenir en place. Elles feignirent d'avoir trop chaud, saisirent leur mouchoir, puis sortirent éventer leur visage à la mer.

A cet instant d'ailleurs, venue du large, une rafale de vent déferla vers la plage, annonçant de la pluie pour la nuit.

Seule une vieille dame, peut-être la plus âgée, était restée sur son banc, continuant à darder l'épouse du peintre de regards pénétrants. L'espace d'un regard étrangement fixe et perçant les rides de son visage semblèrent s'effacer. Puis, réapparurent peu après autour de ses lèvres plissées. Ses yeux alors reflétèrent l'amusement.

La femme du peintre fut surprise de ce brusque changement. C'était étrange. Tout à coup, elle avait été obligée de perdre son regard en mer à travers la fenêtre. Tandis que le sourire de la vieille fille s'intensifiait : étirant les commissures de ses lèvres couleur de cendre. Celle du sang des personnes âgées.

Puis, la vieille se leva. Elle sortit sans se retourner. D'une démarche ferme, elle prit le chemin du retour.

La voyant partir, les autres demoiselles, comme une compagnie de canards dans la vallée au coucher du soleil, se mirent en rang par deux et lui emboîtèrent le pas.

Furieuse, la femme du peintre les regardaient partir. Quand les grondements de tonnerre annoncèrent une averse immédiate – non pas pour cette nuit – et que les vieilles filles effrayées se mirent à courir précipitamment, elle éclata de rire. Le corps tout secoué.

Lorsque son rire s'éteignit tout à coup, elle gonfla ses poumons d'autant d'air que possible. Puis, s'esclaffa à nouveau. Tout en sentant que son rire n'était pas naturel. Son rire sonnait faux. Il était forcé. Elle s'était forcée. Pourquoi ?

Quelque chose d'acide flottait aux coins de sa bouche. Tandis que la nausée saisissait tout son être. Elle était en pelote : sentiments et pensées emmêlés comme des fils multicolores en une masse confuse.

ELLE S'ETAIT FORCEE, pourquoi ?

Elle essayait de les dénouer un par un. Qu'est-ce qu'elle n'aimait pas chez ces vieilles ? Elles ne lui avaient rien fait. Elles étaient juste venues admirer son bonheur conjugal. Peut-on haïr de telles personnes ?

Le remords envahissait son cœur, sa poitrine, le creux de son estomac. Tout son être. Elle avait les larmes au bord des yeux.

Elle revoyait ces pauvres vieilles, affolées par le tonnerre...

Elle sanglota. Appuyée au pilier de la hutte pour ne pas tomber.

Puis ses pleurs cessèrent. Ses yeux séchèrent. Pourquoi la plus âgée l'avait-elle regardée d'une si étrange façon ? Elle l'avait fait souffrir, affolée comme un oiseau pris au piège...

Pourquoi ?

Elle avait ri aussi, et c'était comme si le rictus de ses lèvres la repoussait dans l'utérus de sa mère. Qui était cette vieille ?

Qui est-ce ? Oui, qui est-ce ?

L'image des vieilles filles trotinant derrière la plus âgée a resurgi. Ne l'avait-elle pas vue s'affaler à plat ventre par terre, puis être relevée tout de suite

par ses amies accourues à toutes jambes ? N'avait-elle pas vu ensuite la pauvre vieille se redresser péniblement et continuer son chemin en boitant ? Puis, un trait de la lumière du couchant révéler sur son visage, qui s'apercevait même depuis la hutte, ses efforts pour dissimuler une douleur atroce !

Et elle, elle avait ri... d'un rire forcé.

C'est comme si brusquement, elle trouvait un fil rouge dans la pelote emmêlée de son for intérieur. Elle le tire, elle suit lentement cette ligne.

Peu à peu ce fil lui montre le lien qui relie son rire forcé à ses sanglots de tout à l'heure. Son rire n'était qu'une autre façon de pleurer...

Le tonnerre gronda à nouveau. La mer était couverte d'écume. Les vagues se brisaient sans relâche. Les gouttes tombèrent une à une. Au plus fort de l'averse, elle était toujours debout, à la fenêtre de sa hutte. Le coeur tout à fait sec au beau milieu de ce déluge...

Le lendemain, elle était malade. Partout elle voyait le sourire de la vieille. Dans l'ombre des bambous tressés ou du sol sableux de la hutte ; dans les battements de son coeur ; dans les images confuses que ni ses sentiments ni ses douleurs n'arrivaient à fixer.

A travers ses yeux fermés qui auparavant étaient jaune sombre, le terrifiant visage resplendissait et s'empourprait. Il avait les dents longues, acérées, saillantes et jaunes, si jaunes... Mais c'étaient surtout ses yeux. Deux boules noires oppressantes... D'une noirceur qui absorbait jusqu'à sa propre couleur, se fondait puis s'épaississait, mêlée de jaune...

Puis la vieille s'évanouit. A sa place il y avait maintenant un représentant de la prime humanité.

Un homme ? Il avait le front étroit. L'arcade zygomatique proéminente. Le nez épaté.

L'Homme ? A-t-elle été projetée dans l'histoire, face au Pithécanthrope, au Sinanthrope, à l'Australopithèque ou à l'Homme de Néanderthal ?

Le jaune s'épaississait, se condensait. Tout était jaune... Avec au centre de ce système solaire, le visage terrible de la vieille...

Elle cria. Elle croit qu'elle a crié le nom de son mari.

Son nom ! Connaît-elle même son NOM ? Sait-elle qui il est ? A-t-il seulement un nom ? Pendant leur mariage à la mairie, il avait seulement écrit : DOUBLE N (NN) (*nomen nescio, non nominandus*), d'un air entendu en la poussant du coude.

A l'hôtel, elle avait tout de suite été attirée par une de ses toiles « abstraite » représentant un clown avec un trou à la place du visage. Son titre : DOUBLE N (NN).

Depuis, elle ne l'avait jamais appelé DOUBLE N (NN), un nom qu'elle aimait bien pourtant. En fait, elle n'avait jamais ressenti le besoin de lui donner un nom, même pas MONSIEUR, CHERI ou FRERE.

Et même... oui, elle se rend compte maintenant qu'elle ne lui a jamais dit « vous » ou « tu ». Leur relation était si directe, que chacun réagissait aux sentiments et aux pensées de l'autre du plus profond de son instinct amoureux.

Jamais, ils n'utilisaient la deuxième personne. La troisième non plus, ils ne parlaient jamais d'un tiers, des autres... Elle avait accepté de s'unir avec l'homme qui était devenu son mari, comme une réalité. Peut-on refuser la réalité ?

Un beau jour, elle marchait tranquillement et sans se méfier dans cette rue. Tout à coup quelque chose était tombé du ciel, qui l'avait renversée. Que cette chose fût un homme, que le ciel fût une chambre au quatrième étage d'un hôtel, elle ne l'avait su que plus tard. Quand cela n'avait plus aucune importance pour elle...

C'était réel... Elle l'avait accepté comme tel... un point c'est tout. De même que tout ce qui avait suivi. Car tout était la conséquence logique de cette prémisse. Tout ce qui est arrivé depuis le début était une réalité qu'elle avait acceptée A PRIORI.

Et l'homme qui est devenu son mari en faisait partie. C'est pourquoi elle l'avait accepté sans lui demander sa carte de visite, d'identité, ou de groupe sanguin à la Croix rouge. Elle avait accepté qu'il fût artiste-peintre. Son

corps maigre. Son grain de beauté à droite de la lèvre supérieure. Son tempérament passionné. Ses changements d'humeur sans rime ni raison, mais fonction de l'espace et du temps où le hasard le plongeait. Elle avait accepté sa bouche et sa mauvaise haleine : il ne touchait jamais une brosse à dents.

Elle avait accepté l'odeur trop forte de son corps : il se lavait rarement. Et ses manies : il se rinçait la bouche et se curait les dents après le repas. Il rêvassait, laissant flotter sa pensée dieu sait où, quand on voulait lui parler sérieusement. Il ne voulait jamais sortir, ne dansait ni ne bavardait jamais. Il fuyait dès qu'un snob l'approchait. Oui, toutes ces manies et bien d'autres encore, elle les avait acceptées. Sans protestations ni commentaires.

Lui non plus n'avait jamais posé de questions. Qui était-elle ? Et ses parents ? Avait-elle un ancien ou futur fiancé ou mari ? Qui sait si elle n'avait pas déjà un enfant ? Quand on l'interrogeait sur sa femme ou sur les circonstances de leur mariage, il répondait seulement : je suis tombé...

Sa femme l'avait accepté sans conditions. Aurait-il eu tort d'accepter qu'elle l'acceptât ? L'aimait-il ? Quelle question : c'était sa femme !

Telle qu'elle était ! C'était la condition sine qua non. Elle existait. Tout était déterminé par cette prémisse. Entre autre chose, le fait qu'il l'aimât. Le divorce n'est pas une maladie de l'amour. C'est même au contraire une preuve d'amour. Si chacun se remarie de son côté et aime son nouveau conjoint.

Aimons-nous encore notre ancien conjoint ? Fausse question. Ne subsiste que la mémoire. Comme le souvenir de notre nourrice. Ou de la cuisse de poulet frit que nous avons mangé la veille.

Et celui ou celle qui reste seul ? Oui, oui, ils jouent les otages d'un unique et grand amour. Comme les nonnes et les séminaristes. On fera d'eux des héros de la fidélité, héros de l'Amour avec un grand A.

Sont-ils sincères ? La fatigue qu'ils éprouvent après chaque accès de passion maîtrisé, prouve que ce sont des clowns. Qui adorent la lumière des projecteurs, les discours préparés à l'avance et préfèrent le cadre au tableau. Car eux seuls connaissent l'amertume de la condition d'otage. Ou de héros. Personnages publics, ils ont une liberté de mouvement réduite. Ils font les gros titres des journaux. Mais savent-ils les journalistes, ce qui se passe dans la tête de ces personnages publics lorsque au retour de quelque réception

ou rituel, très tard la nuit, ils ôtent leur costume officiel et complètement nus, ils se regardent dans la glace ? Non. Vivants, les héros n'existent que pour la rue, les jours de fêtes nationales. Pour les morts, cela va sans dire. Car il n'y a de véritable héros que mort.

L'image jaunie de la vieille, ne la lâchait plus. Comme si elle avait pénétré dans son corps en se cachant. A présent ses yeux, ses ongles, sa peau ont viré au jaune. Et jaunissent toujours davantage.

Un jour, sa salive devint jaune. Surprise ! D'un jaune concentré qui la différenciait de celle d'un malade ordinaire. Elle a pris un miroir. Mais comment pourrait-elle apercevoir son visage déjà jaune dans un miroir jauni ? Que peut donner du jaune sur du jaune ?

Elle a crié. Ou le croit-elle seulement ? Elle ne sait pas. Simplement, rien ne se produit qui atteste ou démente qu'elle a crié.

Elle est triste. Pour la première fois elle voudrait que son mari soit à ses côtés – ah ! Pourquoi n'est-il pas là cette fois ?

Jusque là, l'espace et le temps n'existaient pas pour eux. Il n'y avait aucune distance entre elle et lui. Ils ne faisaient qu'un. Comme leurs corps. Elle savait immédiatement ce qu'il attendait d'elle. Peut-être au moment même où le désir naissait en lui. Et lui aussi la comprenait instinctivement.

Elle connaissait chaque pore de sa peau. Le nombre et la place de ses grains de beauté. Les battements de son cœur, sa respiration, la puissance de son désir, les inflexions de sa voix et de ses ronflements quand il dormait. Bref, elle le connaissait.

Le connaître ? Ah, en fait elle était son propre mari ! Et lui c'était ELLE. Deux corps pour une même personne.

Mais ce qu'elle vient de ressentir a remis en cause toute son existence dans une réaction en chaîne. Comment pourrait-elle être sûre que ce qui s'est produit ne se reproduira pas ?

Elle le voulait à ses côtés. Et lui, n'est PAS venu. Peut-être tout à l'heure par exemple, elle aura envie qu'il lui mordille l'épaule dans une de ces étranges caresses de son cru. Qu'advient-il s'il ne vient pas ? S'il ne mordille pas son épaule ?

Non ! Elle ne veut pas y penser. Elle a peur d'être déçue.

Comme cet amateur de loteries qui attend avant de chercher son numéro sur la liste des gagnants. Retardant ainsi le moment de sa déception. Certes il ne gagnera RIEN ! Mais ce délai prolonge son rêve : si je gagnais cinq millions... Alors qu'au fond de lui, il sait très bien qu'il ne gagnera PAS, qu'il ne gagnera JAMAIS !

Et chaque fois il achète un billet...

Son mari est venu à ses côtés lui mordiller l'épaule. Et elle ne voulait pas ! Ou bien suppose-t-elle seulement qu'elle ne voulait pas ? Elle ne sait plus. Mais sa présence et ses caresses ne lui ont donné aucune satisfaction. Et encore moins du plaisir.

Elle est pleine de haine. Elle le hait. Et se hait elle-même, de n'avoir éprouvé ni satisfaction ni plaisir au contact de son époux.

Elle est pleine de haine. Elle hait sa haine. D'autant plus que celle-ci arrive au mauvais moment. Elle ne l'attendait pas.

Son mari lui sourit. DU JAUNE INTENSE QUI SOURIT. Ou bien suppose-t-elle seulement que c'est lui couvert de jaune qui sourit ? Elle essaie de trouver le fil de tout ce qu'elle a pu éprouver sentir et penser jusqu'à présent.

Car par dessus tout, elle se rend compte maintenant de la confusion de ses sentiments et de ses pensées. Et son trouble augmente d'autant plus qu'elle se sait troublée.

Comme ces malades mentaux qui sont encore assez sains pour se savoir malade. Parfois même, outre le diagnostic, ils connaissent la thérapie. Dites-moi maintenant, s'il sont malades ou parfaitement normaux ?

Quel malheur, pour un psychiatre de tomber sur pareil patient ! Il se sentira comme une petite souris devenue le jouet d'un gros chat noir et pervers. Chaque seconde, il sera obsédé par cette question : son patient est-il malade

ou pas ? Jusqu'au jour où il se la posera pour lui-même. Le psychiatre est psychotique, voilà le vrai message de la psychiatrie.

Une sensation de paralysie transperce son corps. Rigide comme de l'acier. Elle se débat. Son mari pleure – ou bien suppose-t-elle seulement qu'il pleure ? Du moins, aperçoit-elle quelques gouttes cristallines perler aux coins de ses yeux.

Puis elle voit avancer le bout de ses doigts vers elle. Vers ses cheveux. Elle sent qu'on les touche, qu'on les effleure. De là, les doigts avancent lentement vers son visage en caresses douces et légères.

Les gouttes cristallines se sont multipliées et finissent par ruisseler, inondant ses joues. Personne ne saurait prédire où elles s'arrêteront. Elles ont dépassé son menton et son cou et pénètrent maintenant sous le col de sa chemise.

C'est la première fois qu'elle voit son mari pleurer. Ou bien, suppose-t-elle qu'elle le voit pleurer ? D'ailleurs, est-il capable de pleurer...

Elle le connaît sous toutes ses coutures. Il était très dur et avait le coeur sec. Comme un désert vide de toute trace d'humidité. D'où aurait pu poindre une larme ? Elle ne l'a jamais vu touché ou ému. Son visage ressemblait à ces masques en bois très dur. Et jamais sa respiration ne variait. Ou le ton de sa voix. Ou son humeur. Un soir, la femme d'un pêcheur était venue les trouver, elle avait raconté que son mari avait péri dans une tempête, qu'elle n'avait plus de riz chez-elle, que ses enfants pleuraient de faim, lui n'avait rien dit. Il avait attendu calmement que la veuve achevât son récit et essuyât ses larmes. Puis, toujours tranquille, il était sorti. Il avait redressé son col, s'était mis à siffler sa chanson préférée en regardant le ciel, et avait joui de sa promenade au crépuscule sur la plage. Lorsqu'il était rentré très tard dans la nuit, très content, il avait embrassé sa femme, et lui avait montré d'étranges coquillages qu'il n'avait jamais remarqués auparavant...

La question suivante est encore plus difficile. Pourquoi son mari, pleure-t-il ? Parce qu'elle est malade ? Parce qu'elle, sa femme, voit le monde devenir de plus en plus jaune ? Pleurerait-il encore, si elle le voyait virer au bleu par exemple, au rouge, au vert foncé ? A-t-il jamais pleuré auparavant, parce que le monde manquait de couleurs ? Le manque de couleurs n'est-il pas lui-même une couleur ?

Ses pensées sont emportées par un tumulte. Comme dans une tourmente. Elle voit des points d'interrogation voltiger dans son crâne. Petits, grands, beaux, laids, de toutes les couleurs. Mauves, bleu-ciel, gris, bruns. Certains sont jaunes...

Un point d'interrogation jaune ?

Elle sursaute. Le corps raidi. Aussi rigide que l'acier, sa main saisit celle de son mari.

Il est surpris. Elle lui fait mal.

– Va-t-en ! Va-t-en !

Elle crie. Ou bien... suppose-t-elle seulement qu'elle a crié ?

Il est parti. Ou bien... suppose-t-elle seulement qu'il est parti ?

Son mari ? Ou bien... suppose-t-elle seulement que cet homme, celui qui était à ses côtés, qui lui a mordillé l'épaule, qui a caressé ses cheveux et qui pleurerait... c'est son mari ?

Elle ne sait plus.

Elle ne sait plus, ne sait plus, ne sait plus !

Elle sait seulement que maintenant la hutte est vide. Tout à fait vide, il n'y a plus qu'elle...

Comme elle voudrait pouvoir sauter, se lever, rattraper cet homme, l'embrasser et lui demander pardon.

Comme elle voudrait courir avec lui sur le sable mouillé de la plage, construire des châteaux qui seraient détruits par les vagues mourantes.

Comme elle voudrait ramasser des coquillages avec lui et choisir les plus étranges pour s'en faire un collier.

Comme elle voudrait éparpiller avec lui les restes du repas sur la plage pour leurs amies les hirondelles de mer qu'ils connaissent si bien.

Comme elle voudrait jouir de tout cela encore une fois, avec cet homme – Ah, au diable ! Peu importe qu'il soit vraiment son mari ou non.

Le vide de la pièce semble se concentrer autour d'elle, puis soudain prend la forme d'un animal qu'elle n'a jamais vu. On dirait un gros chat avec une énorme corne entre les yeux.

L'étrange chat sourit. Et s'avance vers elle en remuant la queue. Il lui lèche la main, le pied. Il va lécher sa tête et son visage, mais elle ne veut pas, elle

est révoltée. Il est si... JAUNE ! D'un JAUNE concentré, il est tout entier couvert de JAUNE...

Tout à coup, l'homme qui regardait la mer, debout sur le versant de la colline non loin de la plage, a entendu un long cri perçant. Ou bien... suppose-t-il seulement qu'il a entendu un cri ?

La mer était calme. Parcourue de frissons cendrés.

Une sterne piqua vers l'écume d'une vague brisée et saisit un petit poisson. Puis très vite, elle remonta au ciel, emportant sa proie dans son bec.

Le soleil commençait à décliner.

Au loin, la barque d'un pêcheur peignait un point blanc irradiant au milieu de l'orange qui luttait contre l'obscurité et la sombre écarlate du soleil mourant.

L'homme était toujours debout, cloué sur le versant de la colline.

SEPT

LE lendemain, l'artiste-peintre s'occupa de l'enterrement de sa femme. Il se rendit d'abord au service de la santé à la mairie, puis au registre de l'état civil.— Elle n'est plus, déclara-t-il d'une voix blanche aux employés.

— Qui elle ? demanda le préposé à l'état civil, décontenancé.

L'artiste-peintre se mit à rire. Puis, il rappela au fonctionnaire que c'était justement lui qui les avait mariés en prenant le bon brigadier de police comme témoin.

— Ah, c'est elle ? Ha ! ha ! ha ! Que ne le disiez-vous plus tôt ? Ha ! ha ! ha !

Il riait de bon coeur, plein de jovialité.

Tout à coup, les dernières notes de son rire furent comme avalées par un ogre. Disparues, elles le laissèrent ahuri.

— Elle n'est plus ?

– C'est cela, elle n'est plus ! Et je demande à la mairie de bien vouloir enregistrer son décès dans les formes. C'est la raison de ma présence ici.

Il rit trop fort et sortit.

Puis il se dirigea vers une entreprise privée des pompes funèbres. Il devait y présenter des imprimés qu'on lui avait donnés aux trois services de la Mairie. L'entrepreneur privé des pompes funèbres lui en remit d'autres qu'il plia rapidement pour les mettre dans sa poche.

– Holà ! Holà ! protesta celui-ci.

– Pourquoi Holà ! Holà ! ?

– Vous devez remplir ces formulaires ici et maintenant.

– Ici et maintenant, et pourquoi ?

– Pour que nous puissions enterrer votre femme légalement. Sans ces formulaires, notre entreprise aura le regret de ne pas pouvoir honorer votre commande.

– Ma commande ? hurla le peintre.

– Oui, une commande. Il s'agit bien de cela, n'est-ce pas ? Bien écoutez-moi, je vous prie. Ces formulaires que vous devez remplir et signer, attestent que nous ne sommes pas impliqués dans un acte illégal à l'égard de l'Etat.

– L'Etat défend-il d'enterrer les morts ? s'écria le peintre.

Il avait la nausée. Devoir rester plus longtemps face à face avec cet entrepreneur des pompes funèbres qui maniait une langue de diplômé de droit civil, l'écoeurait.

– Hum, tout dépend du genre de mort.

– Le genre ?

– Oui, le genre. Certains morts sont le fruit d'un meurtre. Là encore, il convient de distinguer. Il y a ceux qui ont été assassinés légalement : les condamnés à mort par exemple, ou ceux qui se sont fait tuer à la guerre. En tant qu'entreprise privée, nous sommes assez peu concernés par de pareils cas. Humm, vous savez bien que les dépouilles de héros sont l'affaire de l'Etat. Puis, ceux qui ont été tués illégalement. Les exemples ne manquent pas : cambriolage-assassinat, viol-meurtre, etc., etc...

Qu'elle était grande, l'envie du peintre de classer ici et maintenant l'ordonnateur privé des pompes funèbres dans une des catégories qu'il venait de mentionner ! Il était furieux. Tous les morts sont DU MEME genre, n'est-ce pas ? Ce sont tous des cadavres. Des défunts. Un point c'est tout. Il détestait les complications dont les hommes ont entouré la mort, avec ce qu'ils appellent la criminologie, la « criminalistique » et Dieu sait quoi encore.

– Et si je ne veux pas remplir ces formulaires ?

– Je me demande si vous ne connaissez pas déjà ma réponse, rétorqua l'ordonnateur avec un large sourire.

Les interstices entre ses dents apparaissaient : jaunes et noirs mêlés d'un certain nombre d'autres couleurs indéfinissables.

– Bon ! Si c'est comme ça !

L'artiste-peintre déchira les formulaires, avec un large sourire : jouissant du spectacle de la stupéfaction de l'ordonnateur. Les coins de la bouche de celui-ci remontaient, dessinant la grimace qui déformait son visage chaque fois qu'il était surpris sans savoir pourquoi.

– Je vous salue ! cria-t-il en partant.

– Attendez, attendez un moment, glapit l'ordonnateur privé, agrippant les deux mains du peintre.

Surpris, celui-ci s'arrêta, renonçant à sortir. L'ordonnateur semblait tout affolé. Les yeux sauvages, les cheveux ébouriffés par la main dont il se grattait machinalement la tête sans s'en apercevoir. Il offrait le spectacle d'une personne excitant à la fois la terreur et la pitié.

Le peintre essaya de maîtriser ses sentiments.

– Est-ce que je ne vous ai pas clairement signifié que je n'avais plus rien à faire avec vous ? déclara-t-il avec une emphase toute théâtrale.

– Eh, bien, je ne suis pas très sûr d'avoir bien compris, répondit l'ordonnateur avec une feinte excitation. Je crains qu'à la fin, vous ne soyez obligé, bon gré mal gré, d'en passer par nous. Comme vous voyez...

Le peintre bouillait. Submergé par la nausée. Il ne supportait pas d'entendre quelqu'un s'exprimer de cette façon. Surtout avec des phrases qui commençaient par « Comme vous voyez... » ou « Comme vous le savez

tous... ». Il ne supportait pas les essayistes ratés qui se travestissent en on ne sait quoi dans le monde. Il n'avait pas de patience pour ces employés qui se donnent des airs en s'exprimant sous forme d'essai.

A fortiori, lorsqu'il s'agissait de quelqu'un établi à son compte et, qui plus est, entrepreneur privé des pompes funèbres !

– Faites-moi confiance ! Je n'aurai plus rien à faire avec vous. Maintenant, ni jamais.

L'ordonnateur fut impressionné par ces derniers mots « Maintenant, ni jamais ». Un bon titre pensa-t-il, mais le titre de quoi, il ne savait pas.

– Vous ne vous rendez peut-être pas compte que vous allez être à l'origine d'un grand scandale, peut-être le plus grand que notre pays aura connu en ce siècle ?

– Un scandale ? Permettez, de quel scandale parlez-vous ?

– Vous allez laisser feu votre épouse, sans funérailles.

– Ah, oui ? Mais qui vous dit que ma femme morte, est ENCORE mon épouse ? C'est une femme morte. Semblable aux autres femmes mortes. Si je devais me préoccuper de chaque femme morte, que me resterait-il pour moi ?

L'ordonnateur fut abasourdi, anéanti. Comme s'il se trouvait nez à nez avec un fantôme en plein jour. Comme si l'on venait de déverser des gravillons dans son crâne.

Le peintre se délectait de le voir, chanceler devant lui, sous le coup de l'étonnement. Il se sentait chatouillé par l'envie d'un défi passionnant. Répondre essai par essai, discours par discours, sermon par sermon.

– Lorsque vous avez présenté les différents genres des cadavres, tout à l'heure, j'ai regretté que vous ne mentionniez pas la mort par suicide. Ou pour employer votre langage, un mort, fruit du suicide. Ce n'est pas que vous ayez omis de le faire. Non ! Vous êtes bien trop roublard. Vous saviez que le développement de votre analyse vous y conduisait fatalement. Alors, vous avez coupé court avant, adoptant l'attitude de celui pour qui le champ de la problématique évoquée, ne va pas jusque là. Vous êtes un philosophe dangereux qui fonde ses vérités premières sur l'exposition de demi vérités. Ainsi vous avez brillamment réussi à écarter la difficulté de classer LA MORT par suicide dans on ne sait quel genre. S'agit-il d'une forme légale ou illégale de décès ? Existe-t-il des suicides légaux et illégaux ? Vous voyez vous-même quels tourments et quelles épines vous vous êtes épargnés. Je

parle des tourments et des épines qui font honte aux grandes religions parce qu'elles ne sont sûres ni de leur attitude ni de leur conviction à ce propos. Imaginez, certaines sont allées jusqu'à proscrire l'ensevelissement de tels cadavres dans les cimetières publics. Il est interdit aux prêtres de les approcher. Encore plus de prier pour eux. Non ! Ces dépouilles sont condamnées à jamais. Les pauvres ! Les tourments les ont chassées de cette terre. Ce sont les tourments qui les attendent dans l'éternité. Pouvez-vous imaginer les souffrances et le martyre du supplice éternel ? C'est d'ailleurs là, l'erreur des grandes religions. L'éternité ôte toute sa charge punitive au supplice ; puisqu'elle en fait une habitude, elle le ramène à l'ordinaire. Alors que justement, quelque chose ne participant pas d'une punition serait interprété différemment : comme un tourment ! Voilà pourquoi, la menace de l'Enfer ne fait plus peur à personne. S'il est éternel, ce qu'il est convenu d'appeler l'Enfer ne désigne en fait qu'une autre forme d'existence. Inutile de s'en effrayer : il est éternel. Et ce qui est éternel est forcément bon. Sinon ce ne serait pas éternel. Voilà aussi pourquoi, le nombre de suicides augmente ces derniers temps. On le considère même comme « une solution moderne ». Et cela, indépendamment de notre interprétation personnelle de ce qui est résolu ou moderne. Pour moi en effet, ce n'est pas tant la question de la modernité qui est intéressante dans la problématique du suicide, mais son caractère probant. C'est la énième preuve que la dimension tragique est le propre de l'Homme. Je veux parler de sa grandeur. La majesté tragique de son être intime. Tant que cette dimension tragique perdurera, l'être humain sera toujours prêt à s'aider lui-même. Et nous n'aurons nul besoin de nous inquiéter du destin de l'humanité, même après 10 Apocalypses. Elle renaîtra toujours.

Il s'arrêta un moment pour remplir d'air ses poumons presque vidés par son long discours. Les yeux allumés par un reflet de soleil sur la tête chauve-lisse de l'ordonnateur privé des pompes funèbres, il déclara :

– C'était la dernière partie de l'essai que vous avez volontairement écourté tout à l'heure. Et si je vous hais maintenant, c'est de me l'avoir fait prononcer à votre place. Je vous salue !

Il sortit.

La nouvelle de la mort de la femme du peintre s'était répandue dans toute la ville. Puis dans tout le pays. Télégrammes et gerbes de fleurs submergeaient la petite hutte au bord de la mer.

L'intelligentsia nationale prit le deuil. L'aéroport débordait de l'animation causée par l'accueil des délégations culturelles étrangères venues pour assister aux funérailles.

Très vite la hutte ne fut plus une hutte. Ensevelie, sous les télégrammes et les gerbes de fleurs. Pour le prestige de la ville et le sien, le Maire – l'ancien Adjoint, devenu Maire – avait fait transporter le corps au dépôt de l'hôpital municipal. La capacité d'hébergement de la cité ne suffisait plus pour accueillir les marques de l'attention nationale et internationale portées à ce cadavre.

Les propriétaires d'hôtels jubilaient. Ils n'avaient pas assez de chambres pour ces visiteurs qui payaient en devises étrangères, changées à des taux parallèles très avantageux. Greniers, logements de service, garages furent rapidement métamorphosés en chambres d'urgence louées à des tarifs exorbitants. Beaucoup de particuliers transformèrent leur maison en pension de famille. Bref, la mort de la femme du peintre fut pour tout le monde en ville, une chance extraordinaire de rafler un maximum de bénéfices.

Tout à coup, la foule qui allait accompagner la dépouille au cimetière s'agita. La délégation des peintres et critiques qui se tenait prête à transporter à tour de rôle le cercueil, aussi. Le Maire semblait très pâle. On l'apercevait, en grande discussion avec un certain nombre de fonctionnaires, dont aucun ne paraissait pouvoir résoudre l'épineux problème qui se posait.

Très vite chacun sut ce dont il retournait, mais personne ne put rien faire. Le corps de l'épouse du peintre n'avait pas de papiers !

Tout le monde était choqué. Serait-il possible d'enterrer un mort sans formulaires légaux ? D'autant plus, que le gouvernement officiel – représenté par le Maire et d'autres administrateurs civils – allait participer aux funérailles ?

Les gens qui attendaient debout depuis longtemps le départ du cercueil pour le cimetière, avaient des crampes dans les pieds. Chacun chercha à s'abriter du soleil de midi.

La délégation des artistes-peintres s'énervait, elle envoya des émissaires au groupe de fonctionnaires qui semblaient toujours en discussion. Ils en étaient toujours au même point : aucune solution n'était trouvée !

Parmi eux, se tenait un homme d'âge mûr. Sa tête chauve et lisse se remarquait lorsque de temps en temps, il enlevait son haut chapeau noir. Comme tout le monde il était tout de noir vêtu, mais la coupe de ses habits le distinguait des autres. C'était l'ordonnateur des pompes funèbres avec lequel notre peintre avait eu des mots tout à l'heure.

Il sanglotait...

– Ah, j'aurais tant de plaisir à m'occuper de l'enterrement de la défunte. Un enterrement de première classe. Un cercueil de première classe, en bois de première qualité. Un linceul en satin blanc. Et tout cela, je le ferai gratuitement...

– Puis-je vous demander la raison de cette démonstration grandiose de votre bonté ? l'interrogea le Maire d'un ton soupçonneux.

– Une démonstration ? Monsieur le Maire ! Ne pouvons-nous plus témoigner notre respect et notre admiration à notre ami ? Je vous annonce que le peintre qui était le mari de la défunte quand elle était encore vivante, est un bon ami à moi. Mon meilleur ami, même si cette amitié est toute récente. Je tiendrais pour une grâce qu'il acceptât d'être toujours mon ami après que toute cette agitation sera terminée. Ah, c'est vraiment un grand ami ! Un grand homme ! Un génie !

Il s'interrompt un instant pour avaler sa salive et essuyer ses larmes. Puis, reprit :

– Pour en revenir au problème que nous affrontons ensemble, malheureusement, je ne peux toujours pas enterrer la défunte sans ces formulaires. Sauf... eh, bien, Monsieur le Maire, sauf si vous acceptez d'en prendre la responsabilité.

Le Maire fut bouleversé. Qu'il en prenne la responsabilité ? Lui ? Qu'il l'assume ? C'est vrai qu'il avait l'habitude. C'était son travail quotidien de Maire. Mais jusqu'à présent toutes les responsabilités qu'il assumait, concernaient LES VIVANTS. Jamais les morts ou les cadavres. La demande de l'ordonnateur était irrecevable.

Non ! Accepter serait ravalé l'institution publique au même rang ou à peu près, qu'une entreprise privée des pompes funèbres. Un maire tel que lui, ne serait-il au fond, ni plus ni moins que le contremaître d'une entreprise faisant le commerce de la mort ?

– Non !

Il fut surpris par la force de sa voix. Il avait crié pour lui-même, pour couper court à ses pensées sur le rôle de l'Etat fossoyeur.

– Est-ce que je peux considérer Monsieur le Maire, que votre réponse délie désormais mon entreprise et moi-même de toute obligation envers la défunte ?

Impasse ! Ce mot clignotait dans le crâne du Maire.

Il appela. Le chef de la police municipale accourut. Le Maire dit quelque chose. Il opina.

Non ! Ses subordonnés n'avaient pas trouvé ce maudit peintre ! Tous les égouts, tous les sentiers, tous les recoins obscurs de la ville avaient été passés au peigne fin, en vain. L'artiste-peintre, époux de la défunte restait introuvable.

– Où peut-il être ? Où ?

Le chef de la police se grattait derrière les oreilles. C'est tout ce qu'il pouvait faire. Il ne savait rien, grand Dieu ! Il était en colère. Si je voyais ce maudit peintre, je le tuerais !

Pendant ce temps, la foule venue en masse accompagner le cercueil s'était dispersée. Comme il ne se passait rien, beaucoup s'étaient égayés sous les arbres pour s'abriter de la chaleur du soleil.

Certains avaient ôté leurs habits... surtout les costumes noirs, dont les vestes servaient de coussins ; allongés sous les arbres, ils plaisantaient. Quelques-uns jouaient aux *balmas*.

Voyant que les funérailles tournaient au déjeuner sur l'herbe, le Maire se sentit piqué au plus vif de son sens des responsabilités. Imaginez-vous ! La photo de ces gens dépenaillés jouant aux *balmas*, s'étalant sur les premières pages des journaux étrangers ! Quels seraient leurs commentaires sur les rites funéraires et le respect des morts de ce pays ?

Non ! Il ne voulait pas être la cible des quolibets lors d'une prochaine séance parlementaire.

Il décida de convoquer une séance exceptionnelle du conseil municipal. Comme tous les membres d'honneur ainsi que tous les fonctionnaires importants de la commune étaient là, la réunion pourrait se tenir tout de suite et sans beaucoup de préparatifs – c'est-à-dire ici même, dans la cour de la morgue !

On devrait rester debout ? Eh bien tant pis ! Il fallait commencer.

Il fut impossible de tenir à l'écart les gens venus en nombre, afin qu'ils ne participent pas au débat.

La séance fut ouverte sur le champ et l'ordre du jour adopté immédiatement. Le Maire, pouvait-il ou pas, au nom de la municipalité et au nom du pays, donner l'ordre d'ensevelir feu l'épouse de l'artiste-peintre sans les formulaires réglementaires ?

Un membre d'honneur qui avait suivi un temps les cours de la faculté de droit, développa des théories sur le rôle de l'Etat : en fin de compte l'Etat pouvait être considéré comme une personne, tel était l'argument de son discours. Et de ce point de vue, assumer certaines responsabilités incombant à une autre personne, notamment celles d'un de ses sujets. Mais la question restait pendante de savoir si ce transfert de responsabilité était de la responsabilité de l'Etat et sur quelle morale il se fondait.

Cet exposé hors sujet sembla produire son effet sur l'assemblée. L'ex-étudiant en droit se rengorgeait, même si au fond de lui un problème le titillait. Ne venait-il pas de réciter mot pour mot un des cours de son ancien professeur ?

– Alors, quelle conclusion en tirons-nous ? demanda le Maire fatigué, essoufflé, mécontent.

Personne ne pouvait répondre à cette question. Que répondre ? Tout à l'heure chacun avait participé au débat, qui était devenu de plus en plus

complexe et s'était fourvoyé. Chacun avait donné son avis sur un détail et la somme des opinions ne prenait pas en compte tout le problème posé.

La séance faillit être suspendue, mais comme le soleil avait déjà beaucoup viré vers l'ouest, on continua.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'époumona le Maire, fatigué, essoufflé, mécontent.

Son cri résonna silencieusement parmi la foule qui se pressait. Tous s'agitaient sous le fouet du soleil couchant. Les yeux braqués sur le Maire. Ils le prenaient en pitié tout en se félicitant de ne pas avoir à prendre cette décision déterminante.

– Bon, puisque c'est ainsi ! déclara-t-il après un moment.

Ils furent surpris de constater ce brusque changement d'attitude. Il semblait avoir retrouvé ses forces et sa forme. Disparu aussi, le ton rauque de sa voix. La voici maintenant pleine, forte et assurée.

– Par ces quelques mots, je voudrais remercier cette dépouille, l'artiste-peintre qui fut son époux pendant qu'elle vivait encore, vous tous aussi, et enfin les circonstances qui nous ont conduits à une telle situation. Quel enseignement devons-nous tirer de tout cela ? C'est qu'en fin de compte nous ne pouvons échapper à cet acte définitif : CHOISIR. Peu importe l'objet de notre choix : la notion même de choix fonde notre existence. Si mon existence – dans des circonstances comme celles d'aujourd'hui – a un sens, c'est parce que je dois faire un choix déterminant pour ma vie. Donc, en vous faisant part de ma décision tout à l'heure, je serai quelqu'un qui inscrira son nom dans le cours de l'histoire pour rattraper ce qu'il a pu en laisser échapper. Et maintenant, écoutez, mes chers concitoyens, mes hôtes vénérés du pays aussi bien que de l'étranger ! J'ai décidé...

Le peintre qui avait pénétré dans la foule pour écouter le discours, ne put entendre les derniers mots. Le vacarme des ovations lui déchira les tympanes. Les joueurs d'*halma* sous les arbres, s'interrompirent et accoururent en reboutonnant leur veste. La délégation des artistes-peintres

et critiques se remit en file. Quatre peintres renommés et quatre éminents critiques eurent l'honneur de porter le cercueil sur le premier demi kilomètre.

Le convoi s'ébranla lentement. Un silence absolu régnait sur la ville. On n'avait jamais vu un aussi long cortège. Et il s'allongeait toujours plus. Les gens qui le regardaient passer, debout sur les bas-côtés, étaient comme absorbés par une force mystérieuse et se mettaient à le suivre bon gré mal gré, sans vraiment se rendre compte de ce qu'ils faisaient.

Le peintre courait sur le trottoir ; depuis que le corps de sa femme avait quitté la morgue, il regardait aussi passer la procession qui n'en finissait pas et luttait violemment contre cette mystérieuse force d'attraction. Il finit par se retrouver seul. Tous les yeux du cortège étaient braqués sur lui.

A présent son rôle s'était renversé de 180 degrés. De spectateur, il était devenu objet de spectacle. L'unique objet de spectacle d'une multitude de spectateurs.

Il était surpris. Eux pas. Ils ne manifestèrent aucune émotion ou étonnement en apercevant celui qui avait causé tant d'agitation et qu'ils avaient tant cherché. Leurs regards étaient indifférents et glacés. Lui s'étonnait. Ne l'avaient-ils pas fait traquer par toute la police à travers toute la ville ?

Il trottina vers le premier rang du cortège. Celui des dignitaires et des invités d'honneur du pays et de l'étranger.

Il s'arrêta volontairement juste à côté du Maire et du chef de la police. Mais ceux-ci lui jetèrent un simple regard chargé de haine et de lassitude. Un regard qui lui signifiait qu'il n'était plus de saison, qu'il ne méritait plus d'attention.

Il courut encore plus avant. Vers la délégation des peintres et critiques qui portait le cercueil. De ses amis et ses collègues, il n'obtint qu'un regard à peu près semblable, rempli de haine et d'ennui.

Il était en sueur. Ce n'était pas la fatigue. Mais une sensation qu'il éprouvait pour la première fois, le sentiment de ne plus être le centre d'intérêt des gens. Pour lui, c'était quelque chose de tout à fait inconnu. Et il ne savait comment se comporter.

Jusqu'à présent, il avait été très conscient de sa place dans la hiérarchie du monde des arts de ce pays. Personne ne pouvait rivaliser. C'était un grand peintre, peut être le plus grand. Tout le monde (sauf quelques jaloux) était dithyrambique à son égard, au pays comme à l'étranger.

Les louanges que l'on tressait pour lui et ses oeuvres, avaient eu besoin de mots nouveaux, d'expressions inconnues. Les anciens étant impuissants pour exprimer tout ce qu'on voulait dire.

Il le savait. Et il avait opté pour l'attitude la plus intelligente en pareil cas. Celle qui consiste à feindre d'ignorer qu'on est au courant. Pourvu qu'on soit assez persévérant pendant suffisamment longtemps, on ne tarde pas à être crédité d'une extrême modestie, politesse ou pudeur. Un peintre, un artiste doté d'un tel tempérament, voilà qui méritait de se savoir, voilà qui éclairait ses oeuvres d'un jour nouveau !

Plus on fait semblant d'en ignorer la valeur, plus nos oeuvres en prennent. Et plus alors, les critiques et les spécialistes de l'histoire de l'art créent des mots et des expressions spécifiques, à notre intention.

Cette prise de conscience marqua la fin d'une période de sa vie. Soucieux, il resta longtemps debout sur le trottoir. La queue du cortège, n'était plus qu'un point qui s'éloignait.

C'était fini !

Il aspira une grande goulée d'air pour régénérer sa poitrine. Autant commencer la prochaine le plus vite possible, pensa-t-il.

Il courut vers la plage.

Quel étonnement ! Une petite silhouette se tenait droite devant la hutte. Les rides du visage, tendues par un sourire contraint et obséquieux. Le peintre s'arrêta, puis fit deux pas en arrière, le corps parcouru par un frisson.

– Qui êtes-vous, Madame ?

Elle fit deux pas en avant.

– Il est impossible que vous ne le sachiez pas. Regardez-moi bien.

Elle avança encore de deux pas. Lui était cloué au sol. Il avait déjà vu ce visage.

Tout à coup, il se souvint.

Oui ! Cette femme était hier avec le groupe de vieilles filles. Il se sentit pris de vertige, comme au sommet d'une montagne. Il retrouvait la sensation qu'il avait déjà éprouvée lorsque pour la première fois, il s'était trouvé face à elle.

– Que voulez-vous, Madame ?

Elle sourit. Elle s'assit sur une des nombreuses gerbes de fleurs qui gisaient encore devant la hutte.

– Vous pouvez m'appeler madame ou maman ou encore mademoiselle.

Les rides de son visage s'étirèrent encore en un faux sourire, tandis qu'elle épiait la réaction du peintre.

– Je suis une épouse parce que j'ai un mari, une mère parce que j'ai un enfant et une demoiselle parce que mon mari existe uniquement *IN ABSTRACTO*, et que l'enfant que j'ai mentionné est une simple *HYPOTHESE*.

Elle mesura du regard, l'effet de ses paroles sur le peintre. Mais celui-ci paraissait calme, indifférent. Le « zut » qu'il avait sur le bout de la langue fut ravalé.

Il se méfiait. Cette femme était-elle une propagandiste de quelque secte religieuse ou école de spiritualité ? Que signifiaient ces mots étranges : *in abstracto*, une hypothèse, etc... à propos de son mari et de son enfant qui n'existeraient pas vraiment ? Elle avait un mari et un enfant, oui ou non ? Pourvu que ce ne soit pas un fantôme ou un vampire... Ou une de ces créatures inconnues qui rôdent partout en ce siècle de l'espace.

– Et savez-vous, Monsieur, que vous êtes... eh, bien, mon gendre hypothétique ?

Le peintre eut l'impression que son corps était plongé dans un lac glacé. Mais il était embarqué dans le cours de ses pensées. Un gendre hypothétique... qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Donc, apparemment cela signifierait que son hypothèse d'enfant est une femme et que moi... en tant qu'hypothèse de gendre, d'après l'hypothèse de sa théorie, j'ai sûrement épousé son enfant hypothétique...

Si c'est comme ça...

Il sursauta. Il venait de comprendre ! En d'autres termes, cette femme était la mère hypothétique de... sa femme, celle qu'on venait d'emmener au cimetière !

Ils demeurèrent silencieux un moment. Mais leurs yeux, et cette forme de muette communion qui existe habituellement entre proches parents, continuaient à dialoguer.

– Pendant la dernière guerre, des soldats arrivèrent chez-nous. Ils me violèrent, comme cela se passe fréquemment pendant ces périodes. J'étais la seule femme à la maison, et eux étaient en nombre. J'aurais dû mourir. Au contraire, je fus enceinte et un enfant naquit. Moi, j'étais sa mère, mais qui était son père, parmi tous ces militaires ? Aussi lui ai-je toujours dit et à moi-même aussi, que son père, c'était la guerre. Belle abstraction, n'est-ce pas ? La guerre est l'essence de l'Homme, l'Homme est une guerre. J'ai donc pu élargir le concept jusqu'à l'explication suivante : mon enfant était le fruit de l'Homme. La plus belle abstraction qui soit, n'est-ce pas ?

La femme s'efforça de rire, mais ce n'était pas très réussi. Son visage était devenu un masque terrifiant...

– Avoir L'ETRE HUMAIN pour mari, il n'y a pas de plus beau mariage ! Trop beau pour moi. Mais j'ai toujours agi en bonne épouse, respectueuse des volontés et du caractère de son époux. J'ai donc essayé d'élever mon enfant en confiant son éducation à des institutions abstraites.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Interrogea le peintre en retenant sa respiration.

– Le Centre de Protection des Enfants Nés de Filles-Mères. C'est un nom assez impressionnant, n'est-ce pas ? En fait, ce ne fut pas sans réticences que je leur ai confié son éducation. C'est à mon avis l'institution la plus immorale et obscène que l'Etat ait jamais créée. Car elle actualise la vieille problématique de la poule et de l'oeuf. Qui vient en premier : les mères célibataires ou les enfants nés de filles-mères ? De telles institutions, en légalisant l'acte qui produit ce qu'il est convenu d'appeler « les filles-mères », ne sont-elles pas des « pousse-au-crime » ?

Notre peintre était impressionné. Il s'émerveillait d'avoir une telle belle-mère. C'était la première fois qu'il ne haïssait pas quelqu'un s'exprimant sous la forme d'essai et utilisant beaucoup de mots barbares.

– Une fois que j'eus conduit mon enfant à l'institution, je ne suis jamais retournée la voir. C'était la meilleure solution, à mon avis. Je ne voulais pas

qu'on me rappelât chaque fois, le souvenir de mon mari : la guerre. Que les journaux et l'ONU s'en occupent ! En un sens qui ne peut s'interpréter de plusieurs façons, je voulais la paix.

Le peintre était de plus en plus impressionné. Pour passer le temps, il essayait de deviner : a-t-elle été membre du parlement ou bien ambassadrice ?

– Pour son 20ème anniversaire, je décidai d'aller la voir. 20 années, c'était bien assez long pour avoir oublié mon sentiment maternel. Je partis de chez-moi comme si j'allais retrouver une banale connaissance que je n'aurais pas vue depuis une éternité. A mon arrivée au Centre, on m'informa qu'elle n'y habitait plus.

Elle se tut un instant. Les yeux rouges. La gorge animée des efforts qu'elle faisait pour retenir ses larmes.

Le peintre était ébahi. Une dame aussi distinguée, pouvait-elle encore pleurer ?

– Elle s'est mariée, me dirent-ils. Mais ils ne précisèrent pas avec qui. Vous pouvez me croire ou non, mais ce jour-là, pour la première fois je me sentis oppressée par le vide. En quittant le Centre, je n'avais pas la sensation d'avoir manqué une amie qui était sortie et allait rentrer le soir même. Non ! Quelque chose en moi me disait que ma fille n'existait plus. Elle était morte. Ou bien pour être plus précise, ce quelque chose en moi VOULAIT qu'elle fût morte.

Ses yeux avaient encore rougi. Sa gorge enflait, elle ravalait ses larmes qui devenaient salive. De la salive claire et légère.

– Maintenant, la voilà vraiment morte. Un cadavre. Et c'est moi qui l'ai tuée. En souhaitant qu'elle n'existât plus... La supprimer. Partout en ville on disait que vous, artiste-peintre très doué, aimiez profondément votre femme qui vous le rendait bien. Nous dévorions les articles de journaux qui parlaient de vos oeuvres et les rubriques féminines dissertant sur la passion que vous et votre épouse éprouviez l'un pour l'autre, et cela nous remplissait d'amertume. Mais vous ne savez peut être pas encore que j'habite le lotissement de la Société Protectrice des Vieilles Filles Solitaires. C'est aussi un nom assez impressionnant, n'est-ce pas ? Celles-ci, je veux dire mes congénères, furent prises subitement d'une étrange maladie. Elles se mirent à se disputer les journaux et les revues où l'on parlait de vous

deux. Elles découpaient vos photos, les siennes, celles où vous apparaissiez en couple, et les collaient aux carreaux de leurs fenêtres. Un jour, au déjeuner, la Directrice nous a annoncé que nous irions toutes pique-niquer à la plage pour vous rendre visite. Quels applaudissements ! Nous sautions de joie comme des écolières à qui l'on vient d'apprendre brusquement qu'elles sont en vacances. Moi aussi en fait, j'étais aux anges et je trépisais d'allégresse, même si je faisais moins de bruit que les autres. Je suis déjà âgée vous savez, la plus âgée du Centre. Mais... lorsque nous nous sommes trouvées face à face, votre femme et moi, tout à coup une sensation bizarre m'envahit. Comment dire ? C'était comme si je redécouvrais quelque chose qui était en moi depuis le début. Plus je la regardais, plus je sentais ma poitrine suffoquer. Et il me semblait qu'elle aussi éprouvait la même chose. Sans cesse elle me lançait des regards. Et sa respiration semblait de plus en plus troublée. Puis nos yeux se rencontrèrent assez longuement. Et là, subitement, malgré moi, je fus terrassée par la sensation que j'avais éprouvée, il y a plus de 20 ans, lorsque j'avais conduit ma fille au Centre de Protection des Enfants Nés de Filles-Mères. Ce quelque chose en moi qui voulait qu'elle n'existât plus. Comme si elle était déjà morte. Et j'ai compris : celle qui se tenait devant moi, votre femme, c'était ma fille...

Sa voix s'entrecoupait et faiblissait de plus en plus. Quand elle eut terminé, ses yeux étaient mouillés. Quelques larmes se mirent à couler le long des rides de son visage. Elle éclata en sanglots...

– C'était déjà trop tard ! Nous pouvons retirer les mots que nous avons prononcés. Mais comment revenir sur les choses que nous avons éprouvées mais que nous n'avons jamais énoncées ?

– Nous avons ensuite des problèmes avec nous même, tournant sans cesse en rond dans le cercle de nos sentiments de haine et d'apitoiement sur nous-mêmes. C'est dans cet état, que j'ai quitté votre femme...

Elle sortit un petit mouchoir – un mouchoir de femme – de son sac. Et s'essuya les yeux. Le parfum du mouchoir flottait dans l'air.

Le peintre émergea brusquement de ses rêveries. Elle n'était plus là. Il pouvait encore sentir son arôme. Surpris, il regarda autour de lui. Une petite silhouette féminine se perdait au loin, qui avançait en claudiquant.

Sa surprise augmenta lorsqu'il aperçut sur ses genoux un petit mouchoir décoré de fleurs. Il sentait très bon. Au centre, brodés avec du fil jaune : JOYEUX ANNIVERSAIRE.

Il se leva. Le crépuscule tirait à sa fin. Il entra dans la hutte. Il prit toutes ses toiles. Et, surveillé par les gerbes, les télégrammes et le ciel orange du jour mourant, les jeta toutes à la mer.

Pour chaque toile, il devait nager un peu vers le large.

On aurait dit quelque étrange rituel mystique célébré par quelque sorcier marin.

Après avoir noyé la dernière toile, il mit le feu à la hutte. Les flammes trouèrent le ciel nocturne et éclaboussèrent la mer de taches rouges.

Lui, dressé entre la mer et l'incendie, complètement nu, scrutait l'obscurité et le grondement nocturne des flots. On aurait dit quelque démon marin courroucé, tramant quelque sombre projet...

Peu après minuit, tout fut consumé. Il n'y avait plus de fumée, elle était montée au ciel qui s'étendait jusqu'au-dessus du cimetière municipal et sans doute jusqu'au-dessus de TOUS les cimetières.

Un vent sec soufflait. Une à une, des gouttes mouillèrent ses yeux. Peu à peu, sa respiration se calma. Il regarda la seule étoile visible à ce moment là. Il s'habilla. Il ramassa quelques fleurs que le feu avait épargnées. A pas lents, il se dirigea vers le cimetière.

Faire le pèlerinage...

Au portail, il remit les fleurs au gardien du cimetière.

– C'est pour qui ? demanda celui-ci, surpris.

– Mettez-les sur la tombe de la personne qu'on a enterrée cet après-midi.

– Oh, celle pour qui il y avait tout ce monde ?

Le peintre hocha la tête. Il s'en alla.

– Qui êtes-vous ? demanda le gardien, de plus en plus étonné.

– Un ami ! Cria-t-il de loin.

Il enfonça ses mains dans ses poches. L'air était très froid. La seule étoile qui tout à l'heure brillait ciel-mer, avait disparu.

HUIT

UNE période de sa vie venait de prendre fin. Il le sentait. C'est pourquoi du haut du mur, il jeta un regard haineux à l'Administrateur, toujours assis sur les marches de son logement de fonction. Un tel homme, lui dictait son instinct, pouvait prolonger l'agonie des gens, et même la faire durer indéfiniment.

Il abhorrait ces fortes personnalités qui comme l'Administrateur, s'effondrent sous le poids de leur propres forces. Ces génies de l'échec qui dépendent intelligence et culture en de faux syllogismes et vénèrent ce qu'il est convenu d'appeler « l'originalité ». Il en voulait à l'univers entier pour un tel gaspillage.

Mais, et lui ?

Il essaya de tracer une ligne blanche dans l'espace. Là, l'Administrateur et son problème. Ici, lui-même et son problème.

Lui n'avait jamais connu l'échec. La nature l'avait gratifié d'un don incomparable pour la peinture. Aux yeux des critiques et historiens de l'art, il serait la référence picturale des siècles à venir.

Les compliments qu'on lui avaient fait, avaient « révolutionné » la linguistique, notamment la lexicographie. L'argent n'était pas son problème. Des millionnaires se piquant de sensibilité artistique s'arrachaient ses toiles. Son amour avait été partagé. Sa femme était belle de reste. Et son mariage, heureux. Si elle n'était plus là maintenant, s'il avait jeté toutes ses oeuvres et son matériel de peinture à la mer ; s'il vivait comme une mouette : libre dans le ciel comme en pleine mer, cela n'avait rien à voir avec un échec.

Au contraire, il avait jeté son succès à la mer comme quelqu'un qui lassé de manger de la viande tous les jours demande à goûter à l'âpreté du poisson salé et séché. Et il avait découvert que la SAVEUR amère du sel comme celle de n'importe quel bon morceau de viande participe d'UNE même catégorie. Mettez-les l'une à côté de l'autre – celle de la viande et celle du poisson salé et séché – ce sera la même chose, alors qu'elles sont différentes. Une SAVEUR, UNE même perception pour les cinq sens et pour l'univers.

Il sauta du mur. Il rangea ses outils, puis alla se laver les mains et les pieds.

Etonné, l'Administrateur s'approcha de lui.

– Vous vous arrêtez ? Quelle heure est-il ? Vous n'avez pas travaillé cinq heures d'affilée.

L'ex-artiste-peintre sourit.

– Je m'arrête, définitivement. Excusez-moi.

– Vous excuser ? Ce serait transgresser vos propres principes, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas travaillé cinq heures d'affilée aujourd'hui. Et que vont devenir mes murs ?

– C'est votre affaire. Ce qui est sûr c'est que je ne continuerai pas de les chauler.

– Pourquoi ? Vous aurais-je vexé ? Peut-être, désirez-vous que j'augmente votre salaire ?

L'ex-artiste-peintre hocha la tête. Il se dirigea vers le portail du cimetière et déclara :

– Gardez votre argent. Je n'en ai plus besoin. Bonsoir !

L'Administrateur le poursuivit. Il était très pâle. Sa voix tremblait.

– Vous ne pouvez pas me laisser tomber comme ça maintenant. Aidez-moi, ne serait-ce que par souci d'exhaustivité et de perfection.

– Quelle exhaustivité, quelle perfection ?

– Celles de ma propre tragédie ! Vociféra l'autre. Ne voyez-vous pas, comment je sombre à toute vitesse au plus profond de la faille de ma vie ? Ne savez-vous pas, pourquoi je vous ai demandé de blanchir ces murs qui n'en avaient pas encore besoin ?

– Ah, ça. Il y a longtemps que je l'ai compris.

L'artiste-peintre sourit, il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon. Il fait bon cet après-midi, pensait-il.

L'Administrateur était suffoqué. On aurait dit qu'il ne pouvait plus respirer. Il roulait vers lui, des yeux exorbités.

– Alors, vous AVIEZ COMPRIS n'est-ce pas ? C'est sans doute la raison pour laquelle vous avez accepté ?

L'ex-artiste-peintre ne répondit pas. Il avait envie de rire.

Le soleil déclinait vers l'ouest. Arbres et routes étaient nimbés d'une palette de couleurs allant du jaune lumineux au rouge sombre, que la nuit obscurcissait peu à peu.

– Ne me dites pas que vous ne saviez pas que j'avais compris. Cela seulement pourrait me blesser davantage. Croyez-moi ou pas, c'est parce que je savais que j'allais beaucoup souffrir que j'ai accepté votre offre. Nous connaissons tous les deux le résultat ! Nous avons joué ensemble à un jeu où nous mêlions consciemment hypocrisie et sincérité à tout moment. Vous vouliez jouir de ma souffrance. Vous m'avez demandé de chauler les murs. Mais vous vouliez surtout me forcer à me recueillir sur la tombe de ma femme. Ce qui n'est pas la même chose. Et votre viol de la logique ne s'est pas arrêté là. Vous connaissiez mes réticences. Celle qui est en terre n'est plus mon épouse. Elle n'a plus la moindre relation avec moi, avec la personne qui était ma femme. On m'a dit qu'elle était morte. Cela, je ne l'ai accepté qu'autant que la mort signifie la NON EXISTENCE le NON ETRE. C'est à dire l'EXISTENCE. L'existence de ce non être bien sûr. Pourquoi devrais-je me soucier de son existence de non être ? Un sage chinois a dit un jour que nous ne pouvions jamais vraiment savoir, lorsque nous dormons et rêvons, si nous ne somme pas éveillés, et vice versa. Vous connaissiez ma façon de penser. Et vous avez voulu saisir cette occasion pour vous venger de l'humiliation que d'après vous, je vous avais infligée. Je pensais – et vous le saviez – que l'humanité accorde trop de crédit et de sentiments au culte de la mort. Les tombes, votre travail et vous-même sont le produit de l'orgueil et de l'indulgence que les hommes se vouent à eux-mêmes. Excusez-moi ! Mais je n'ai pas changé d'avis. Maintenant en fait, vous pleurez l'échec de votre vengeance. Tous vos échecs futurs seront

assimilés à celui-ci. Et en même temps, il vous semble que c'est la seule chose que vous ayez manquée dans votre vie. Alors vous dites : c'est mon seul échec ! Toute l'insatisfaction et la rancœur de vos années passées, vous les aviez rassemblées et ajoutées à l'insatisfaction et la rancœur de votre projet de vengeance. Voilà pourquoi vous venger de moi était si important. Cette SEULE vengeance restait encore, qui donnerait une sorte de blanc-seing à toute votre vie. Et à la vengeance elle-même.

Il se tut. Il ralentit le pas. Et sa respiration. Il se sentait vidé. Il avait laissé son fardeau rompre ses digues et se déverser à gros bouillons. Il savait qu'il n'en dirait jamais plus. Il était apitoyé par l'homme qui cheminait à ses côtés. En fait, celui qui marche à côté de lui est un sanctuaire qui s'est auto-détruit. Un sanctuaire fait de grandeur, d'intelligence, de bon lignage, d'une haute culture spirituelle et d'une puissante personnalité.

Il s'est effondré sous le poids de sa propre liberté. A cause de la liberté de choisir qu'il avait et des nombreux choix qu'il a faits. A cause de la liberté d'assumer leurs conséquences. Jusqu'au dernier moment : le culte de la personnalité ! Du particularisme ! de l'originalité !

Pourtant, il l'admirait. C'était l'archétype de toutes les grandes âmes. Un grand homme dont le nom ne figurerait jamais dans les manuels scolaires, que les professeurs n'enseigneraient pas. Il n'avait jamais maîtrisé le stylo. Jamais écrit d'articles dans les journaux. Ce grand homme, ce philosophe quitterait le monde sans laisser de traces. Il ne laisserait rien d'autre que les quelques confuses impressions des autres à son sujet. Rien de plus.

Il n'avait pas d'amis, ne connaissait personne qui aurait pu écrire sa biographie et transmettre ses pensées à l'humanité. Rien ne comptait que lui-même. Et sa tragédie, ce n'était que cela.

Il gonfla ses poumons d'air pour prononcer ces ultimes paroles :

– Cette vengeance si exceptionnelle, si unique a échoué. Et c'est moi qui l'ai fait échouer...

Ils s'arrêtèrent de marcher. Longtemps, debout l'un en face de l'autre, ils se sont dévisagés. Leurs yeux brillaient de sympathie et de mutuelle solidarité, liés qu'ils étaient par une même destinée, une même situation. Pourtant ne s'opposaient-ils pas en tout ?

L'Administrateur sourit tristement.

Il fit demi tour puis retourna au cimetière.

L'ex-artiste-peintre devenu ex-peintre en bâtiment reprit sa route.

Au cimetière, le rouge sombre avait cédé la place à l'obscurité. Et la nuit commençait par des bruits de pas lents qui s'approchaient, et d'un sanglot étouffé...

Le lendemain le cimetière était en émoi. L'Administrateur s'était pendu dans son logement de fonction. Sur sa table, on trouva un morceau de papier sur lequel il avait écrit : POUR L'EXHAUSTIVITE ET LA PERFECTION.

L'ex-artiste-peintre mit le papier dans la poche de son pantalon. Il n'était pas du tout étonné de la mort de l'Administrateur ni du moyen qu'il avait choisi. Il s'y attendait. C'était le type même de syllogismes que l'Administrateur affectionnait.

Sauf que cette fois, le syllogisme était vrai. Et sa conclusion, la plus absolument concrète. Plus important encore, il avait osé en tirer les conséquences. Il avait frappé les philosophes à la tête : les sincères comme ceux qui le sont moins, en leur montrant une fois de plus le cas d'un véritable traqueur de vérité. C'est à dire l'Homme REEL. L'Homme qui cherche les principes de sa condition dans sa chair et dans son sang. Et rien de plus.

Seuls les employés et ouvriers du cimetière étaient là pour les funérailles. Le Maire ainsi que le conseil municipal s'étaient fait représenter par une couronne – c'était la seule – de la catégorie la moins chère. L'unique accompagnateur, ce fut l'ex-artiste-peintre.

Comme le corps était déjà au cimetière, les préparatifs ne furent pas longs. On fabriqua le cercueil à la hâte, avec de vieilles planches trouvées dans la réserve. Il était très simple : un parallépipède rectiligne sans aucun motif

ou ornement. Par endroits, le bois avait été mal ébarbé par le rabot. Les clous étaient gros, dépareillés et très rouillés.

Sans discours ni prière, ils chargèrent le cercueil sur leurs épaules. Qui aurait pu faire un discours ? En fait, ouvriers et employés ne savaient pratiquement rien de celui qu'ils portaient. Des impressions et quelques vagues opinions, voilà tout ce que le défunt leur avait laissé. Ils ne le connaissaient que par ses instructions, que chaque matin le contremaître arrachait au clou du pilier de son logement de fonction. Seuls les plus âgés d'entre eux se souvenaient du visage qu'il avait au moment où il prit ses fonctions, et qu'il bouleversa tout le pays au nom de la rationalisation du travail. Le personnel engagé depuis, n'avait pas eu l'occasion d'observer ses traits. Quelques jours auparavant, lorsqu'il sortit de chez-lui, pour la première fois depuis qu'ils travaillaient au cimetière, ils ont déguerpi dans toutes les directions comme s'ils voyaient un fantôme. Et quand il prononça son discours devant ceux qu'il avait pu réunir, ils gardèrent la tête basse, n'osant pas lever les yeux vers lui. Entendre sa voix, était déjà bien assez effrayant.

Quant à prier pour lui ?

Ils ne connaissaient pas sa religion, ni s'il croyait en quelque chose. Sa vie durant, il n'avait laissé aucun signe à ce propos.

Au dernier moment, l'ex-artiste-peintre suggéra de ne pas aller directement à la fosse que l'on avait creusée tout à côté du logement de fonction. Ce serait comme pousser une boule de billard dans son trou, déclara-t-il. Même si tous n'étaient pas d'accord pour obéir à cette étrange initiative, ils finirent par accepter.

C'est ainsi que le cercueil fut promené dans tout le cimetière et passa en revue toutes les tombes. L'ex-artiste-peintre marchait en tête de ce cortège bizarre et décidait du parcours. Les autres suivaient sans trop rechigner. Ou plus exactement avec indifférence.

Il ne se sent pas du tout étranger dans ce cimetière. Comme s'il connaissait les noms de toutes les pierres tombales devant lesquelles il passe. Il les connaît depuis toujours, même s'il ne le savait pas. Comme si chacun hissait la tête hors de sa tombe pour l'accueillir en souriant. Il aperçoit beaucoup de monde. Des hommes, des femmes, des vieillards, des nouveaux-nés de tous les pays. Et il répond à leur sourire par un sourire. Le cimetière entier sourit. Le cimetière est tout sourire, un sourire béant...

De temps à autres, il s'arrête pour déchiffrer les épitaphes. Il y en a de toutes sortes. Certaines sont prosaïques : ci-gît untel né et décédé à telle

date, paix à son âme... etc. ; d'autres sont d'un lyrisme débridé. Il y a même de véritables poèmes, parfois lapidaires parfois composés de longues strophes, de citations ou de vers originaux.

Il s'étonne. Les littéraires se sont-ils jamais souciés des épitaphes ? Il serait temps, à son avis de composer une anthologie de la poésie funéraire. Qui sait, un tel florilège insufflerait peut-être une nouvelle vie au monde de la poésie et à la poésie du monde.

Lorsqu'il eut fini d'examiner une à une chaque tombe, le cortège arriva enfin devant la fosse destinée au cercueil du cadavre de l'Administrateur. Mécontents de s'être fait balader si longuement à travers le cimetière, les ouvriers descendirent à toute vitesse la bière dans le trou. Et dès les premières poignées de terre jetées sur le cercueil, ils rentrèrent chez-eux en courant. Leur journée de service était terminée depuis longtemps. Et ils mouraient de faim.

L'ex-artiste-peintre rattrapa le contremaître.

– Qu'est-ce qu'il y a ? grommela celui-ci, mécontent. Il était en sueur et affamé.

– Je voudrais vous demander quelque chose.

– Quoi ?

– Je... voudrais savoir où se trouve la tombe d'une personne qui lorsqu'elle vivait, était mon épouse.

Le contremaître fut étonné. Cette phrase avait choqué ses oreilles, tant par sa construction que par son sens. Mais il se maîtrisa immédiatement. Ce doit être un savant ou un professeur, pensa-t-il. Les gens de l'université aiment parler comme ça.

– Comment s'appelait votre épouse ?

L'ex-artiste-peintre rit.

– Croyez-le ou pas, mais moi-même je n'en sais rien.

Le contremaître commençait à s'énerver. Ah ! il me fait marcher, comment lui, simple contremaître, pourrait-il tenir la dragée haute à cet homme arrogant ? Sans compter que la nuit tombait et que sa femme l'attendait à la maison pour dîner.

– Alors, comment voulez-vous que je vous montre où se trouve sa tombe ?

– Je peux peut-être vous aider un peu. Elle est morte il n'y a pas si longtemps...

– Il y a combien de temps exactement ?

L'ex-artiste-peintre fit la grimace. Bon sang ! pensa-t-il. Il y a si longtemps que je vis sans me soucier du temps ! Quand a-t-elle été enterrée ? Oui, quand ? Il grimaça encore, hocha la tête à plusieurs reprises et finit par répondre à nouveau :

– Croyez-le ou pas, mais, je n'en sais rien.

Le contremaître perdit patience. Il en avait assez de ces énigmes ! La coupe était pleine !

– Mais, alors vous savez QUOI au juste ?!

Son cri résonna à travers l'obscurité du cimetière où les insectes nocturnes avaient commencé leur musique.

L'ex-artiste-peintre fut interloqué. De quel droit cet homme se permettait-il de le morigéner ainsi ? Quelle faute avait-il commise ? Qui a-t-il d'extraordinaire ou d'inconvenant à demander où se trouve la tombe de quelqu'un ! Qui plus est lorsque vous connaissez bien la personne en question ! Que cette personne était votre propre épouse ! Votre épouse que...

De l'eau très chaude mouilla les coins de ses yeux. Non ! Il ne peut pas accepter une telle humiliation dans cette nuit obscure ! Il ne doit pas ! Une envie de crier, oui, de hurler comme le contremaître, gonflait sa poitrine. Hurler de toutes ses forces, comme il ne l'avait jamais fait de sa vie.

– Vous voulez savoir ce que je sais, hein ? Alors écoutez-moi bien ! Je sais seulement une chose, et cette seule chose, c'est que :

J'AIME MA FEMME...!!!

Le cimetière était tout silence. Effrayés par le hurlement, les insectes nocturnes semblaient redouter de se faire entendre à nouveau.

Lorsque l'ex-artiste-peintre émergea de ses rêveries, le contremaître avait disparu depuis longtemps. Il avait couru à toutes jambes chez lui pour se

blottir dans la chaleur de son dîner et des bras de sa femme. Oubliées, toutes ces énigmes et les universitaires ! Quand il comprit le sens profond du hurlement de l'ex-artiste-peintre, il avait entrevu une autre vérité. Celui-ci avait crié une nouvelle vérité. Une vérité effrayante.

Il entendit des pas qui s'approchaient.

– Ah ! C'est vous qui chalez le mur d'enceinte, je parie, dit le gardien de nuit du cimetière. Je me doutais bien qu'il y avait quelqu'un. Quelqu'un... de vivant, je veux dire ! Ha ! Ha ! Ha !

Il avait un rire de fausset, comme tous les vieillards. C'était un aïeul au corps menu et tout voûté.

– Comment le saviez-vous ?

– Je vous ai senti. Ici, l'odeur d'un vivant est très particulière, surtout la nuit.

– Et quand vous êtes seul, vous pouvez sentir votre propre odeur ?

– Oui, bien sûr. Seulement, plus je vieillis, plus mon odeur s'estompe, et finit par s'assimiler à celle de ces lieux.

– Et quelle est l'odeur générale ici ?

– L'odeur des morts, bien sûr. Ha ! Ha ! Ha !

L'ex-peintre trembla.

– Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

– Depuis à peu près aussi longtemps que l'Administrateur que nous venons d'enterrer.

– A peu près aussi longtemps ?

– Oui, pour être plus précis, j'ai commencé un an après lui.

– Un an ?

– Oui. Tout juste. Tout de suite après la révolution que son souci de rationalisation du travail avait déclenché.

– Alors, vous le connaissiez bien ?

– Mieux que cela !

– Qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Je suis son ancien professeur. Tout juste : son professeur à l'Université.

- Son professeur... !
- ... à l'Université !
- Alors vous êtes un Professeur ! Un Docteur...
- Holà ! Holà ! C'était autrefois. C'est terminé maintenant, quoi que...
- Quoi que quoi... Professeur ?

Le vieillard éclata de rire.

– Comme je me réjouis de vous entendre prononcer ce mot. Il y a tant d'années que cela ne m'était pas arrivé. Professeur... Ha ! Ha ! Ha !

Ils se dirigèrent lentement vers le logement de fonction de l'Administrateur et s'assirent sur les marches. Ils répugnaient à aller plus loin que l'escalier. Était-ce par respect ou par peur de la mort, de tous les morts, ils ne le savaient pas. Mais l'air de la nuit était très agréable.

Le ciel commençait à pâlir, les étoiles éclairaient le cimetière. Tombes, arbres et murs se détachaient en silhouette ainsi que les deux hommes. Chacun n'apercevait que la silhouette de l'autre. Et ils abandonnaient la clarté de leur conversation au pouvoir qu'ont les mots de s'associer librement et de créer leur propre logique. Ils le savaient, seule leur commune émotion autorisait une telle solidarité. Pour quoi d'autre auraient-ils été précipités d'on ne sait quel coin de l'univers, dans ce cimetière ? Sous ces sombres étoiles ? Sinon par et pour leur quête de cette solidarité ?

Longtemps, ils demeurèrent silencieux. Mais leur silence était éloquent. Leur cerveau, leurs nerfs et toutes les glandes de leurs corps s'activaient à digérer leurs impressions, à en préparer de nouvelles qui seraient exprimées ultérieurement pour en accueillir d'autres. La souffrance est la grande et éternelle – elle ne souffre pas de gradations – manifestation de la solidarité.

Tous deux savaient qu'une telle solidarité ne permettait plus le dialogue, mais deux monologues qui par moments se superposaient. Leur souffrance était trop démesurée. Ils avaient trop de choses à dire.

– Oui, dès le début j'ai su que c'était un de ces étudiants que les enseignants considèrent en secret comme leur maître. Il avait cette forme d'intelligence qui ne se contente pas de comprendre et de classer, mais peut créer quelque chose de neuf à partir de ce qu'on lui apporte. J'ai tout de suite compris qu'avec chaque chapitre que j'expliquais, il était capable d'écrire sur le champs, un ou plusieurs ouvrages qui n'auraient qu'une relation lointaine avec mes explications. Il allait trop vite et trop loin. Lorsque j'entamais un

nouveau chapitre, j'essayais d'imaginer le ou les livres qu'il avait DEJA en tête. J'ai fini par faire mes cours en me représentant d'abord le ou les ouvrages qu'il pourrait en tirer... Vous n'avez jamais vu une feuille poussée par le vent ? Un jour, il m'a dit qu'il allait quitter l'Université. J'ai été très surpris. Pour moi, il avait terminé ses études depuis longtemps. Avant même d'entrer à l'Université. Je m'étonnais à la pensée que je le considérais plutôt comme un maître. J'avais tant appris de lui. Tant reçu. Il ne se passait pas un jour sans que je lui pose des questions, pour en tirer une leçon personnelle. Il ne parlait pas beaucoup. Il répondait brièvement mais avec des mots et des phrases qui excitaient mon esprit et mon cœur pendant au moins 7 x 24 heures. Comme si vos pensées et vos sentiments étaient contaminés par un microbe qui les irriterait et les troublerait sans cesse. J'ai alors cherché le moyen de le faire rester au sein de l'Université. Au moins jusqu'à son dernier diplôme, que les dirigeants étaient déjà d'accord pour lui décerner avec la mention *SUMMA CUM LAUDE*, c'est à dire la plus haute distinction qui ait jamais été accordée dans un cursus académique. Mais il a préféré abandonner. J'aime la beauté de ces choses qui à la dernière seconde manquent à trouver leur perfection, a-t-il déclaré. La beauté naît de l'imperfection. Tout ce qui est imparfait est beau. Le Beau c'est l'inachevé. Ce sont ses propres paroles. Puis il a pris ce travail d'Administrateur du cimetière. Un an après je l'y ai poursuivi en m'engageant comme gardien de nuit, sans qu'il le sache ! Le vide qu'il avait laissé en moi, m'avait rendu incapable de tenir ma place face aux autres étudiants. Je devenais gâteux et eux aussi. Par conséquent je gâtifiais encore plus. Quand on a fait l'annonce de ce poste de gardien de nuit, j'ai postulé. On a accepté ma candidature sans poser de questions. Sans doute la municipalité trouvait-elle normal qu'un professeur de philosophie devienne vigile nocturne de cimetière...

– Mais lui, est-ce qu'il le savait ?

– Je crois que oui. Mon vrai nom figure dans la liste du personnel du cimetière. Il regardait chaque jour notre feuille de présence. On le savait parce qu'il cochait chaque nom au crayon rouge avec la lettre V. Et j'écrivais toujours mon patronyme complet, avec mon titre Prof. Docteur. Mais nous ne nous sommes jamais revus. Il ne m'a jamais fait appeler. Et moi, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'aller le trouver dans son logement de fonction.

– Où passez-vous l'après-midi ?

– Dans mon logement de service.

– Où est-ce ?

– C'est le pavillon de son logement de fonction.

- Eh... vous ne vous croisez jamais ?
- Jamais.
- Qu'est-ce que vous faites l'après-midi ?
- J'étudie.
- Vous étudiez ! Qu'est-ce que vous étudiez ?
- Que peut apprendre un philosophe ? La philosophie, bien sûr. Ha ! Ha ! Ha !
- Dans les livres ?
- Ha ! Ha ! Ha !
- Alors, comment ?
- En moi-même, bien sûr. C'est exactement ce qu'il faisait chez-lui chaque jour. Se taire, réfléchir, réfléchir, réfléchir... et sentir, sentir.
- Vous voulez dire, méditer ?
- Ne soyez pas simpliste s'il vous plaît !
- Alors, quoi ?
- Je ne sais pas. A mon avis, ce qu'il est convenu d'appeler philosophie ne désigne en fait qu'un point de vue à propos du TOUT dont participe notre existence. Et il pensait qu'il pourrait entre autre chose le trouver dans ce cimetière.
- Et vous pensez la même chose ?
- Sinon, pourquoi serais-je encore ici. Tous les deux, nous croyions que la philosophie à tout à apprendre de la mort, par la mort. Le cimetière est la meilleure institution pour l'étude de la philosophie : de la philosophie en tant que science et en tant que vertu.
- Maintenant il n'est plus là.
- Oui, il n'est plus là. Il a terminé, il s'est décerné le diplôme de chercheur qu'il désirait. Les morts sont les savants de la vie.

L'ex-artiste-peintre sentait que leur conversation avait été poussée le plus loin possible. Qu'elle ne pourrait continuer sans que l'un ou l'autre se mette à débiter des fadaises. Et, comme tant de fois auparavant il éprouvait de la difficulté pour y couper court. Ce n'était pas seulement qu'il ne se sente pas capable ou autorisé à se moquer du vieil homme, mais il ne savait comment conclure. Il était fort pour LANCER les choses. Mais, les mener à bien lui

avait toujours posé des problèmes qui le troublaient et le remplissaient de confusion. Chaque fois qu'il parlait, il commençait ses phrases d'une voix claire et pleine d'assurance, puis au milieu celle-ci perdait l'équilibre, et la fin de son discours se perdait invariablement en une série de points de suspension...

Ce sont ces points qu'il aperçoit maintenant en face de lui : ils arrivent de toutes les directions. Ils viennent des étoiles, des arbres, des murs qu'il n'a pas terminés, des pierres tombales du cimetière. Ils se rangent quatre par quatre devant lui et entament une sarabande. Puis ils s'écartent et se regroupent en dessinant des lettres. A la fin de la conversation, celles-ci ont atteint la taille d'un éléphant et on peut lire : M-E-S-U-R-E.

Puis les points se dispersent et retournent en courant d'où ils viennent.

Du début, à la fin, où se trouve la mesure ? Dans l'addition ou la soustraction ?

L'ex-artiste-peintre, l'ex-peintre en bâtiment sourit. De ce sourire qui vient toujours sur ses lèvres, lorsque son cerveau est confronté à trop de questions à la fois, que sa pensée se trouble et qu'il ne trouve aucune réponse.

A quoi pense-t-il ? A rien. Que ressent-il ? Rien. Croyez-le ou pas, mais c'est ainsi.

Ils vit souvent de tels moments, des moments où il se moque de tout, où rien de ce qui existe ne compte. Pas même lui. Ses pensées, ses sentiments sont alors des fils noirs et rouges dans le ciel qui s'incurvent ou s'étirent, descendent en piqué puis se redressent à l'horizontale, etc. Comme les traces laissées par deux avions à réaction pilotés par deux cadets de l'Ecole d'aviation de l'armée de l'air.

Il apprécie ces moment-là. Comme la fraîcheur d'une trêve dans son empoignade avec la Terre, la Terre et le système solaire, le système solaire et les autres planètes et finalement avec tout CE QUI EST.

Ce sont de vrais repos, où notre souffle et nos battements de cour, ne subsistent que pour nous, en dehors de toute intrication. Dans ces

moments-là, nous descendons au plus profond de nous-même pour y boire l'eau pure et glacée qui s'y trouve. Lorsque nous en émergeons, nous sommes à même de retrouver le fil de la pelote emmêlée dont nous ne savons pas tout.

Régénéré comme après un déjeuner sur l'herbe, l'ex-artiste-peintre respire l'air de nuit déjà métamorphosée en aube. Il ne sait pas si pour la première fois il a réussi à arrêter une conversation, ou si celle-ci a tourné court d'elle-même. Ou encore si elle n'a pas eu de fin, mais a été suspendue et se prolonge dans les nues.

Il est heureux. Ah ! Ah ! Tout est joué maintenant. L'important, ce n'est pas que tout soit achevé, mais REVOLU...

Il s'est levé, a fait quelques mouvements de gymnastique avec bras et jambes sans y penser. REVOLU ! REVOLU ! TOUT EST REVOLU !

Il voudrait cueillir des fleurs à foison, des étoiles, et en joncher les tombes du cimetière. Il voudrait décrocher la nouvelle lune pour le vieil homme.

Révolu. Tout est révolu, tout ce qu'il vivait jusqu'à présent comme un mauvais rêve en pleine saison sèche.

A l'est, l'aube étend sa clarté. Les étoiles pâlisent. Les gazouillis des oiseaux jaillissent de toute part.

– Où allez-vous ? demande le vieil homme, voyant que l'ex-artiste-peintre se prépare à partir.

– A la mairie.

Sa voix résonne fortement entre les murs du cimetière.

– Pourquoi ?

– Chercher du travail.

– Quel travail ?

– Administrateur du cimetière. La place est libre maintenant, n'est-ce pas ? Qui sait, ma candidature sera peut-être acceptée. Je crois avoir les qualités nécessaires pour bien gérer ce cimetière.

Il rit. Il jouit du spectacle du vieillard luttant à la fois contre le sommeil et la stupéfaction.

– Ma femme repose ici. Et depuis hier, quelqu'un dont vous m'avez fait comprendre tout à l'heure qu'il était mon meilleur ami. Je veux demeurer

auprès d'eux. Comme un perpétuel pèlerin. Vous verrez, le vide qui remplit ce cimetière est aussi une vie. Une certaine forme de vie.

Le soleil s'est levé jetant une lumière crue sur les sépultures. Sur celles-ci, la poussière blanche étincelle.

– Mais vous-même ? Etes-vous un de ces étudiants fidèles qui suivent leur professeur jusque dans la tombe ?

Le vieillard rit. A vrai dire, c'est une question effrayante, lourde de sens et de sang...

Voyons ! Il est ici ! Avec son professeur qui est déjà sous terre. Qui est en train de DEVENIR TERRE. Voilà une fin complète et parfaite. Se suicider, puis devenir la peau de la terre à mi-chemin du ciel et de l'enfer. Exhaustivité et perfection garanties ! Oui, mais de notre point de vue seulement ; du point de vue de celui qui se réveillera demain. Voilà la leçon de feu son professeur !

– Je... euh... Je resterai là où je suis.

Les mots du vieil homme sont hésitants, simples, ce ne sont pas des mots savants, ou de ces mots qui ont des ailes. Encore moins les mots d'un enseignant du supérieur qui feindrait d'être bègue ou ahuri.

Cela signifie-t-il que vous aller continuer à être gardien de nuit de ce cimetière ?

Le vieil homme acquiesce de la tête en riant de bon cour.

– Oui, même si je ne sais pas très bien en fait ce que je suis supposé garder : le cimetière ou la nuit.

Les deux hommes ont pouffé de rire ensemble.

– Bon, à bientôt, alors.

L'ex-artiste-peintre serra la main du vieillard. Et la chaleur de cette poignée de mains, c'était la symbiose de deux mondes qui ne faisaient plus qu'un.

– J'espère qu'ils vous donneront la place ! a crié le vieil homme.

Le peintre, l'ex-artiste-peintre, l'ex-peintre en bâtiment et futur Administrateur du cimetière, a agité la main au loin. Le soleil imprimait violemment ses pas sur l'asphalte où flottaient les vapeurs du jour naissant.

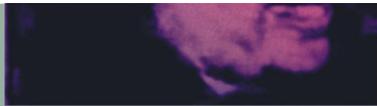
Chacun de ses pas foulait la tombe de quelque cadavre sur cette terre vieille de millions d'années. Chacun de ses pas jalonnait son pèlerinage vers l'humanité.

Vers lui-même.

TABLE

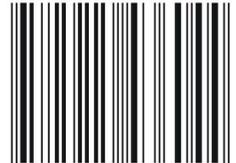
| | |
|-------------------------|-----|
| Introduction | 5 |
| Chapitre I | 9 |
| Chapitre II | 17 |
| Chapitre III | 30 |
| Chapitre IV | 42 |
| Chapitre V | 61 |
| Chapitre VI | 81 |
| Chapitre VII | 97 |
| Chapitre VIII | 115 |

Imprimé le 29 octobre 2003,
quelque part dans l'Union Européenne,
sur les Presses clandestines des
Editions Faustroll
Mise en page & couverture : FS



Editions Faustroll

ISBN 291543604-5



9 782915 436044